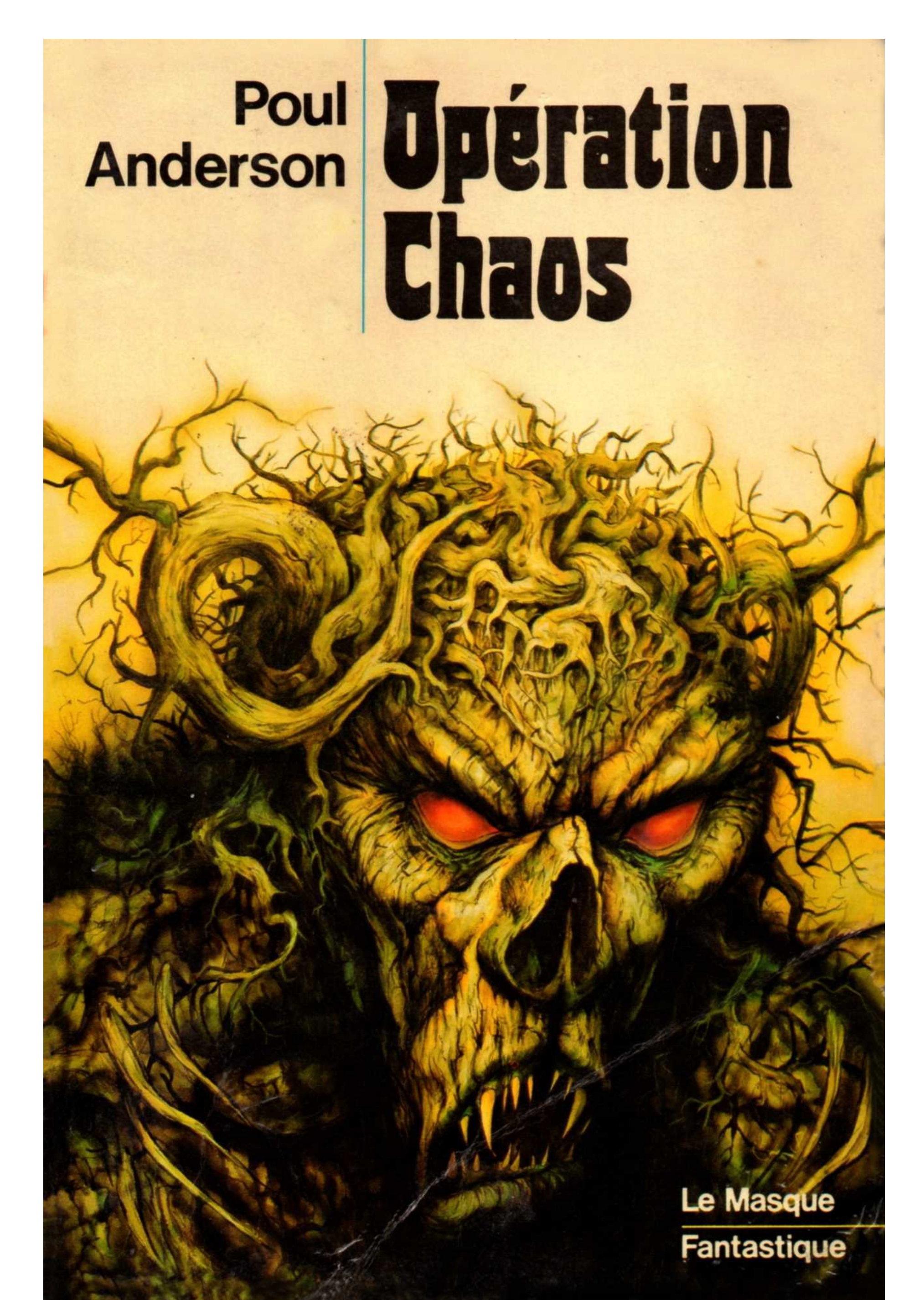

Poul
Anderson
Opération
Chaos
Le Masque
Fantastique

OPÉRATION

CHAOS

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.
Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.
Dans ce cas, il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.Les frais de port seront remboursés.

POUL ANDERSON

OPÉRATION

CHAOS

Traduit de l'américain par Mary ROSENTHAL

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
17, RUE DE MARIGNAN, 17

À Robert HEINLEIN
le premier à inclure la magie
et à sa rousse Virginia.

Salut là-bas, au loin !

Si vous existez… salut !

Nous ne le saurons peut-être jamais. Ceci est une tentative folle, celle de vouloir prouver une hypothèse encore plus démente. Mais c'est aussi un devoir. Allongé, prisonnier du rêve, je ne suis qu'à demi-conscient de mon propre monde. Ils se servent de moi pour appeler à travers les courants temporels parce que ce qui m'est arrivé, il y a tant d'années, a laissé ses traces sous ma banalité ; ils croient qu'un message pensé par moi a de meilleures chances de trouver une résonance en vous que s'il venait de n'importe qui d'autre.

Mais les chances ne sont pas bonnes. Ma normalité submerge le peu de *Mana* qui flotte encore peut-être en moi, légère comme une fumée. Et, en tout cas, je suis probablement en train de me dissoudre dans le non-être.

Ce n'est qu'une simple idée philosophique : le temps possède plus d'une dimension, un nombre infini d'univers peuvent coexister ; certains totalement différents du nôtre ; d'autres aux différences trop subtiles pour être détectées… Pourquoi est-ce que je rêve dans ce langage ? Normalement, je ne parle pas ainsi. Les préparatifs m'ont mis dans un état bizarre. Nom de Dieu, je veux rester moi-même, non seulement lorsque je m'éveillerai demain matin, mais maintenant, et durant toute la nuit…

Terres où Lee triompha à Gettysburg et Napoléon à Waterloo ; Terres où le Mithraisme vainquit le Christianisme sous l'Empire Romain ; Terres où Rome n'exista jamais ; Terres où un autre animal que l'homme évolua vers une âme raisonnable, ou n'évolua pas ; des Terres, des Cosmos entiers où les lois naturelles sont autres, où il est possible de faire ce qu'à jamais nous serons incapables de faire, mais où d'autres êtres sont incapables d'accomplir ce qui nous est si facile…

J'ai entendu dire que l'hypothèse s'appuie sur un peu plus que la philosophie. Il existe des théories de la physique moderne, trop abstraites pour moi. Certaines anecdotes, certains cas d'apparition ou de disparition, suggèrent que le corps lui-même peut voyager entre de tels courants temporels. Il y a, aussi, ce qui est arrivé à moi et aux miens. Et notre devoir en découle.

Car si des mondes parallèles existent, ils doivent être fondamentalement liés ; autrement, l'hypothèse est invérifiable dans son principe et ne signifie plus rien. Dérivants de la même source, lovés dans la même matrice, ces mondes doivent, d'une certaine manière, avoir une destinée commune. Quelles que soient les formes qu'elle revêt, la guerre de la Loi et du Chaos doit y faire rage.

Nous avons appris certaines choses. Nous devons proclamer la leçon et la mise en garde.

À vous, au loin, hors de ce monde, cela peut ne paraître qu'un rêve. J'ai l'impression que c'en est un, bien que je me souvienne de faits qui se sont réellement produits. Je doute que ceux d'entre vous que nous réussirons peut-être à atteindre pourront répondre, même s'ils le souhaitent Sinon, nous aurions déjà reçu des messages d'Ailleurs. Mais réfléchissez à ce que vous allez recevoir. Demandez-vous comment un simple rêve pourrait

ressembler à celui-ci.

Bien que nous n'ayons aucune certitude sur ce à quoi vous ressemblez, nous pouvons deviner. Vos mondes ne doivent pas différer radicalement du nôtre ; sinon la communication serait impossible. Comment ma normalité pourrait-elle atteindre un être totalement différent ? Non, vous aussi vous devez être humains, et de culture technologique. Vous devez, vous aussi, vous souvenir de Galilée, Newton, Lavoisier, Watt. Mais à un point quelconque nous avons divergé. Avez-vous eu un Einstein ? Que de questions je pourrais poser. Et vous en auriez autant…

Je vais donc vous raconter mon histoire, de façon un peu désordonnée sans doute, car ils m'ont mis dans un état crépusculaire… Si je me répète, soyez patients. Ceci est vital pour vous.

Si vous existez.

Par où commencer ? Pour moi, cela a commencé durant la Deuxième Guerre Mondiale. Mais les racines sont bien plus profondes et bien plus anciennes : le Combat a précédé la Création.

I

Malchance, pure, ou peut-être leurs renseignements étaient-ils meilleurs que nous ne le pensions. Leur dernier raid, déjouant nos défenses aériennes, avait totalement détruit la tente du Service Météo. Vu les problèmes d'intendance, il faudrait des semaines pour la remplacer ; en attendant, l'ennemi contrôlait le temps. Le seul survivant du Service Météo, le commandant Jackson, devait garder les élémentaux qui lui restaient pour nous protéger de la foudre. Pour le reste, nous endurions ce qu'il plaisait à l'ennemi de nous envoyer. En ce moment, c'était de la pluie.

Rien n'est plus décourageant qu'une semaine de pluie incessante et froide. La terre, rendue liquide, envahit vos bottes qui deviennent trop lourdes pour être soulevées. Votre uniforme est un chiffon trempé, collé à votre chair frissonnante ; les rations sont ramollies, les fusils exigent des soins particuliers et la pluie martèle vos casques jusqu'à ce que vous l'entendiez en rêve. Vous n'oublierez jamais cette grisaille sans fin. Dix ans plus tard un orage vous déprimera.

La seule consolation, pensais-je, c'est qu'ils ne pouvaient monter une attaque aérienne tant qu'il pleuvrait. Ils dissoudraient les nuages quand ils seraient prête pour un blitz-krieg, mais nos manches à balai pouvaient grimper aussi vite que leurs tapis pouvaient arriver. En attendant, nous avancions péniblement, une division entière avec ses auxiliaires… la 45e Division, les Briseurs de Foudre, orgueil de l'Armée Américaine, n'était plus qu'un rassemblement mouillé et malheureux d'hommes et de dragons, traquant l'envahisseur dans les montagnes de l'Oregon.

J'avançais lentement à travers le camp. La pluie coulait le long des tentes et glougloutait dans les tranchées. Bien entendu, nos sentinelles étaient revêtues de Tarncapes ; mais je pouvais voir les empreintes de leurs pas dans la boue, entendre le gargouillis de leurs bottes et la monotonie de leurs jurons.

Je passai près du secteur aérien. Les aviateurs bivouaquaient avec nous, pour nous prêter main forte si nécessaire. Deux hommes étaient de garde devant un hangar ; ils n'avaient pas pris la peine de se rendre invisibles. Leurs uniformes bleus étaient aussi boueux et lamentables que le mien. Mais ils s'étaient rasés ; et leurs insignes – le manche à balai ailé et les pierres contre le Mauvais Œil – avaient été astiqués. Ils me saluèrent et je le rendis mollement leur salut. Esprit de corps, immensité du ciel bleu… foutaises !

Plus loin, les blindés. Les hommes avaient dressé des abris portatifs pour leurs bêtes. Je ne vis donc que la vapeur s'échappant des interstices et sentis l'odeur fétide des reptiles. Les dragons ont horreur de la pluie et leurs conducteurs avaient un mal fou à les contrôler.

Tout près se trouvait la Guerre Pétrologique, avec son enclos plein de basilics encapuchonnés, se contorsionnant, sifflant, et attaquant avec leurs

têtes couronnées les hommes occupés à les nourrir. Personnellement, je doutais de l'utilité de cette section. Un basilic doit être tout près d'un homme et le regarder bien en face pour obtenir la pétrifaction. De plus, le costume et le casque en aluminium qu'il faut porter pour défléchir l'influence de ces aimables créatures constituent une invitation permanente aux francs-tireurs. En outre, quand le carbone humain se mue en silicone, vous obtenez un isotope radioactif et peut-être une telle dose personnelle de radiation que les toubibs sont contraints de vous administrer de l'Herbe de Saint-Jean, cueillie dans un cimetière par une nuit sans lune.

Donc, au cas où vous ne le sauriez pas, l'incinération n'est pas simplement une coutume désuète ; la Loi de Défense Nationale l'a rendue illégale. Nous avons besoin de beaucoup de cimetières à l'ancienne mode. C'est ainsi que l'âge scientifique réduit nos libertés.

Je dépassai le secteur du génie ; les ingénieurs dirigeaient une équipe de zombies, occupés à creuser un canal de drainage de plus. J'arrivai devant la grande tente du général Vanbrugh. Quand la sentinelle vit mon insigne Tétraèdre, signifiant que j'appartenais aux Renseignements, et mes galons, elle salua et me laissa passer. Je m'immobilisai devant la table et saluai à mon tour.

— Capitaine Matuchek au rapport, mon général.

Vanbrugh me regarda. Ses sourcils gris étaient hirsutes. C'était un homme puissant au visage buriné. Très réglo-réglo ; mais il nous était aussi sympathique que peut l'être un officier de carrière.

— Repos, dit-il. Asseyez-vous. Ça va prendre quelque temps.

Je m'assis sur une chaise pliante. Deux autres personnes étaient là ; deux inconnus. Un homme grassouillet, au visage rond et rouge, portant l'insigne des Transmissions : une boule de cristal. L'autre était une jeune femme. Malgré ma fatigue je cillai et lui jetai un second regard. Elle le méritait. Une grande rousse aux yeux verts avec de beaux traits aux pommettes hautes et un corps bien trop joli pour l'uniforme – ou pour n'importe quels vêtements. Galons de capitaine et l'insigne de la Cavalerie : l'araignée.

— Commandant Harrigan, grogna le général. Capitaine Graylock, Capitaine Matuchek.

Venons-en aux faits.

Il déploya une carte. Nos positions et celles de l'ennemi y figuraient. L'ennemi tenait toujours la côte du Pacifique depuis l'Alaska jusqu'à la moitié de l'Oregon ; mais nos positions s'étaient considérablement améliorées depuis l'année dernière, où la Bataille du Mississipi avait été un tournant décisif en notre faveur.

— Eh bien, dit Vanbrugh, je vais vous mettre au courant. C'est une mission dangereuse, vous n'êtes pas obligé de vous porter volontaire. Mais je veux que vous en connaissiez l'importance.

Ce que je sus, à cet instant, c'est que j'avais reçu l'ordre d'être volontaire. Sinon… L'Armée était ainsi, du moins dans une guerre aussi importante que celle-ci. En principe, je ne pouvais refuser. Lorsque le Califat Sarrasin nous avait attaqués, j'étais un acteur hollywoodien pas mécontent de mon sort. Je voulais retourner à Hollywood ; mais d'abord, il fallait finir la guerre.

— Vous voyez que nous les repoussons, dit le général. Et les pays occupés sont prêts à se soulever à la première occasion. Les Britanniques ont organisé et armé la Résistance, tout en se préparant à franchir la Manche. Dans le Nord, les Russes sont prêts à avancer. Nous, nous devons

porter un coup décisif à l'ennemi, enfoncer ce front et les battre. Ce sera le signal. Si nous réussissons, la guerre finira cette année. Sinon, elle peut durer encore trois ans.

Je le savais. Toute l'Armée le savait. Il n'y avait rien eu d'officiel, mais quand une grande offensive se prépare, on le sent.

Son doigt épais se promenait sur la carte.

— La 9e Division Blindée est ici, le 12e Balais Aéroportés ici, le 14e de Cavalerie là, les Salamandres ici. Nous savons qu'ils y ont concentré leurs mangeurs de feu. Les Marines sont prêts à établir une tête de pont et à reprendre Seattle, maintenant que la Marine a élevé suffisamment de Kraken. Un coup de pot et l'ennemi est foutu.

Le commandant Harrigan renifla dans sa barbe et contempla tristement une boule de cristal terne et vagué. L'ennemi avait terni nos boules de cristal de façon à les rendre mutiles ; bien entendu, nous leur avions rendu la politesse.

Le capitaine Graylock tapota impatiemment la table d'un ongle parfaitement manucuré. Elle était si propre, si soignée, si efficace que je décidai qu'elle ne me plaisait pas. Du moins, pas tant qu'une barbe de trois jours ornerait mon menton.

— Mais quelque chose a apparemment foiré, mon général, hasardai-je.

— Affirmatif, nom de Dieu, dit Vanbrugh. À Trollburg.

Trollburg. Les Sarrasins tenaient cette ville, une ville-clé, gardant les approches de Salem et de Portland.

— Nous devons donc prendre Trollburg, murmurai-je.

Vanbrugh fronça les sourcils.

— C'est le boulot de la 45e, grogna-t-il. Si nous échouons, l'ennemi peut attaquer la 9e, l'isoler, et désorganiser toute l'opération. Mais voilà que le commandant Harrigan et le capitaine Graylock arrivent du 14e de Cavalerie pour m'apprendre que la garnison de Trollburg possède un Afrit.

Je sifflai ; un frisson glacé parcourut mon échine. Le Califat s'était servi des Puissances avec témérité – c'était une des raisons pour lesquelles le reste du monde musulman le considérait comme hérétique et le haïssait autant que nous le haïssions – mais je n'aurais jamais pensé qu'il aurait l'audace de briser le Sceau de Solomon. Un Afrit incontrôlé était capable de ravages que nul ne souhaitait pouvoir estimer.

— J'espère qu'ils n'en ont pas deux, chuchotai-je.

— Non, dit la femme. Sa voix basse aurait été agréable si elle n'avait pas été si pleine d'assurance. – Ils ont dragué la Mer Rouge dans l'espoir de trouver une autre Bouteille de Solomon, mais il semble bien que celle-ci soit la dernière.

— Et elle suffit, dis-je. L'effort fait pour garder un ton égal m'aida à retrouver mon calme. – Comment l'avez-vous appris ?

— Nous sommes avec le 14e, dit Graylock, sans nécessité. Son insigne de Cavalerie m'avait néanmoins surpris. D'habitude, les seules recrues que l'Armée puisse trouver pour monter des licornes sont des institutrices aux traits ingrats ; enfin, ce genre de femmes.

— Je ne suis qu'officier de liaison, se hâta de préciser le commandant Harrigan. Je ne monte que des manches à balai.

Je souris. Aucun mâle américain, sauf s'il est prêtre, n'aime admettre qu'il est qualifié pour contrôler une licorne. Harrigan vit mon sourire et rougit de colère. Graylock poursuivit d'un ton égal : – Nous avons eu la chance de capturer un bimbashi au cours d'un commando. Je l'ai interrogé.

— Ces nobles fils de – euh, du désert, sont d’habitude assez taciturnes, dis-je.

J’avais moi-même, à l’occasion, fait des entorses à la Convention de Genève, mais l’idée de la violer me déplaisait… même si l’ennemi n’avait pas de tels scrupules.

— Oh, nous n’avons fait preuve d’aucune brutalité, dit Graylock. Nous l’avons bien logé et bien nourri. Mais dès qu’il avait une bouchée dans la gorge je la transformais en porc. Il a cédé rapidement et nous a dit tout ce qu’il savait.

J’éclatai de rire ; Vanbrugh lui-même eut un rire étouffé. Mais elle resta impassible.

La transformation organique-organique, qui remue des molécules sans changement d’atomes ne présente aucun danger radioactif mais exige une bonne connaissance de la chimie. C’est la vraie raison pour laquelle les troufions détestent la section technique. Comment ne pas envier l’homme capable de transmuer des rations K en steak-pommes frites ? Les cuistots ont suffisamment de mal à trouver les rations sans s’amuser à jouer les cordons-bleus.

— Bon, vous avez appris qu’il y a un Afrit à Trollburg, dit le général. Mais le reste de leurs forces ?

— Une petite division, mon général. Vous pourrez prendre la ville facilement, si ce démon peut être neutralisé, dit Harrigan.

Vanbrugh tourna les yeux vers moi. – Eh bien, capitaine ? Si vous réussissez, vous aurez au moins une Étoile d’Argent – pardon, une Étoile de Bronze.

— Euh… Je cherchais mes mots. Une promotion et une démobilisation m’intéressaient davantage, mais elles pourraient suivre. Néanmoins, à part ma propre survie, il y avait un autre problème.

— Mon général, je ne sais rien de la question. J’ai bien failli ne pas passer la Démonologie Élémentaire à la faculté.

— Ce sera mon rayon, dit Graylock.

— Vous… ? J’étais bouche bée.

— J’étais Première Sorcière à l’Agence Arcane de New York avant la guerre, dit-elle froidement.

Maintenant je savais d’où elle tenait cette personnalité de femme-cadre supérieur typique. Je les déteste !

— J’en sais autant que quiconque sur la manipulation des démons. Votre tâche sera de m’escorter à Trollburg et de me ramener ici.

— Oui, dis-je faiblement. Oui, rien que cela.

Vanbrugh s’éclaircit la gorge. Il répugnait à charger une femme d’une telle mission mais il n’avait pas le choix. Il me fit un compliment.

— Le capitaine Matuchek est un des meilleurs loups-garous du pays, dit-il.

Ave César, morituri te salutant.

Je n’avais pas précisément peur. Outre le sort qu’ils m’avaient jeté pour m’empêcher justement d’avoir peur, j’avais des raisons de penser que mes chances n’étaient pas inférieures à celles de tout fantassin allant au feu. Et Vanbrugh ne sacrifierait pas du personnel dans une mission qu’il considérerait sans espoir. Mais j’étais moins optimiste que lui.

— Je crois que deux adeptes peuvent passer leurs sentinelles, dit le général.

Après, vous devrez improviser. Si vous neutralisez le monstre, nous attaquerons à midi demain.

Il ajouta, farouchement : – Si je ne suis pas avisé du succès à l'aube, nous devrons nous regrouper, battre en retraite, sauver ce qui peut l'être. Bon, voici une carte géodésique de la ville et de ses approches…

Il ne perdit pas de temps à me demander si je m'étais vraiment porté volontaire.

J'emmenai le Capitaine Graylock jusqu'à la tente que je partageais avec deux autres officiers. L'obscurité tombait ; la pluie aussi. Nous avançâmes dans la boue, sans parler, jusqu'à ce que nous fussions sous la toile. Mes camarades étaient de garde ; nous étions seuls. J'allumai le feu de Saint-Elme et m'assis sur le sol fait de planches détrempées.

— Prenez un siège, dis-je en désignant notre unique chaise de camp. C'était un tabouret animé, acheté à San Francisco. Pas très malin mais il portait nos paquetages et venait lorsqu'on l'appelait. Il remua sous le poids inhabituel puis se rendormit.

Graylock sortit un paquet et haussa un sourcil. Je fis un signe affirmatif et la cigarette vola entre mes lèvres.

Nous fumions en silence, écoutant ruisseler la pluie.

— Eh bien, dis-je enfin, je présume que vous avez un véhicule.

— Mon manche à balai personnel. J'ai horreur des véhicules militaires ; je préfère les Cadillac. De plus, j'ai gonflé le moteur.

— Vous avez vos grimoires, poudres et autres nécessités ?

— Juste un peu de craie. Rien de matériel n'a d'influence sur un démon puissant.

— Vraiment ? Et la cire sur la bouteille de Solomon ?

— Ce n'est pas la cire qui retient l'Afrit à l'intérieur, mais le Sceau. Les sorts sont symboliques ; en fait, l'on pense que leurs effets sont purement psychosomatiques.

Elle inspira la fumée de sa cigarette et ses joues se creusèrent ; j'admirai l'excellente ossature de son visage.

Elle reprit : – Nous pourrons peut-être vérifier le bien-fondé de cette théorie cette nuit.

— Alors il vous faudra un pistolet léger, chargé à balles d'argent. Ils ont leurs propres loups-garous, vous savez. Je prendrai un fulgurateur, un 45 et quelques grenades.

— Et un pulvérisateur ?

Je fronçai les sourcils. User d'eau bénite comme une arme m'a toujours paru blasphématoire, bien que l'aumônier affirme que c'est permis contre les êtres du Monde d'En-Bas.

— Inutile, dis-je. Les Musulmans n'ont pas ce rite et n'emploient donc pas des entités susceptibles d'en être victimes. Il me faudra aussi mon flash Polaroid. Et ça suffira.

Isaac Abrams passa son grand nez dans l'entrebâillement de la tente..

— Mon capitaine, vous et la dame capitaine voudriez pas casser une graine ? s'enquit-il.

— Et comment, dis-je en songeant que je n'aimerais pas passer ma dernière nuit dans le Monde du Milieu à faire la queue à la popote.

Ike parti, j'expliquai :

— Ike n'est que deuxième classe mais nous étions copains à Hollywood. Il était accessoiriste quand j'ai tourné dans *l'Appel de la Jungle* et le *Chef à l'Étoile d'Argent.* Il s'est institué mon ordonnance. Grâce à lui, on dînera ici.

— C'est une des bonnes choses de l'âge technologique, dit-elle. Saviez-vous qu'il y avait jadis énormément d'anti-sémitisme dans ce pays ? Pas seulement chez quelques maniaques Johanniens mais chez de respectables

citoyens tout à fait normaux.

— Pas possible ?

— Mais si. Une idée fausse, très répandue, était que les Juifs sont lâches et ne se trouvent jamais en première ligne. Étant donné que leur religion leur interdit de jeter des sorts et que les Orthodoxes ne se servent jamais de goésie, le nombre d'entre eux combattant comme simples soldats ou comme Rangers est remarquable.

J'étais moi-même fatigué des sempiternelles plaisanteries yiddish. Et je fus content de savoir qu'elle s'intéressait à autre chose qu'à gagner du fric. Un bon point.

— Que faites-vous dans le civil ?

— Je vous l'ai dit, fit-elle sèchement. J'étais à l'Agence Arcane. Publicité, relations publiques, etc.

— Hollywood étant tout aussi surfait, je n'ai pas le droit de ricaner.

N'empêche : les publicitaires et leurs gags de mauvais goût m'écœurent. Se servir du Grand Savoir pour lancer un produit ou un crétin inconnu me déplaît profondément.

— Vous ne comprenez pas, dit-elle. – Cela fait partie de notre économie – de toute notre société. Croyez-vous que le sorcier moyen soit capable de réparer, disons, une lance d'arrosage ? Il lâcherait probablement les élémentaux de l'Eau et inonderait la moitié d'une ville, s'il n'y avait les sorts inhibitoires. Nous, Arcane, avons fait une campagne pour convaincre les Hydros qu'ils devaient respecter nos symboles. Je vous ai dit que lorsqu'on a affaire aux êtres vraiment puissants, c'est psychosomatique. Pour ce boulot-là, j'ai dû plonger en scaphandre !

Je la regardai avec davantage de respect. Depuis que l'humanité a découvert comment dégausser les effets catastrophiques du Fer Froid et que l'ère goésique est née, le monde a eu besoin de quelques êtres très courageux. Apparemment, elle était de ceux-là.

Abrams apporta deux portions de rations. Il avait l'air affligé et je l'aurais volontiers invité à se joindre à nous. Mais notre mission était secrète et nous devions en discuter les détails.

Le capitaine Graylock transmua le café en cocktails – pas assez secs – et les rations en steaks – un peu trop cuits. Mais on ne peut pas trop demander à une femme et je n'avais pas si bien mangé depuis un mois. Le cognac la détendit un peu ; j'appris que sa sécheresse et sa brusquerie n'étaient que défenses contre les gars trop culottés auxquels elle avait affaire. Nous découvrîmes nos prénoms : Steven et Virginia. Puis le crépuscule devint nuit et nous partîmes.

II

Vous pouvez penser qu'envoyer deux officiers, l'un d'eux étant une femme, affronter une division ennemie était de la folie pure. Une brigade de Rangers y suffirait à peine. Mais la science moderne a transformé la guerre autant que la médecine, l'industrie et la vie quotidienne. De toute façon, notre mission était désespérée et le nombre n'y aurait pas changé grand-chose.

Pratiquement tout le monde peut apprendre quelques incantations faciles, ou à se servir d'un manche à balai pré-sensitisé, tout comme d'un aspirateur ou d'un foret. Mais seule une petite minorité de la race humaine est qualifiée pour devenir adepte. À part les années d'étude et de pratique, cela exige un talent naturel. C'est comme la thérianthropie ; si vous êtes une des rares personnes nanties des chromosomes requis, vous pouvez vous transformer en votre animal caractéristique presque instinctivement. Autrement, il faut que votre transformation soit opérée par de puissantes forces extérieures.

Mes amis scientifiques me disent que le Grand Savoir implique de considérer l'univers comme une suite d'infinités Cantoriennes ; la partie étant égale au tout, et ainsi de suite. Donc, une bonne sorcière suffisait pour les incantations, si elles s'avéraient nécessaires. Plus nombreux, nous risquions d'être repérés. Donc, Vanbrugh avait eu raison de n'envoyer que nous deux. Le seul ennui étant que j'étais l'un des deux…

Nous tournant le dos, Virginia et moi changeâmes de tenue. Elle mit un pantalon et un blouson militaires. J'enfilai le vêtement élastique qui m'irait aussi bien en lycanthrope. Casqués, équipés, nous nous retournâmes. Même dans sa tenue verte trop large elle avait de l'allure.

— On y va ? dis-je d'une voix blanche. Je n'avais pas peur, j'étais immunisé contre la peur. Mais les perspectives ne m'attiraient pas.

Virginia alla à l'entrée de la tente et siffla. Son balai piqua et atterrit pile. Les chromes avaient été retirés mais c'était un véhicule très convenable. Les sièges de caoutchouc mousse avaient de bons anti-chocs et des dossiers bien pensés, contrairement aux transports militaires. Son familier était un énorme chat, noir comme minuit ; ses yeux jaunes étaient malveillants. Il arqua le dos et cracha avec indignation. L'incantation contre le mauvais temps empêchait la pluie de l'atteindre mais l'air humide lui déplaisait. Virginia lui caressa le menton.

— Ah, Svartalf, murmura-t-elle, bon chat, esprit rare, prince des ténèbres. Si nous survivons à cette nuit tu dormiras sur des coussins remplis de nuages et tu laperas de la crème dans un bol d'or.

Il dressa l'oreille ; son moteur ronronna.

Je m'assis sur le siège arrière, assurai mes pieds dans les étriers et m'adossai. Virginia murmura quelque chose au balai qui prit immédiatement de l'altitude. Le camp disparut dans les ténèbres. Nous

avions tous deux été munis de l'œil sorcier – qui n'est que de la vision infra-rouge – donc toute lumière était superflue.

Une fois au-dessus des nuages, qui formaient au-dessous de nous une mer blanche et floconneuse, nous avions sur nos têtes une gigantesque voûte étoilée. J'aperçus deux P. 56 en patrouille, des appareils rapides. Six balais étaient nécessaires à chacun pour emporter leur blindage et leur armement lourd. Les dépassants, nous filâmes vers le nord. L'air sifflait à mes oreilles. Au-dessous de nous, dans l'obscurité déchiquetée des collines, je voyais des éclairs occasionnels : un duel d'artillerie. Jusqu'à présent personne n'avait réussi une incantation assez rapide pour renvoyer ou imploser un obus. J'avais entendu dire que la General Electric travaillait à un gadget pouvant réciter la formule en microsecondes ; en attendant, les canons tiraient toujours.

Trollburg n'était qu'à quelques kilomètres de notre position. C'était une masse vague assez étendue, obscurcie pour se défendre contre nos canons et nos bombardiers. J'aurais bien aimé avoir une arme atomique à ce moment-là ; mais tant que les Tibétains feront tourner leurs moulins à prières contre la guerre nucléaire, un tel souhait, restera du domaine de la science-fiction.

Mes muscles abdominaux se tendirent. Le chat releva la queue et jura. Virginia amorça la descente. Nous atterrîmes dans un bosquet d'arbres.

— Leurs avant-postes doivent être tout près, murmura-t-elle. Je n'ai pas osé atterrir sur un toit ; on risquait d'être facilement repérés. Il faut y aller d'ici.

— D'accord. J'en ai pour quelques instants.

Je braquai le flash sur moi. Qu'il était difficile de croire qu'il y avait seulement dix ans la transformation dépendait d'un clair de lune bien brillant ! Puis Wiener démontra qu'il s'agissait simplement de lumière polarisée sur ondes appropriées agissant sur la glande pinéale et la Société Polaroid gagna quelques fortunes de plus avec son Objectif Lycanthrope. Nous vivons une époque terrible et merveilleuse, mais je suis heureux d'y vivre.

Les sensations ondoyantes habituelles, le bref vertige d'ivrogne, la douleur mi-extasiée me parcoururent. Des atomes se regroupèrent en nouvelles molécules, des nerfs acquirent de nouvelles extrémités ou bien en perdirent ; mes os, brièvement, devinrent fluides et mes muscles se tendirent comme du caoutchouc. Puis je me stabilisai, me secouai ; une queue émergea de l'ouverture du survêtement élastique, et je léchai la main de Virginia. Elle me caressa le cou.

— Bon garçon, murmura-t-elle. Vas-y. Ne les rate pas.

Je filai dans les taillis.

Beaucoup d'auteurs ont tenté de décrire les sentiments éprouvés par un loup-garou. Tous ont échoué ; car le langage humain ne possède pas les mots nécessaires. Ma vision était plus perçante ; mais les étoiles étaient diffuses et le monde plat, sans couleurs. Mais j'entendais avec une netteté qui faisait du silence nocturne un rugissement supersonique ; un univers d'odeurs remplissait mes narines : herbe mouillée, terre bruissante d'habitants invisibles, senteur chaude et douce d'une souris des champs en fuite éperdue ; relent âcre d'huile et d'armes ; odeur de fumée. Pauvre humanité, privée de plaisirs si glorieux !

Le côté psychologique est le plus difficile à décrire. J'étais un loup, avec les nerfs, les glandes, les instincts d'un loup, son intelligence vive mais limitée. J'avais la mémoire d'un homme, et ses buts, mais ils étaient

irréels. Je devais faire un effort pour me souvenir, et ne pas détaler à la poursuite du premier lapin venu. Pas étonnant que les garous aient jadis eu mauvaise réputation, avant qu'eux-mêmes ne comprennent les changements mentaux qui s'opéraient en eux et ne se décident à prendre de bonnes habitudes dès leur petite enfance.

Je pèse quatre-vingts kilos et la conservation de la masse est une loi naturelle. J'étais donc un loup de taille respectable. Mais il m'était facile de glisser, ombre furtive, à travers les taillis, les près et les ravins. J'étais presque dans la ville quand je sentis – un homme. Je m'aplatis, pelage gris dressé sur mon échine. J'attendis. Un garde approcha, un homme grand, barbu, avec des anneaux d'oreilles dorés qui scintillaient faiblement sous les étoiles. Le turban enroulé autour de son casque se détachait, énorme, contre la Voie Lactée.

Je le suivis jusqu'à ce que je voie le suivant. Ils encerclaient Trollburg : chaque homme couvrait un arc de cent mètres et rejoignait ses camarades à chaque extrémité. Ce ne serait pas facile…

Un bruit. Je m'allongeai. Un de leurs appareils me survolait. Je vis deux hommes accroupis sur le tapis, armés de mitrailleuses. Le tapis tournoya paresseusement au-dessus du cercle des sentinelles. Trollburg était bien gardé.

D'une façon ou d'une autre, Virginia et moi devions franchir cet obstacle. Je regrettai que la transformation m'eût privé de certains pouvoirs-de raisonnement humains. Mon instinct de loup me poussait à bondir sur l'homme le plus proche mais cela mettrait la garnison entière à mes trousses. Voyons… une idée ? Peut-être. Je galopai à mon point de départ. Le chat Svartalf me griffa et grimpa sur un arbre. Virginia Graylock sursauta, pointa son arme – et se détendit avec un petit rire nerveux. Je pouvais faire fonctionner le flash pendu à mon cou même sous cette forme. Mais avec ses doigts ça allait plus vite.

— Eh bien ? dit-elle quand j'eus repris forme humaine. – Qu'avez-vous appris ? Je décrivis la situation. Fronçant les sourcils elle se mordit les lèvres. De si jolies lèvres…

— Pas fameux, fit-elle. Je craignais quelque chose comme ça.

— Pouvez-vous localiser l'Afrit rapidement ?

— Oui. J'ai étudié à l'Université du Congo, où j'ai obtenu des notes excellentes en traque-sorcier. Pourquoi ?

— Si j'attaque un des gardes en faisant un raffut de tous les diables ils ne feront attention qu'à ça. Vous pourrez survoler la ligne sans être vue. Une fois en ville, votre Tarncape…

Elle secoua ses boucles rousses. – Je n'en ai pas apporté. Leurs systèmes de détection valent les nôtres. L'invisibilité est une chose du passé.

— Euh… vous devez avoir raison. En tout cas, profitez de l'obscurité pour parvenir au logis de l'Afrit. Une fois là-bas, à vous de jouer.

— Je pensais qu'on en viendrait là, dit-elle. Puis, avec une douceur qui me surprit, elle ajouta : – Mais, Steve, c'est très dangereux pour vous.

— Non, à moins qu'ils ne m'atteignent avec de l'argent et la plupart de leurs balles sont en plomb. Ils font comme nous : chaque dixième coup est en argent. J'ai 90 chances sur 100.

— Vous êtes un menteur. Mais un menteur courageux.

Courageux ? Pas du tout. Certes, il est réconfortant de penser aux grandes victoires de quelques-uns sur un nombre supérieur, mais ce n'est réconfortant que lorsqu'on est bien peinard. Malgré le traitement anti-panique, j'avais l'estomac noué. Mais c'était le seul moyen de mener à bien

notre mission ; et si je ne le tentais pas je risquais la cour martiale.

— Je les ferai drôlement courir, dis-je. Et une fois que je les aurai semés j'essaierai de vous rejoindre.

— D'accord. Soudain, elle se haussa sur la pointe des pieds et m'embrassa. L'impact fut sensationnel. Je la contemplai quelques instants.

— Que faites-vous samedi soir ? questionnai-je d'une voix mal assurée. Son rire tinta. – Ne vous faites pas des idées, Steve. Je suis dans la Cavalerie.

— Oui, mais la guerre ne durera pas toujours.

Je lui souris ; un sourire plein d'audace et de charme. Avoir été acteur est souvent utile.

Redevenu loup, je lui léchai la main. Elle rebroussa mon pelage. Je disparus dans l'ombre.

J'avais choisi une sentinelle éloignée de la grand-route, qui serait certainement barrée. De chaque côté de ma future victime un homme marchait lentement. Je me glissai derrière un arbre, proche du milieu de sa ronde. J'attendis. Il arriva. Je bondis. J'aperçus brièvement des yeux et des dents, un visage barbu. Je l'entendis hurler et je respirai l'odeur de sa terreur. Et ce fut le choc. Se débattant, il tomba sur le dos et mes crocs, cherchant sa gorge, se refermèrent sur son bras. Je goûtai la chaleur salée du sang. Il hurla de nouveau. Le cri se répercuta ; les deux hommes les plus proches accoururent. Je tranchai la veine jugulaire du premier et me ramassai pour bondir sur le second.

Il tira. La balle me traversa, douloureusement, et l'impact me fit trébucher. Mais il ne savait pas se battre contre un lycanthrope. Il aurait dû mettre un genou à terre et tirer jusqu'à ce qu'il arrive à la balle en argent. Si nécessaire il aurait dû parer mes attaques ou me transpercer avec sa baïonnette, tout en tirant. Celui-ci courait vers moi en invoquant l'Allah de sa secte hérétique. Muscles tendus, je plongeai à sa rencontre, évitant la baïonnette et le fusil, que j'envoyai à terre. Mais l'homme tint bon. Il s'accrocha à mon cou. Je finis par le jeter à terre ; mais avant que je ne puisse l'achever, trois autres m'étaient tombés dessus. Leurs cimeterres passèrent entre mes côtes et ressortirent. On ne leur avait rien appris de sérieux. Je me libérai de la pile – ils étaient maintenant une demi-douzaine – et, à travers la sueur et le sang, je perçus une faible bouffée de Chanel N° 5. Quelque chose en moi se mit à rire. Virginia avait dépassé le champ de bataille, chevauchant son balai à trente centimètres du sol. Elle était à l'intérieur de Trollburg. Maintenant je devais servir de proie à une poursuite tout en évitant de recevoir une balle d'argent.

Je hurlai, afin de railler les hommes émergeant des maisons proches et me laissai bien contempler avant de m'engager dans les champs. Je n'allais pas trop vite, afin de ne pas les semer en route ; je zigzaguais pour éviter que mon pelage ne soit troué. Trébuchant et hurlant, ils me suivaient. Ils penseraient que ce n'avait été qu'une action de commando. Leurs sentinelles auraient été remplacées et la garnison entière mise en alerte. Mais seuls quelques officiers triés sur le volet devaient connaître l'existence de l'Afrit et ils ignoraient que nous la connaissions. Donc, ils ne pouvaient se douter de ce que nous projetions. Peut-être réussirions-nous…

Quelque chose plongea au-dessus de moi : un de leurs foutus tapis. Il piqua sur moi comme un faucon, crachant le feu de ses mitrailleuses. Je galopai vers les bois les plus proches.

Sous les arbres ! Avec un peu de chance, je – Mais ils ne faisaient pas de cadeaux. J'entendis bondir derrière moi, sentis le relent âcre, et geignis.

Un tigre-garou pouvait courir aussi vite que moi.

Je me souvins brusquement d'un vieux guide que j'avais eu en Alaska. Si seulement il était là ! C'était un garou – un ours Kodiak ! Je me retournai pour affronter le tigre avant qu'il ne puisse bondir. Il était de taille : deux cents cinquante kilos, au moins. Ses yeux flamboyaient au-dessus de ses énormes crocs. Il leva une patte capable de me briser l'échine comme s'il s'agissait d'une brindille. J'attaquai puis reculai en tournoyant avant qu'il ne puisse m'atteindre. J'étais également conscient de l'ennemi, essayant de nous localiser dans les taillis. Le tigre bondit. Je l'évitai et me précipitai dans les broussailles les plus proches. Peut-être pouvais-je passer là où il ne pourrait me suivre. Rugissant, il rampait derrière moi. Je vis un espace étroit entre deux chênes géants. Un espace trop petit pour lui. Et pour moi aussi. Durant la demi-seconde où je ne pus me dégager il me rattrapa. Tout explosa, puis tout s'éteignit.

III

J'étais nulle part. Perdu. Mon corps m'avait quitté, ou j'avais quitté mon corps. Comment pouvais-je penser à des ténèbres éternelles, glacées et vides, alors que je n'avais plus de sens ? Comment pouvais-je désespérer, alors que je n'étais plus qu'un point dans l'espace-temps ? Non, même pas cela, car il n'existait rien d'autre à trouver, à aimer, à haïr ou à redouter. Les morts étaient moins seuls que moi, car j'étais seul à exister.

Mon désespoir, c'était cela. Mais en un instant, ou en quatre milliards d'années peut-être les deux, je sus. J'étais sous le regard du Solipsiste. Impuissant, inconscient, j'étais ballotté dans les marées et les tempêtes de pensées trop lointaines, trop étranges, trop vastes pour que je les comprenne ; sauf celles que je percevais entre deux vagues rugissantes.

Danger, celui-ci… lui et les deux autres – ils peuvent être un danger terrible – >pas maintenant– (méprisant) *ils n'ont fait que contribuer à faire échouer un plan déjà ruiné – non, plus tard, quand l'autre plan mûrira, le grand projet dont cette guerre n'était qu'un des premiers bourgeons – quelque chose en eux m'avertit d'un danger – si seulement je voyais plus clairement les temps à venir ! – ils doivent être écartés, détruits, avant que leur force n'augmente – peut-être mourront-ils normalement grâce à la guerre – sinon, je devrai me souvenir d'eux plus tard – maintenant j'ai trop à faire à sauver les graines que j'ai semées en ce monde – les oiseaux de l'ennemi volent au-dessus de mes champs, corbeaux affamés et aigles qui les protègent* (avec une haine encore plus terrible) *vous serez pris à mes pièges un jour, oiseaux… vous et Celui qui vous a lâchés !*

Telle était la force de cette malveillance finale que je fus libéré.

IV

J’ouvris les yeux. Pendant quelques instants, je ne fus conscient que de l’horreur. La souffrance physique vint à mon secours, repoussant ces souvenirs au royaume des cauchemars à demi-oubliés. Je pensai que j’avais eu un bref délire.

Un thérianthrope naturel dans sa forme bestiale n’est pas aussi invulnérable que l’on pense. En plus de l’argent – poisson biochimique pour un métabolisme en état semi-fluide – tout arrêt d’un organe vital met fin à la vie. Les amputations sont définitives – à moins qu’un chirurgien ne recouse la partie amputée avant la mort des cellules. Et ainsi de suite. Nous sommes une espèce robuste, néanmoins. J’avais probablement eu le cou brisé ; mais l’échine dorsale n’ayant pas été tranchée, les dégâts avaient été réparés à la vitesse habituelle thérianthrope.

L’ennui, c’est qu’ils étaient arrivés et s’étaient servis de mon flash pour me redonner forme humaine avant que les autres coups et blessures n’aient totalement disparu. Ma tête vibrait ; j’avais la nausée.

— Debout !

Une botte me chatouilla les côtes. Je me mis debout en titubant. Ils m’avaient pris mon équipement, y compris mon flash. Une vingtaine d’entre eux avaient leurs armes pointées sur moi. Le Tigre était tout près. Sous forme humaine, il mesurait plus de deux mètres et il était monstrueusement gros. Clignant des yeux à travers le voile de ma migraine je vis qu’il portait les insignes d’un émir – titre devenu militaire, de nos jours, mais néanmoins assez important.

— Venez ! dit-il. Il ouvrit la marche et on me força à le suivre.

Je vis leurs tapis dans le ciel et j’entendis hurler leurs propres garous, lancés sur les traces d’autres Américains. Mais j’étais encore trop chancelant pour m’en soucier.

Nous pénétrâmes dans la ville, dont les pavés résonnaient sous les bottes, et nous dirigeâmes vers le centre. Trollburg était une petite ville ; sa population, avant la guerre, devait être d’environ cinq mille âmes. Les rues étaient désertes. Je vis quelques troupes Sarrasines, des canons anti-aériens sabrant le ciel. Un dragon nous dépassa, lourdement. Des flammes clignotaient autour de ses mâchoires et des canons pointaient hors de son cockpit blindé. Pas de civils ; mais je connaissais leur sort : les femmes jeunes et jolies étaient dans les harems des officiers ; les autres habitants étaient morts, ou prisonniers en attendant d’être expédiés sur les marchés aux esclaves.

Lorsque nous arrivâmes à l’hôtel dont l’ennemi avait fait son Q.G., mes douleurs s’étaient calmées et j’avais l’esprit clair. Étant donné les circonstances, je n’avais pas lieu de m’en réjouir… On m’emmena dans une grande pièce ; je me tins debout devant un bureau, derrière lequel s’assit l’émir. Une demi-douzaine de gardes s’alignèrent contre les murs.

Un jeune pacha des Renseignements s’assit près de l’émir. Celui-ci se tourna vers lui et dit quelques mots. Je suppose qu’ils signifiaient : « Je m’en occupe ; prenez des notes. »

L’émir se tourna ensuite vers moi. Ses yeux vert-pâle étaient des yeux de tigre.

— Maintenant, dit-il, quelques questions. Veuillez décliner votre identité.

Machinalement, je déclarai me nommer Sherrinford Mycroft, avoir le grade de capitaine, et lui donnai mon numéro matricule.

— Ce n’est pas votre vrai nom, n’est-ce pas ?

— Bien sûr que non, répliquai-je. Je connais la Convention de Genève et vous n’allez pas pouvoir me jeter des sorts nominatifs ! Sherrinford Mycroft est mon nom officiel.

— Le Califat n’a pas signé la Convention de Genève, dit calmement l’émir, et des mesures énergiques sont parfois nécessaires durant un *jihad.* Quel était le but de ce raid ?

— Je n’ai pas à répondre.

Le silence aurait eu le même effet : celui de gagner du temps pour Virginia ; mais pas autant de temps.

— Nous pouvons vous convaincre du contraire, dit l’émir.

Dans un film, j’aurais plaisanté jusqu’à ce qu’ils apportent les poucettes. Dans la réalité, c’est différent…

— Bon, dis-je. J’étais en reconnaissance. Avec quelques autres. J’espère qu’ils s’en sont tirés.

— Vous mentez, dit-il calmement.

— Si vous ne me croyez pas, je n’y peux rien.

Ses yeux se rétrécirent. – Je saurai très vite si vous dites vrai, dit-il. Sinon, qu’Eblis ait pitié de vous.

Ce fut plus fort que moi. J’eus un sursaut et la sueur perla sur ma peau. L’émir rit. Il avait un rire déplaisant, une sorte de grondement, feulant au fond de sa gorge épaisse… comme un tigre jouant avec sa proie.

— Réfléchissez, conseilla-t-il en se tournant vers des papiers épars sur son bureau.

Un calme étrange régna dans la pièce. Les gardes étaient des statues de bronze. Le jeunot s’assoupissait sous son turban. Derrière l’émir, une fenêtre donnait sur l’opacité de la nuit. On n’entendait que le tic-tac d’une pendule et un froissement de papiers. Le silence n’en était que plus profond. J’étais fatigué, ma tête me faisait mal, j’avais la bouche amère et j’avais soif. L’obligation de rester debout ajoutait à ma lassitude. Je songeai que pour prendre tant de peine avec un prisonnier isolé l’émir devait commencer à nous craindre. Piètre consolation ! Je contemplai l’environnement. Mobilier d’hôtel, standard. L’émir avait encombré son bureau d’objets divers : une boule de cristal, rendue inutile par notre brouillage ; un joli bol de cristal taillé, volé chez un habitant ; une série de beaux verres à vin ; un humidor de cristal quartz ; un flacon rempli de ce qui semblait être du bon whisky. L’émir devait aimer le cristal.

D’un léger geste de la main il fit s’ouvrir l’humidor ; un havane vola entre ses lèvres et s’alluma tout seul. Tandis que les minutes s’écoulaient lentement, un cendrier s’élevait de temps à autre pour recueillir les cendres. Je pensai que tout ce que possédait l’émir devait être ensorcelé, afin de lui éviter tout effort. Un homme aussi corpulent, un garou aussi énorme, avait besoin de tous ces petits conforts.

La lumière était forte. Il me déplaisait souverainement de voir un Saint

Elme ordinaire de la General Electric briller sur ces têtes enturbannées.

Une idée m'effleura. Je ne savais comment la mettre en pratique mais pour passer le temps je me mis à composer des sorts. Une demi-heure – qui me parut un demi-siècle – avait dû s'écouler lorsque la porte s'ouvrit et un fennec entra. C'est un petit renard du désert. Il entra dans un placard pour se servir de son flash. Le type qui ressortit était naturellement un nain, mesurant dans les quarante centimètres. Il se prosterna et parla rapidement, d'une voix frêle et aiguë.

— Ainsi donc… Les mentons de l'émir se tournèrent lentement vers mot – Pas de traces, sauf les vôtres. Vous avez menti.

— Je ne vous l'avais pas dit ? Nous avons employé des hiboux et des chauves-souris. J'étais le seul loup.

— Silence, dit-il d'un ton neutre. Je sais comme vous que les seules chauves-souris thérianthropes sont des vampires et que les vampires sont réformés dans toutes les armées du monde.

C'était exact. De temps en temps un général rond-de-cuir demande pourquoi on n'a pas un régiment de Draculas. La réponse est évidente : ils sont trop légers, ils ne supportent pas le soleil, et sans une ration régulière de sang ils se nourrissent de leurs camarades de combat. De plus, il est impossible de s'en servir à proximité de troupes italiennes.

— Vous nous cachez quelque chose, reprit l'émir. Il fit un geste ; le flacon lui servit un verre de scotch, qu'il sirota. Le Califat est également hérétique sur le chapitre de l'alcool. Ils prétendent que le Prophète a interdit le vin, mais n'a pas mentionné la bière, le gin, le whisky, la vodka ou l'akvavit… ni le cognac ou le rhum.

— Nous devrons employer des moyens plus énergiques, fit enfin l'émir. – J'espérais m'en passer.

Il fit un signe aux gardes. Deux d'entre eux me maintinrent. Le pacha se mit à l'œuvre. Il s'y connaissait ! Le fennec-garou regardait avidement. L'émir fumait son cigare et compulsait ses papiers. Après quelques longues minutes il donna un ordre. Ils me lâchèrent et me donnèrent même une chaise, dont j'avais bien besoin.

Assis, je haletais. L'émir me regarda avec une certaine douceur

— Je regrette, dit-il. Ce n'est pas agréable.

Curieusement, je le crus. Il reprit : – Espérons que vous serez raisonnable et que nous ne serons pas forcés de vous infliger des infirmités définitives. En attendant, voulez-vous un cigare ?

Le bon vieux troisième degré. Alterner torture et gentillesse. Rien de plus démoralisant… ni souvent de plus efficace.

— Nous voulons des renseignements sur vos forces et leurs plans, dit l'émir. Si vous coopérez et acceptez la vraie foi vous pourrez occuper chez nous une place des plus honorables. Le Califat apprécie les hommes courageux. Après la guerre, vous pourrez choisir votre harem à Hollywood, si vous le désirez.

— Et si je refuse de me mettre à table…

Il ouvrit les bras. – Vous n'aurez plus l'emploi d'un harem. À vous de choisir.

— Laissez-moi réfléchir, implorai-je. Le choix est difficile !

— Je vous en prie, dit-il aimablement en se remettant à ses papiers.

Je me détendis de mon mieux, fumant et attendant que mes forces reviennent. Les protections de l'Armée ne pouvaient être rompues qu'avec mon consentement. Je contemplai la fenêtre derrière l'émir. Nous n'étions qu'au deuxième étage. La mort, très probablement. Mais elle était

préférable à tout ce qu'on m'offrait d'autre. Je pensai aux sorts que j'avais bricolés. Un véritable technicien doit connaître au moins une langue arcane – latin, grec, arabe classique, sanscrit, ou vieux norse, par exemple – pour les raisons normales de la science sympathique. Les phénomènes paranaturels ne sont pas fortement influencés par le langage ordinaire. Mais, sauf pour les incantations les plus courantes, servant à faire obéir les gadgets de la vie quotidienne, je n'étais pas un spécialiste. Néanmoins, je connaissais un dialecte légèrement ésotérique et j'allais tenter le coup. Mes muscles se tendirent. Être nonchalant me coûta un effort énorme. Je secouai la cendre de mon cigare. Quand je le soulevai de nouveau, il recueillit un peu de la cendre de celui de l'émir. Je mis mon cigare entre mes lèvres et récitai mentalement :

« *elov iuq ec tuot rap*
relov ed sniojne't ej
iulec ed lieo'l *snad elov*
éngised ton't sterces stom sel euq ! »

Je fermai l'œil droit et plaçai le bout rougeoyant du cigare presque contre ma paupière. L'*ElFumo* de l'émir bondit et s'incrusta dans son œil droit. Il hurla et tomba en arrière. Je bondis sur mes pieds. J'avais marqué le fennec-garou. En une enjambée et d'une seule prise je brisai son ignoble petit cou tout en lui arrachant son flash. Les gardes hurlèrent et plongèrent sur moi. Je passai par-dessus la table, atterris sur l'émir, saisissant au passage le flacon de whisky. L'émir m'agrippa, fou de douleur. Je vis l'horreur de son orbite ; cependant je tenais fermement le flacon tout en-criant :

« *erret al uef ud setiafsesohc setuot*
ria'l emmoc sediculsnart sesohc setuot
ria'l snad elbmesne setuot zelovl ! »

Au dernier mot je me dégageai et lançai le flacon sur les gardes. Mes mots n'auraient sans doute eu aucun effet si le gros homme n'avait pas déjà ensorcelé ses bibelots. En tout cas, la boule, le cendrier, le bol, les verres, l'humidor et les vitres s'envolèrent à la suite du flacon. L'air était saturé de verre brisé. Je ne m'attardai pas. Je passai par la fenêtre comme un démon exorcisé, atterris en boule sur le trottoir et me mis à courir.

V

Des soldats dans tous les coins. Des balles sifflaient derrière moi. Je battis un record pour atteindre la ruelle la plus proche. Ma vision de sorcier me montra une fenêtre à la vitre béante ; je m'y glissai. Accroupi sous le rebord, j'entendis passer la meute. J'étais dans l'arrière-boutique d'une épicerie pillée, suffisamment obscure pour mon goût. Je suspendis le flash à mon cou, le braquai sur moi, et le changement s'opéra. Ils reviendraient dans un instant et je ne voulais pas être vulnérable aux salves de plomb.

Devenu loup, je fouinai pour trouver une autre sortie. Une porte était entr'ouverte. Elle donnait sur une courette pleine de vieilles caisses. Bonne cachette. Je m'y tapis, imposant silence à ma nature lupine qui voulait haleter ; mes poursuivants se répandirent dans le périmètre. Lorsqu'ils furent repartis j'examinai ma situation. J'étais tenté de fuir ce fichu endroit. Je pouvais y parvenir, et, techniquement parlant, j'avais rempli ma part de la mission. Mais le travail n'était pas vraiment terminé et Virginia était seule avec l'Afrit – si elle était encore vivante – et…

Quand je tentai de me souvenir d'elle l'image fut celle d'une louve au relent fauve. Je secouai rageusement la tête. La fatigue et le désespoir submergeaient ma raison et laissaient prédominer les instincts animaux. Il me fallait agir, vite.

Les odeurs de la ville étaient déroutantes mais je captai une faible bouffée de soufre et trottai prudemment dans cette direction. Je fus aperçu deux fois, sans être inquiété. Ils durent me prendre pour l'un des leurs.

Le relent de soufre devint plus fort. Ils gardaient l'Afrit au tribunal, une construction solide. Je passai dans le petit parc qui se trouvait devant, humai le vent et bondis sur le perron. Quatre soldats ennemis y gisaient, gorge ouverte. Le manche à balai était parqué à côté de la porte. Il y avait un poignard long de trente centimètres dans la poignée. Virginia s'en était servie comme d'une lance volante. Mon côté d'homme, qui avait eu certaines pensées amoureuses, fut couvert de sueur froide ; mais le loup eut un rire silencieux.

Je poussai la porte. Elle avait ensorcelé les verrous pour l'ouvrir et les avait laissés en l'état. Je passai mon mufle – et faillis le perdre avant que Svartalf ne me reconnut. Il haussa la queue et je traversai le hall. L'odeur piquante venait d'en Haut ; je la suivis, dans une obscurité épaisse.

Au second étage, il y avait de la lumière. Entr'ouvrant la porte, je regardai. Virginia avait tiré les rideaux et allumé les Saint-Elme. Occupée à ses préparatifs, elle sursauta légèrement en me voyant mais poursuivit sa tâche. J'assis mon derrière hirsute près de la porte et l'observai.

Elle avait dessiné à la craie le pentagone habituel et, à l'intérieur, une Étoile de David. La bouteille de Solomon se trouvait au centre. Elle n'avait rien d'impressionnant ; un vieux flacon de terre cuite avec sa poignée

creuse retournée à l'intérieur. Le Sceau de Solomon, en cire rouge, se trouvait sur le goulot. Virginia avait défait ses cheveux ; ils flottaient en un nuage roux autour de son beau visage pâle.

Le loup en moi se demanda pourquoi nous ne filions pas avec ce cruchon démoniaque. L'homme lui rappela que l'émir avait sans aucun doute pris des précautions et pourrait peut-être le déboucher à distance. Nous devions neutraliser le démon mais personne dans notre camp ne savait grand-chose sur sa race.

Virginia termina son incantation, déboucha le flacon et bondit hors du pentacle tandis qu'une fumée bouillonnait du flacon. Elle faillit ne pas réussir : l'Afrit sortait à une vitesse folle. Pelage dressé, je montrais mes crocs. Virginia essayait de ne pas montrer sa peur ; mais je sentis l'odeur de l'adrénaline.

L'Afrit était courbé presque en deux sous le plafond. C'était une monstrueuse chose grise, nue, plus ou moins anthropoïde, mais avec des ailes, des cornes, de longues oreilles, une bouche pleine de crocs acérés et des yeux de braise ardente. Il avait pour lui sa force, sa vitesse et une invulnérabilité physique presque totale. En liberté, il pourrait briser toute offensive de Vanbrugh et infliger des pertes effroyables à la défense la mieux organisée. Le contrôler ensuite, avant qu'il ne ravage toute la contrée, poserait évidemment un problème. Mais les Sarrasins s'en moquaient. Ils auraient exigé de lui la promesse de rester leur allié, en échange de sa liberté.

Il hurla quelque chose en arabe. Des volutes de fumée sortaient de sa bouche. Virginia avait l'air toute petite sous ces membranes de chauve-souris à demi déployées. Sa voix était moins ferme qu'elle ne l'eut souhaité.

— Parle ma langue, Marid. Ou es-tu trop ignorant ?

Le démon rugit d'indignation.

— Ô fille de mille babouins !

Mes tympans en frémirent, tant la voix était tonnante.

— Ô chose blanche, peureuse et incroyante, que je pourrais écraser du petit doigt, entre près de moi si tu l'oses !

J'avais peur, pas tellement qu'il puisse s'échapper, mais à cause du boucan. On pouvait l'entendre à cinq cents mètres.

— Silence, maudit de Dieu ! dit Virginia. Ça le secoua un peu. Comme la plupart des infernaux, il était allergique aux noms saints. Mais cela ne pouvait avoir d'effets sérieux que dans des conditions que nous ne pouvions réunir ici. Mains aux hanches, menton levé, elle affrontait le regard qui la brûlait.

— Suleiman bin-Daoud, la paix soit sur lui, ne t'a pas emprisonné pour rien, je le vois. Retourne dans ta prison et n'en émerge jamais plus, sous peine de la colère du ciel !

L'Afrit ricana horriblement.

— Apprends que Suleiman le Sage est mort depuis trois mille ans, rétorqua-t-il. Longtemps, longtemps, ai-je langui dans mon étroite prison, moi qui jadis ravageais ciel et terre et qui vais enfin, libre, infliger ma vengeance aux chétifs fils d'Adam.

Il poussa la barrière invisible mais celles de ce type-là ont une force prouvée de plusieurs millions de p. s. s. Elle tiendrait – jusqu'à ce qu'un adepte la dissolve.

— Ô fille publique aux cheveux d'enfer, dévoilée et impudique, sache que je suis Rashid le Puissant, glorieux entre tous, destructeur des Rocs

eux-mêmes ! Entre et bats-toi comme un homme !

Je m'approchai de Virginia. La main qui toucha ma tête était froide.

— Un paranoïaque, chuchota-t-elle. Beaucoup de ces salopards du Monde Inférieur sont psychos. Mais il est bête. Le rouler est notre seule chance. Je n'ai pas d'incantations pour l'obliger à m'obéir.

À haute voix, elle reprit – Tais-toi, Rashid et écoute. Je suis également de ta race et dois être respectée comme telle.

— Toi ? Il trompetta d'un rire faux. – Toi, de la race Marid ? fourmi au visage de poisson, si tu entrais ici je te montrerais que tu n'es même pas digne de…

Le reste était clairement indiqué, mais nul garou bien élevé ne donnerait de détails.

— Non, écoute-moi, dit Virginia. Regarde et écoute bien.

Elle fit des signes et prononça une formule. Je reconnus l'incantation personnelle contre le fait de mentir dans une conversation donnée. Nos tribunaux ne l'ont pas encore adoptée, mais elle est employée dans des procès à l'étranger. Le démon la reconnut aussi. Les Sarrasins qui lui avaient appris l'anglais pour le rendre efficace dans cette guerre lui avaient également appris d'autres bricoles sur le monde moderne. Il se calma et devint attentif.

D'une voix impressionnante, Virginia déclama :

— Je ne peux rien te dire sauf la vérité. Admets-tu que le nom est l'objet ?

— Oui, gronda l'Afrit. Tout le monde sait cela.

Je sentis qu'elle était soulagée. Premier obstacle franchi ! Il ne connaissait pas les goésies scientifiques. Bien que le nom soit évidemment en sympathie avec l'objet – c'est le principe des sorts nominatifs – ce n'est que dans le siècle actuel que Korzybski a démontré que le mot et ce à quoi il référé ne sont pas identiques.

— Bien, dit-elle. Je me nomme Ginny(1).

Surpris, il sursauta.

— En vérité ?

— Oui. Donc, vas-tu m'entendre ? Je suis venue t'offrir les conseils d'un djinn à un autre. J'ai mes propres pouvoirs, tu le sais, bien que je les emploie au service d'Allah, l'Omnipotent, l'Omniscient, le Miséricordieux.

Il se renfrogna mais la supposant être de son espèce il se résigna à une courtoisie élémentaire. Elle ne pouvait mentir au sujet des conseils. Il ne songea pas qu'elle n'avait pas dit que les conseils seraient bons.

— Poursuis donc, gronda-t-il. Sais-tu que demain je sors détruire les forces des infidèles ? Oui, je les déchirerai, les piétinerai, les éventrerai, les écorcherai. Ils apprendront la puissance de Rashid aux ailes de feu, Rashid l'impitoyable, le terrible, le sage, le…

Pris par son rêve de gloire, il se trouva à court d'adjectifs. Virginia dit doucement :

— Mais Rashid, pourquoi dois-tu faire le mal ? Tu ne peux y gagner que la haine.

Une note plaintive se glissa dans ses grondements.

— Tu dis vrai ; le monde entier me hait. Chacun conspire contre moi. Sans l'aide de traîtres, Suleiman n'eût pu m'emprisonner. Tout ce que j'ai voulu faire a échoué par la faute d'envieux et d'ennemis… Oui, mais demain sera le jour de la vengeance !

D'une main ferme, Virginia alluma une cigarette et lui souffla la fumée au visage.

— Comment peux-tu faire confiance à l'émir et aux siens ? Lui aussi est ton ennemi. Il ne veut que se servir de toi. Et ensuite… retour dans ta bouteille !

— Comment… comment… L'Afrit se gonfla tellement que la barrière d'espace – contracté en grinça. La foudre lui sortait des narines. Il n'y avait pas pensé ; sa race n'est pas intelligente, mais une psychologue avertie comprenait la logique paranoïaque.

— N'as-tu pas connu l'inimitié durant toute ta longue vie ? poursuivit Virginia, très vite. – Réfléchis, Rashid. Ton premier souvenir n'est-il pas l'acte cruel d'un monde envieux et méchant ?

— Oui… c'est vrai.

La tête à crinière acquiesça et la voix devint très basse. – Le jour de mon éclosion… oui, l'aile de ma mère me frappa et manqua m'assommer.

— Peut-être était-ce accidentel, dit Virginia.

— Non. Elle a toujours préféré mon frère aîné… ce rustre !

Virginia s'assit, jambes croisées.

— Raconte-moi cela, dit-elle, pleine de sympathie.

Je sentis que les forces immenses contenues dans la barrière diminuaient. Accroupi, les yeux mi-clos, l'Afrit remontait une mémoire vieille de millénaires. Virginia le guidait. J'ignorais où elle voulait en venir, elle ne pouvait pas psychanalyser le monstre en une moitié de nuit, mais…

— Oui, et je comptais à peine trois siècles lorsque je tombai dans un piège creusé par mes ennemis.

— Mais tes ailes pouvaient t'en sortir, murmura-t-elle.

L'Afrit roula les yeux. Son visage devint encore plus épouvantable.

— C'était un piège, te dis-je !

— Un lac ?

— Non ! Ses ailes tonnèrent. – Pas cette chose affreuse ! Mais c'était sombre et mouillé… non, pas mouillé mais froid, un froid brûlant…

De longs cils se baissèrent pour dissimuler un éclair. Même étant loup je pouvais comprendre le choc éprouvé par un démon aérien, se noyant presque, ses flammes sifflant en vapeur et son refus de s'en souvenir. Mais quel usage allait-elle…

Svartalf le chat entra en trombe et freina à mort. Tous ses poils étaient dressés. Ses yeux me brûlèrent. Il cracha quelque chose et repartit. Je le suivis.

Dans l'entrée, en bas, j'entendis des voix. Quelques soldats. Attirés par le bruit, ils avaient vu les gardes morts et avaient sûrement demandé des renforts.

Ginny avait besoin de temps pour ce qu'elle voulait faire. En un bond je fus sur les Sarrasins. J'étais presque aplati sous le nombre mais gardai les mâchoires libres et m'en servis. Puis Svartalf survola le combat sur le manche à balai, se servant du poignard.

Nous prîmes quelques-unes de leurs armes dans nos mâchoires, les rangeâmes dans l'entrée et attendîmes. Rester loup et être presque invulnérable valait bien de se passer de mains. Svartalf regarda pensivement une mitraillette, la cala contre un mur et s'appuya dessus.

Je n'étais pas pressé. Chaque minute gagnée l'était pour Ginny. La tête entre mes pattes, je sommeillai. Bien trop vite, j'entendis un bruit de bottes.

Ils devaient être une bonne centaine. Je vis leur masse sombre. Leurs armes brillaient sous la lumière des étoiles. Ils s'attardèrent un peu autour

de ceux que nous avions liquidés. Puis, hurlant, ils grimpèrent le perron.

Svartalf banda ses muscles et tira. Le recul l'envoya à l'autre bout de l'entrée, crachant des jurons. Mais il en avait eu deux ou trois. J'affrontai le reste dans l'embrasure de la porte. Je les tailladai, balafrai, déchirai, tout en leur hurlant au visage. Ils étaient coincés dans l'embrasure. Ils finirent par battre en retraite, laissant une demi-douzaine de morts et de blessés.

À travers la vitre de la porte, je vis mon ami l'émir. Il avait un pansement sur l'œil mais de sa démarche lourde il circulait parmi ses hommes, les exhortant avec plus d'énergie que je n'aurais cru possible. Ils se séparèrent en groupes. Ils allaient entrer par les fenêtres et les autres portes. Réalisant que nous avions laissé le manche à balai dehors je poussai un gémissement. Plus de retraite possible, même pour Ginny. Le gémissement devint un rugissement quand j'entendis des vitres voler en éclats et des coups de feu faire sauter des verrous.

Svartalf était un chat très malin. Il reprit la mitraillette et, malgré le handicap de ses pattes, réussit à faire sauter toutes les lumières. Puis nous nous postâmes sur l'escalier.

Ils nous attaquèrent à l'aveuglette, car comme la plupart des hommes ils ne voyaient pas dans l'obscurité. Le premier qui arriva à l'escalier mourut en silence. Le second eut le temps de crier et tous se jetèrent à sa suite. Ils ne pouvaient tirer dans l'obscurité et la mêlée sans atteindre les leurs. Follement excités, ils m'attaquèrent avec des cimeterres, ce qui ne me dérangeait nullement. Svartalf ratissait leurs jambes et moi je les déchirais de tous mes crocs… Allah Akbar, les dents de la mort !

L'escalier était suffisamment étroit, et ils étaient gênés par leurs propres morts ; mais l'impact de cent hommes courageux me forçait à reculer, marche par marche. Autrement, l'un aurait pu se jeter sur moi tandis qu'une douzaine d'autres me passaient par-dessus. Mais chaque pouce de terrain cédé valait aux houris de nouveaux clients.

Après une vingtaine de minutes un grondement furieux les fit reculer. L'émir lui-même se tenait au bas de l'escalier, battant l'air de sa queue et faisant onduler sa splendide peau rayée.

Je secouai ma fatigue et me préparai pour le dernier round. Le tigre borgne grimpa lentement vers nous. Svartalf cracha. Soudain il glissa sur la rampe, dépassa le grand félin et disparut dans l'obscurité. Évidemment, il devait songer à sa propre vie…

Nous étions presque nez à nez lorsque l'émir leva une patte garnie d'épées acérées et m'attaqua.

J'esquivai et sautai à sa gorge. Je n'obtins qu'une bonne bouchée de peau mais je tins bon et tentai d'en obtenir plus.

Il rugit et me secoua comme une cloche, mais je fermai les yeux et m'accrochai. Il ratissa mes côtes avec ses griffes. J'esquivai, sans lâcher prise. Il tomba sur moi. Ses mâchoires se refermèrent. Une douleur aiguë fusa dans ma queue. Je lâchai prise pour hurler. D'une patte il me maintint à terre, levant l'autre pour me briser l'échine. Fou de douleur, je me dégageai et me dressai. Son œil unique me foudroyait – je l'arrachai avec mes dents.

Il hurla ! Un coup de patte m'envoya contre la rampe. Souffle coupé, je vis le tigre aveugle se tordre de douleur. Puis la bête prit le dessus sur l'homme ; il descendit l'escalier et fit des ravages parmi ses propres hommes.

Un manche à balai fila au-dessus de la mêlée. Brave Svartalf ! Il n'était

parti que pour chercher notre moyen de transport. Je le vis voler vers la porte de l'Afrit et me mis debout en titubant, afin d'affronter la prochaine vague de Sarrasins.

Ils essayaient toujours de contrôler leur chef. J'avalai un bol d'air et me tins aux aguets. Ma queue semblait en feu ; j'en avais perdu la moitié.

Une mitraillette se mit à crépiter. J'entendis le sang râler dans la gorge de l'émir. Il était difficile à tuer. « Voilà ta fin, Steve Matuchek. » songea l'homme en moi. « Ils feront ce qu'ils auraient dû commencer par faire, se tenir en bas et t'arroser de balles, chaque dixième batte étant d'argent. »

L'émir tomba, râlant sa mort. J'attendis que ses hommes se souviennent de moi.

Ginny parut, chevauchant le manche à balai. Sa voix me sembla venir de très loin.

— Steve ! Vite ! Montez !

Je secouai vaguement la tête. J'étais trop las, trop loup. Elle siffla, doigts dans la bouche. Je m'approchai. Elle me jeta sur ses genoux et s'agrippa. Svartalf pilotait le manche. On tira sur nous. Nous franchîmes une fenêtre du deuxième étage et fûmes dans le ciel.

Un tapis fonça sur nous. Svartalf arqua son dos et mit toute la puissance. Cette Cadillac était gonflée ! Nous laissâmes le tapis sur place, et je m'évanouis.

(1) Diminutif de Virginia, ressemblant au nom arabe des démons : djinn. (N.d.T)

VI

Je repris connaissance sur un lit dans une tente-hôpital. Dehors il faisait grand jour ; la terre mouillée fumait. Je gémis ; un médecin se retourna. – Salut, héros, dit-il. Gardez cette position pendant quelques instants. Comment vous sentez-vous ?

J'attendis d'être pleinement conscient avant d'accepter une tasse de bouillon. – Comment suis-je ? murmurai-je. Ils m'avaient naturellement humanisé.

— Pas si mal, vu les dégâts. Vos blessures étaient infectées par un staphylocoque qui ne fait pas la différence entre homme et animal, mais nous l'avons vaincu grâce à une nouvelle technique antibiotique. À part cela, perte de sang, choc, épuisement. Dans une dizaine de jours il n'y paraîtra plus.

Le bouillon était délicieux. Mais un hôpital de campagne ne possède pas l'équipement nécessaire pour planter des épingles dans des effigies de bactéries. Souvent il ne possède même pas les mannequins anatomiques agrandis sur lesquels le chirurgien peut pratiquer une opération-sympathique. – Quelle nouvelle technique ? fis-je.

— Un de nos gars a le Mauvais Œil. Il regarde les bactéries à travers un microscope.

— Et l'offensive ? Ont-ils…

— L'offensive ? C'était il y a deux jours, Rin-Tin-Tin. Nous les avons battus partout. Aux dernières nouvelles ils avaient dépassé l'état de Washington et couraient toujours.

Je soupirai et me rendormis. Le toubib dicta un rapport à sa machine à écrire qui tapota fébrilement.

Ginny vint le lendemain ; Svartalf chevauchait son épaule. Un rayon de soleil faisait de ses cheveux du cuivre ardent.

— Bonjour, capitaine Matuchek. Je suis venue vous voir dès que j'ai pu obtenir une permission.

Me soulevant sur mes coudes je sifflai la cigarette offerte. Lorsqu'elle fut entre mes lèvres, je dis lentement : – Soyons sérieux, Ginny. Cette nuit-là n'était pas une sortie d'amoureux mais nous avons tout de même fait connaissance.

Elle s'assit sur la couchette et me caressa les cheveux.

Svartalf ronronna. J'aurais aimé pouvoir l'imiter.

— Et l'Afrit ? demandai-je enfin. Elle sourit.

— Toujours dans sa bouteille. Je doute que quiconque puisse jamais l'en faire ressortir, en admettant que quelqu'un le souhaite.

— Mais qu'avez-vous fait ?

— Simplement appliqué les principes de Papa Freud. Si cela s'apprend tous les disciples de Jung me tomberont dessus ; mais ça a marché. J'ai découvert qu'il avait un complexe hydrophobique – C'est la peur de l'eau,

Toto, pas la rage –

— Vous pouvez m'appeler Toto mais « Médor » vous vaudra une fessée, grognai-je.

Elle ne demanda pas pourquoi je présumais pouvoir, à l'avenir, lui donner une fessée. Elle rougit et continua :

— Ayant obtenu la clé de sa personnalité, jouer sur sa phobie était simple. Je lui dis combien l'eau abonde et combien est difficile la déshydratation totale. Il avait de plus en plus peur. Quand je lui montrai que tous les tissus animaux, y compris les siens, contiennent environ 80 pour 100 d'eau, c'était gagné. Il a rampé dans sa bouteille et est devenu cataleptique.

Elle ajouta : – J'aimerais le mettre sur ma cheminée mais évidemment le Muséum le réclamera. Alors j'écrirai simplement un petit essai sur l'emploi militaire de la psychiatrie.

— Les bombes, les dragons et les flèches d'elfes ne sont pas suffisamment horribles ? demandai-je.

Pauvres élémentaux, si naïfs ! Ils se croient démoniaques mais la race humaine peut leur en remontrer.

Quant à moi, je savais qu'il y avait certains inconvénients à épouser une sorcière, mais…

— Viens plus près.

Elle obéit.

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de la guerre. C'était une période ignoble, à oublier. Mais un souvenir ne me quittera jamais, en dépit des efforts des chirurgiens esthétiques. En tant que loup, j'ai un tronçon de queue ; en tant qu'homme, je n'aime pas m'asseoir par temps humide.

Et dire qu'on m'a décoré pour ça !

VII

Nous arrivons à l'un des interludes, qui seront brefs. Ils comptaient souvent beaucoup plus pour Ginny et moi que les épisodes où figure notre Adversaire. La vraie vocation humaine n'est pas le combat, le danger ou le mélodrame. C'est travailler, surtout si l'on aime ce que l'on fait ; c'est se distraire, tomber amoureux, fonder une famille, plaisanter, avoir de petites aventures amusantes.

Mais je passe sur ces aspects de notre vie. Vous avez vos vies personnelles, et je ne dispose que de cette nuit pour émettre. Si cela durait davantage la tension pourrait avoir des effets sur moi. Je ne cours pas de risques inutiles avec l'inconnu : j'y suis allé.

Enfin, les événements importants vous concernent. Il est également votre Adversaire.

Je ne me servirai donc des interludes que pour mettre les épisodes dans le contexte.

Cette première période couvre environ deux ans. Durant plusieurs mois Ginny et moi restâmes mobilisés, mais ne fûmes plus en première ligne. Mais nous ne nous vîmes pas pour autant. On nous expédiait dans tous les azimuts.

La guerre fut vite terminée ; le Califat avait perdu jusqu'à ses caftans. Il se désintégra en révolutions, émeutes, sécessions, vendettas, banditisme. L'Amérique et ses alliés n'avaient pas besoin de forces armées pour envahir les territoires ennemis, mais bien pour les occuper et y restaurer l'ordre avant que peste et famine ne se répandent. Nos talents particuliers firent que Ginny et moi voyageâmes dans la moitié du monde… mais pas ensemble.

La poste nous coûtait une fortune, mais je pris le temps de réfléchir avant de la demander en mariage. Et bien que sa réponse fût tendre, ce n'était pas un « oui ». Orpheline de bonne heure elle était devenue une femme tendre et chaleureuse, se défendant contre les meurtrissures avec cette armure de femme d'affaires ambitieuse et froide. Si elle se mariait, il fallait que ce soit pour la vie.

Je fus démobilisé un peu avant elle et rentrai aux États-Unis. Ils n'avaient que peu souffert de la guerre. Bien que les Sarrasins aient envahi la moitié du pays ils n'y étaient restés que peu de temps avant de battre en retraite. Et durant ce peu de temps nous les avions tellement harcelés que seules de petites villes tenues longtemps, comme Trollburg, avaient beaucoup souffert. L'ordre revint vite. Le pays, en surface, reprit son aspect habituel. En surface… Son âme était différente. Profondément choquée par les événements une grande partie de la population était déboussolée. Ce qui nous sauva d'un désastre social immédiat fut le nombre et la variété des excentricités. Démagogues, prophètes, nécromanciens amateurs, fanatiques, religieux, scientifiques, diététiques, ils étaient si nombreux

qu'ils s'annulaient plus ou moins, à l'exception de quelques sectes fort dangereuses dont la puissance devint menaçante, comme l'église Johannienne, dont je parlerai beaucoup plus longuement.

Mais cela ne se fit pas en un jour. Ceux d'entre nous qui n'étions pas atteints de fanatisme – et nous étions la majorité – avions nos carrières et nos rêves à reconstruire, et la vie quotidienne à vivre.

Je retournai à Hollywood et rejouai les loups-garous pour Metro-Goldwyn-Merlin. Ce fut décevant. Ça m'embêtait, ainsi que le studio d'ailleurs, de devoir porter une fausse queue sur mon tronçon. Ils n'étaient pas contents de moi. Moi non plus. Par exemple, je n'avais pas bien réussi mon rôle dans *Dracula, Frankenstein, l'Homme-Loup, la Momie et la Chose contre Paracelse*. Je ne méprise pas les films distrayants mais j'avais envie de faire quelque chose de plus significatif.

On commença par parler mutuellement de démission. Seules mes décorations retardèrent la crise. Mais les héros-sorciers, on en trouvait treize à la douzaine. De plus, chacun sait que le courage militaire provient, pour une bonne part, d'entraînement et de discipline, plus les sorts anti-paniques. Ceux-ci sont levés à la démobilisation parce que les civils doivent avoir une certaine timidité. Je ne prétends pas être plus courageux qu'il n'est normal de l'être.

Ginny fut démobilisée à ce moment-là, et vint immédiatement me voir. Elle refusa d'accepter mes demandes réitérées… « Pas encore, Steve chéri ; pas avant que nous voyions comment nous nous comportons dans la vie normale. »

Durant plusieurs jours, en plus de ce qui était évident, nous parlâmes sérieusement et longtemps. Elle me fit comprendre quelle était ma véritable ambition : dompter le Feu et l'Air pour créer un sort anti-gravité suffisamment puissant pour que les hommes atteignent les planètes. En fait, j'avais fait des études d'ingénieur, interrompues quand un assistant metteur en scène me vit dans une pièce d'amateurs. Je fis donc du cinéma. Comme la plupart des êtres, je m'étais laissé mener par la vie.

Ginny n'était pas comme la plupart des êtres. Mais elle aussi avait réfléchi. L'Agence Arcane ne demandait qu'à la reprendre. Mais Ginny hésitait. Elle voulait fonder sa propre agence ; pour cela il lui fallait des connaissances goésiques accrues ; donc un doctorat de philosophie.

Avec nos économies et notre prime de démobilisation, nous pouvions retourner en faculté.

La décision fut prise lorsque l'Université Trismégiste lui offrit d'y enseigner tout en poursuivant ses études avancées – elle avait déjà un diplôme de l'Université du Congo. J'écrivis au département technologique et fut inscrit. Quelques semaines plus tard Steven Matuchek et Metro-Goldwyn-Merlin se séparèrent poliment et, en compagnie de Virginia Graylock il prenait un super-tapis pour le Middle West.

Mais… bientôt, nous eûmes la plus désagréable des surprises. À l'Université Trismégiste il était interdit aux professeurs et aux étudiants de « fraterniser ». Et on s'aperçut vite que nous ne sortions qu'ensemble. Aucune dérogation n'était admise. Le contrat de Ginny n'expirait qu'en juin. Je voulus abandonner mes études ; elle refusa de me laisser perdre une année entière. Nous nous disputâmes violemment, mais elle tint bon. On ne se rencontra plus que par hasard, dans des soirées officielles ou à des conférences.

Telle était la situation en novembre.

VIII

Le ciel était plein de manches à balai ; la police avait un mal fou à tenter d'endiguer le flot. Le match du Retour attire toujours beaucoup de gens et beaucoup de gaieté. Mais je n'étais pas gai. Je glissai ma vieille Chevrolet d'avant-guerre avant une Lincoln superluxe d'une puissance de deux cents dragons. Elle grimaça, mais je pris la place vacante, descendis et empochai la clé parlante.

Il faisait beau. La lune se levait au-dessus des bâtiments obscurs du campus. Je pensai à des champs et des bois, à des odeurs enivrantes de feuilles et de terre, hors de la ville ; et le loup en moi rêva de poursuivre des lapins dans les bois. Mais un loup garou bien entraîné domine ses réflexes, et la lumière polarisée ne doit pas faire plus que de faire frémir certains nerfs.

J'oubliai vite cette impulsion. Ginny, mon amour ! Elle aurait dû être à mes côtés. Pourquoi étais-je venu au match ? J'étais maintenant sur le campus. Trismégiste a été fondé après la naissance de la science moderne. L'édifice le plus important est celui des Langues, parce que les langues exotiques sont indispensables pour les sorts les plus puissants. C'est pourquoi tant d'étudiants Asiatiques et Africains se pressent ici pour apprendre… l'argot américain. Mais il y a un amphi d'Art et un de Poésie Technologique. Plus loin se trouve la Section de Thérianthropologie, qui a toujours des cours pratiques de techniques étrangères. Ce mois-ci c'était l'Esquimaude, en l'honneur d'un visiteur célèbre, le docteur Ayingalak. La Zoologie est prudemment à l'écart derrière une barrière pentagonale ; certains de ses occupants manquent de charme. La Section médicale s'enorgueillit d'un nouveau centre de recherche, don des Rockefeller, auxquels on doit déjà le progrès sensationnel des lentilles filtrantes qui permettent aux gens affligés du Mauvais Œil de mener une vie normale.

Traversant le mail, je passai devant le modeste bâtiment des Sciences Physiques et tombai sur le Docteur Griswold. Il descendait le perron ; un petit homme rabougri, avec une barbichette et de joyeux yeux bleus.

— Monsieur Matuchek ! Vous allez au match ?

J'acquiesçai. Je n'avais pas le cœur d'être désagréable avec un pauvre vieux solitaire. J'étais dans ses classes de physique et de chimie, mais ça ne comptait pas.

— Moi aussi. On m'a dit que les meneurs de foule projettent quelque chose de spectaculaire aux mi-temps.

— Ah ?

Il me jeta un regard d'oiseau.

— Si vous avez la moindre difficulté, M. Matuchek… je suis là pour vous aider.

— Tout va bien, mentis-je. Mais merci, monsieur.

— Il est difficile pour un homme fait de se trouver avec des étudiants de

première année. J'ai apprécié votre attitude, et vous en sais gré.

Je n'avais pas l'intention de lui raconter mes ennuis. Pour sa part, il en avait suffisamment.

Griswold soupira, sentant ma réserve.

— Je me sens souvent si mutile.

— Nullement, monsieur, dis-je avec une bonne humeur feinte.

— Comment, disons l'alchimie, serait-elle pratique sans des études sérieuses en physique nucléaire ? On risquerait d'obtenir un isotope radioactif capable de vous tuer… ou de faire sauter la moitié d'une province.

— Oui. Vous, vous le comprenez. Mais les étudiants… je suppose que c'est naturel. Ils veulent prononcer quelques mots, faire quelques passes et obtenir ce qu'ils désirent, sans l'ennui d'apprendre la grammaire sanscrite ou la table périodique. Ils ignorent qu'on n'obtient rien sans peine.

— Ils l'apprendront avec l'âge.

— Même le rectorat… cette Université n'apprécie pas la valeur des Sciences Physiques. En Californie, ils viennent d'être dotés d'une Pierre Philosophale d'un milliard de volts. Tandis qu'ici… Griswold haussa les épaules. – Excusez-moi. J'ai horreur de me lamenter.

Nous arrivâmes au stade. Je tendis mon billet mais refusai les lunettes nyctalopes. J'avais gardé la vision de sorcier qu'on m'avait donnée à l'entraînement. Ma place était près des trente mètres, entre une étudiante (mignonne) et un Ancien Élève qui glapissait déjà. Un plateau animé passa ; j'achetai un hot dog et louai une boule de cristal. Pas pour suivre le match ! Je murmurai quelques mots sur le globe et vis Ginny. Elle était aux cinquante mètres, en face ; le chat noir Svartalf était sur ses genoux. Ses cheveux flamboyaient. Son pouvoir de magicienne était plus ancien et plus puissant que le Grand Art qu'elle pratiquait si bien. Même de si loin, et à travers la boule bon marché, elle faisait battre mon cœur.

Le Docteur Alan Abercrombie l'escortait, ce soir. Professeur de mantiques comparatives ; beau, blond, il avait beaucoup de succès. Il lui faisait une cour assidue, tandis que je grésillais seul. Tout à fait seul ; Svartalf, me jugeant sans doute d'après lui-même, ne me faisait aucune confiance. Chaque fois que mon manche à balai était parqué sous des arbres au clair de lune et qu'une mignonne était blottie contre moi je voyais les yeux jaunes et furibards de Svartalf, perché sur un arbre proche. Ça vous enlève vos moyens. Je renonçai et passai mes soirées à étudier ou à boire de la bière.

Tiens ! Je serrai mon manteau et frissonnai. L'air avait une odeur étrange. Ce devait être dû à ma mauvaise humeur, me dis-je. Mais j'avais déjà, dans le passé, senti des ennuis à venir…

L'Ancien Élève manqua me crever les tympans lorsque les équipes, trottant sous le clair de lune, pénétrèrent sur le terrain ; les Gryphons de Trismégiste et les Centaures d'Albert le Grand. Les très anciens élèves disent être choqués par tant de joueurs chétifs à quatre yeux. Apparemment, ayant l'ère goésique, une équipe de football était composée de dinosaures. Mais le Grand Art étant essentiellement intellectuel, les sports ont changé…

La partie était intéressante. Les Centaures lévitèrent d'abord ; leur minuscule trois-quarts arrière s'avéra être pélican-garou. Dushanovitch, sous forme de condor, le plaqua. Andrevski est le meilleur cerf-garou de première division. Puis Pilsudsld prit le ballon et se changea en kangourou. Il passa à Mstislav. Les Centaures foncèrent, pensant qu'il allait

transformer le ballon en corbeau et marquer un but. Mais, tout entouré d'éclairs, tandis qu'il repoussait leurs contre-sorts, il le transforma en un cochon… recouvert d'huile. (C'étaient des transformations mineures, naturellement ; une passe rapide sur un objet déjà sensitisé, et non les grands et terribles Mots que j'entendrais avant l'aube).

À la fin de la première mi-temps, Trismégiste avait 13 et Albert le Grand 6. La foule hurlait sa joie. Les meneurs d'applaudissements paradaient sur le terrain, chantant et jouant de leurs instruments. Je sentis mes cheveux se dresser sur ma nuque et je sentis venir la Transformation. Juste à temps je me forçai à rester humain et j'eus des sueurs froides. L'air puait soudain le danger. Étais-je *seul* à le sentir ? Je braquai ma boule de cristal sur les meneurs d'applaudissements. Ils hurlaient à s'en rendre muets.

Macllwraith !

— Qu'est-ce que vous avez ?

La jeune étudiante reculait, et je me rendis compte que je montrais les dents.

— Oh… rien… j'espère !

Avec un effort je me dominai et empêchai mon visage de s'orner d'un museau. Le garçon blond et grassouillet sur le terrain n'avait pas l'air méchant mais je voyais des ténèbres sur son avenir. Je le connaissais, d'ailleurs. C'était lui qui avait failli détruire la classe de chimie de Griswold. Un garçon fortuné, en première année. Pas mauvais mais malheureusement nanti d'un talent naturel pour le Grand Art et d'une irresponsabilité totale. Griswold était en train de démontrer l'action d'un catalyseur ; Macllwraith avait marmonné un sort comique pour faire jaillir un chat de l'éprouvette. Il se trompa de quantité et obtint un tigre à dents de sabre. À cause du sort comique le tigre penchait à bâbord ; mais c'était néanmoins un fauve, vicieux et effrayant. Je me transformai en loup, et obligeai le félin à grimper sur un arbre jusqu'à ce que les Exorcistes arrivent. Ensuite, j'avais averti Macllwraith de ne pas recommencer et de laisser Griswold en paix.

Le meneur de jeu gesticula et une fontaine de flammes multicolores se matérialisa à partir du néant. Plus haute qu'un homme, c'était une splendeur rouge, bleue, jaune, avec un halo d'éclairs. Clignant des yeux je discernais la forme de lézard, le feu blanc à l'intérieur de l'aura. La fille poussa un cri. L'Ancien Élève s'étrangla.

— Hermès trois fois béni ! Qu'est-ce que c'est ? Un démon ?

— Non, un élémentaire du feu, répondis-je. Une salamandre. Un être beaucoup trop dangereux pour qu'on s'amuse avec.

Je contemplai le terrain tandis que la forme flamboyante se livrait à des tours, sautant, dansant, épelant des mots en banderoles de feu. Oui, un pompier se trouvait tout près, en tenue canonique, faisant les passes qui rendaient la créature inoffensive. Tout devrait bien se passer. J'allumai une cigarette. Ma main tremblait. Il n'est pas bon d'invoquer les créatures de Loki et le relent du danger à venir était âcre dans mes narines.

Joli spectacle, mais – dans le cristal, je vis Abercrombie applaudir. Ginny, par contre, fronçait avec inquiétude ses longs yeux verts. Elle n'aimait pas ça non plus. Je retournai vers Macllwraith et fus sans doute le seul membre de l'assistance à voir ce qui se passa. Le jeune homme fit une passe à son bâton, qui acquit des ailes.

Le gros pompier, s'inclinant d'avant en arrière avec ses passes rituelles, était l'objet tout indiqué d'une bonne plaisanterie. Il s'envola. La salamandre hésita, puis tout à coup s'envola aussi, flamme dansante, et

disparut. Ma cigarette s'enflamma, je la jetai, ainsi que ma flasque de poche. Elle explosa et l'alcool fut une flamme bleue. La foule hurla, jeta ses cigarettes, ses allumettes, ses alcools.

La salamandre reparut : entre les buts, qui se mirent à fumer. Puis ce furent des flammes hurlantes, dévastant le gazon. Le pompier se précipita, criant le sort extincteur. Une langue de feu moqueuse sortit de la bouche de la salamandre, qui s'envola de nouveau. Le commentateur, qui aurait dû calmer les spectateurs, poussa un cri lorsqu'elle scintilla devant son micro. Cela déclencha la panique. Cinq mille personnes se dressèrent, se piétinèrent, aveuglées par le besoin panique de fuir.

Je sautai par-dessus quelques bancs… et quelques têtes. La mort était sur ces gradins combles.

— Ginny ! Ginny ! Viens ici, c'est plus sûr !

Elle ne pouvait pas m'entendre dans les clameurs, mais vint d'elle-même, tirant par un poignet Abercrombie, terrifié. Nous nous regardâmes. Elle tira de son sac sa baguette télescopique.

Bouillants, les Gryphons sortirent des vestiaires. Bouillants : la salamandre s'était matérialisée et s'était espièglement enroulée autour des tuyaux de douche.

Des sirènes hululèrent sous la lune et des balais de la police tentèrent de calmer la panique. L'élémentaire brilla près d'un balai. Le conducteur réussit à sauter. Le manche en feu s'écrasa sur le gazon.

— Seigneur ! s'exclama Abercrombie. La salamandre est en liberté !

— Tiens, par exemple ! fis-je. Ginny, tu es une sorcière. Peux-tu faire quelque chose ?.

— Je peux l'éteindre si elle se tient tranquille assez longtemps pour que je récite l'incantation, dit-elle. Ses cheveux roux en désordre encadraient son visage pâle aux pommettes hautes et tombaient sur son manteau de fourrure. Elle reprit : – C'est notre unique chance – le sort liant est brisé et elle le sait !

Je tournai et me saisis de Macllwraith.

— Étais-tu possédé ? hurlai-je.

— Je n'ai rien fait ! Il suffoquait. Je le secouais tant que ses dents s'entrechoquaient.

— Pas d'histoires ! J'ai vu !

Il tomba sur le sol. – Ce n'était que pour rire, geignit-il. – je ne savais pas…

Et c'était sans doute vrai. Voilà le hic : avec toute force aveugle dont l'homme se sert, feu, dynamite, énergie atomique ou goésies. Tout crétin peut commencer quelque chose. Mais il n'est pas toujours facile de stopper ce quelque chose.

Et la salamandre pouvait mettre le feu à toute la ville.

Je me tournai vers le pompier, qui essayait d'arrêter un balai de police. Mais personne ne le voyait.

— Qu'allez-vous faire ? demandai-je.

— Je retourne faire mon rapport, grogna-t-il. Et je suppose qu'il va nous falloir un élémental d'eau.

— J'ai une certaine expérience des Hydros, dit Ginny. Je vous accompagne.

— Moi aussi, dis-je.

Abercrombie me foudroya du regard. – *Vous ?* Que pouvez-vous faire ?

— Je suis garou dis-je sèchement. Sous forme de loup, le feu n'a que peu d'effet sur moi. Ce pourrait être utile.

— Merveilleux, Steve !

Elle me sourit. Adorable sourire ! Impulsivement, je l'embrassai. Elle m'asséna un uppercut qui m'assit par terre. – C'est interdit ! me jeta-t-elle. Je maudis, une fois de plus, les règlements stupides. Elle devait les regretter aussi, je le voyais à ses yeux.

— Ce n'est pas la place d'une femme aussi charmante, marmonna Abercrombie. Laissez-moi vous raccompagner…

— J'ai du travail à faire, dit-elle, impatiemment. Qu'est-ce qu'ils ont, ces flics ? Il faut qu'on sorte d'ici.

— Alors je viens aussi, dit Abercrombie. Je connais pas mal de bénédictions et malédictions… tout étant question de diction.

Même dans cette émeute, et avec une créature infernale en liberté, je notai avec plaisir que Ginny ne lui prêtait aucune attention. Elle fronça les sourcils et regarda autour d'elle. Une jolie fille qui avait quitté précipitamment sa robe brûlante se tenait près des gradins. Quelqu'un lui avait prêté son pardessus. Ginny sourît et tendit sa baguette. La fille jeta le pardessus et courut vers nous. Trente secondes plus tard, trois manches à balais de police avaient atterri. Le pompier et nous-mêmes quittâmes le stade à leur bord. Durant le bref trajet je vis trois maisons en feu. La salamandre s'amusait bien !

IX

Hagards, couverts de suie, nous nous retrouvâmes au commissariat. Ginny était passée chez elle prendre son propre balai ; elle arriva avec Svartalf sur une épaule et le *Manuel d'Alchimie et de Métaphysique* sous le bras. Abercrombie engueulait MacIlwraith qui était terrifié.

Je finis par intervenir.

— Mon devoir – dit-il. Je suis surveillant, vous savez.

Il faut évidemment des détecteurs de sorcellerie dans les collèges pour s'assurer que les étudiants ne matérialisent pas des bouteilles de scotch ou des nymphettes. Mais je n'aime pas les fouineurs et dis au gosse de filer.

Le recteur Malzius entra, plein d'importance.

— Que signifie tout ceci ? Je préparais un discours important. Le Totem des lions donne un déjeuner demain et…

— Y aura peut-être pas de déjeuner, grogna le flic qui était allé le chercher. – Y a une salamandre en liberté.

— Une sala – Non ! C'est interdit ! Absolument interdit !

Le standardiste se tourna vers nous.

— Elle vient d'incendier l'église Méthodiste de la 14e Rue, dit-il. Et, Bon Dieu ! Tout notre matériel est déjà en service !

— Impossible ! cria Malzius. Un démon ne peut approcher d'une église.

— Faut-il un diplôme d'idiotie pour occuper votre poste ? cracha Ginny. Ce n'est pas un démon ! C'est un élémental.

Redevenue glaciale, elle poursuivit :

— Nous ne pouvons guère espérer employer un Hydro pour éteindre la salamandre, mais nous pouvons en conjurer un pour nous aider à maîtriser les incendies. Il aura toujours du retard mais au moins la ville entière ne sera pas anéantie.

— À moins que la salamandre ne devienne trop puissante, dit Abercrombie. Il était pâle et tendu. – Dans ce cas-là, elle peut évaporer l'Hydro.

— Convoquez deux esprits des eaux, bégaya Malzius. Convoquez-en cent !

— Possibilité limitée, monsieur, dit Abercrombie. La force de contrôle nécessaire est exponentielle de la masse totale. Il n'y a sans doute pas assez d'adeptes en ville pour contrôler plus de trois Hydros à la fois.

— Si nous en convoquons quatre… la ville serait noyée et la salamandre irait ailleurs.

— Alan… Ginny feuilletait son Manuel. Abercrombie se pencha par-dessus son épaule et posa une main négligente sur sa hanche. J'étouffai plusieurs jurons. – Alan, pouvez-vous convoquer un Hydro pour commencer à lutter contre les incendies ?

— Bien sûr, toute belle. C'est… élémentaire ! Ha, ha !

Elle lui jeta un regard inquiet.

— Ils sont aussi difficiles que les esprits du Feu et de l'Air, dit-elle. Il ne suffit pas de connaître la théorie –

— J'ai de l'expérience, se vanta-t-il. Quand ce sera fini venez prendre un verre chez moi ; je vous raconterai cela.

— Monsieur Matuchek ! hurla Malzius. Voulez-vous cesser de faire pousser vos crocs !

Je me secouai et dominai la rage qui avait été presque aussi puissante que le clair de lune.

— Écoutez un peu, dit le commissaire. Je veux savoir ce qui se passe. C'est vous autres crânes d'œuf qui avez fait ce bordel et je ne veux pas que ça empire !

Je soupirai et sifflai une cigarette. – Je vais vous expliquer cela, dis-je. Un élémental n'est pas un démon. Tout démon est un être séparé, aussi individuel que vous ou moi. Un élémental fait partie de la force de base concernée ; dans le cas présent, le feu, ou plutôt l'énergie. Il est convoqué hors de la matrice énergétique fondamentale, reçoit une individualité temporaire et retourne à la matrice quand l'adepte n'en a plus besoin.

— Hein ?

— Comme une flamme. Une flamme n'existe potentiellement que jusqu'à ce qu'on allume du feu et retourne à son existence potentielle quand on éteint le feu. Et le second feu allumé, même sur la même bûche, n'est pas identique au premier. C'est pourquoi un élémental ne tient pas à être renvoyé. Lorsque l'un s'échappe, comme celui-ci, il fait le maximum pour rester dans ce monde et augmenter sa puissance.

— Mais comment a-t-il pu incendier une église ?

— Parce qu'il est sans âme, une simple force physique. Tout individu réel, humain ou non, subit certaines contraintes… morales. Un démon est allergique aux symboles sacrés. Un homme doit des comptes à sa conscience. Mais le feu ? La salamandre n'est que du feu. Elle n'est liée que par les lois physiques de la nature et de la paranature.

— Alors on l'éteint comment ?

— Un Hydro de masse correspondante peut le faire, par anéantissement mutuel. La Terre peut l'enterrer ; l'Air peut se retirer de son voisinage. L'ennui, c'est que le Feu est le plus rapide du lot. Il peut quitter une région avant qu'aucun autre élémental n'ait pu l'atteindre. Il ne nous reste que la conjuration de retour. Mais elle doit être dite en présence de la salamandre et prend environ deux minutes.

— Et quand la chose entendra les premiers mots elle vous brûlera ou filera !

Ginny se retourna. Abercrombie dessinait à la craie une pentagramme sur le sol tandis que le bégayant Malzius stérilisait un canif avec une allumette. (Pour prendre un peu de sang à quelqu'un ; le sang peut remplacer les poudres magiques habituelles puisqu'il contient les mêmes protéines).

Ginny posa une main sur mon bras.

— Steve, rassembler les adeptes locaux prendrait trop de temps. Cela vaut aussi pour la police d'État ou la Garde Nationale. La salamandre n'attendra pas ! Mais toi et moi pouvons la suivre ; et le danger sera moindre pour nous que pour d'autres. Tu es d'accord ?

— Bien sûr, dis-je. En loup-garou, elle ne peut pas me faire grand-chose. Pas si je suis prudent. Mais toi, tu restes ici.

— Tu n'as jamais entendu parler du serment de mon Ordre ? Allez, viens.

En sortant je jetai un regard triomphant à Abercrombie. Il avait entaillé son poignet et éparpillé les Signes ; il était en plein dans l'invocation. Une humidité froide balaya la pièce.

Dehors, la lune était haute dans la nuit. Des flammes jaillissaient en une douzaine d'endroits. Devant les étoiles, petites et indifférentes, je vis ce qui semblait être un flot de feuilles sèches : des réfugiés fuyant sur leurs balais.

Svartalf sauta devant près de Ginny et je me mis en selle derrière elle. Le balai monta dans le ciel.

Au-dessous de nous des flammes bleues crépitèrent et les lumières du commissariat s'éteignirent. Un torrent d'eau se déversa dans la rue. Le Recteur Malzius y flottait comme un bouchon.

Svartalf piqua vers le déluge.

— Quel idiot, gémit Ginny. Il a laissé l'Hydro se répandre partout et faire un court-circuit ! Elle fit quelques passes rapides avec sa baguette. Le torrent se calma et se dressa, formant une masse haute de trois mètres qui étincelait sous la lune. Abercrombie sortit précipitamment et l'expédia vers l'incendie le plus proche.

J'éclatai de rire.

— Va donc chez lui. Il te racontera ses expériences, dis-je.

— Ne frappe pas un homme à terre, dit sèchement Ginny. Tu t'es souvent trompé aussi, Steve Matuchek.

Svartalf remonta le balai et nous survolâmes les toits. Était-ce possible qu'Abercrombie lui plaise ? Je me mordis les lèvres et clignai des yeux, essayant de trouver la salamandre.

— Là ! cria Ginny. Svartalf arqua sa queue et cracha.

Le quartier universitaire brûlait ; une vingtaine d'incendies y crépitaient joyeusement, comme des étoiles rouges. Une des étoiles disparut dans un nuage de vapeur blanche. L'Hydro devait s'être adjoint l'aide d'une bouche d'incendie.

Haut et terrible, l'élémental ondoyait près de la maison dont il se nourrissait. Il avait doublé de volume et son centre était aveuglant. Des flammes tournoyaient autour de sa tête étroite. Nous planâmes à quelques mètres ; à vingt mètres de hauteur nous étions face à la bouche avide. Ginny, illuminée par les flammes, se détachait sur le ciel nocturne. Elle s'affermit dans les étriers et commença l'invocation. Le toit, en s'écroulant, couvrit presque le son de sa voix.

— Ô *Indra, Abaddon, Lucifer, Moloch, Héphaistos, Loki.*.

L'élémental entendit. Les yeux flamboyants se tournèrent vers nous. Il bondit. Svartalf protesta lorsque ses moustaches grésillèrent, par vanité, peut-être – mais il fit faire un Immelmann au balai et nous prîmes le large. La salamandre hurla comme cent forêts en feu. Soudain le brasier qui brûlait mon dos s'éteignit. La salamandre s'était matérialisée.

— Là ! criai-je. Là-dedans !

Je couvris le visage de Ginny et protégeai le mien contre son dos au moment où nous passâmes à travers la porte vitrée de « La Taverne ». La langue ardente lécha la glace, recula ; la salamandre rampa derrière la porte.

La taverne était déserte ; ses clients avaient fui. Je vis un verre plein de bière sur le comptoir et le vidai.

Ginny chuchota :

— Elle n'essaie pas de s'échapper. Elle a gagné en puissance, en assurance. Elle veut nous tuer ! – J'aurais voulu, même à ce moment, lui dire combien ses boucles rousses, et une trace de suie sur son nez fin, me

plaisaient.

— Elle ne peut pas entrer, haletai-je. Elle ne pourra qu'incendier la maison par radiation thermique et ça prendra du temps. Pour le moment, on ne risque rien ;

— Pourquoi… ? Ah, bien sûr. La taverne est soumise au Fer. Comme toutes ces vieilles tavernes universitaires. Pour éviter les esclandres.

— C'est ça.

Je regardai par la vitre cassée. La salamandre me rendit mon regard et du feu dansa devant mes yeux.

— Vite, prononce l'invocation !

Ginny fit un signe négatif. – Elle filera hors d'atteinte. Si nous pouvions lui parler…

Elle alla à la fenêtre. La chose tapie dans la rue allongea le cou et siffla. Svartalf lapait de la bière sur le comptoir. Il ricana.

— Ohé, Fils de la Lumière ! cria-t-elle.

Le dos de la salamandre ondoya. Sa queue battit l'air. Un arbre s'enflamma sur le trottoir d'en face. Je ne peux pas décrire la voix qui répondit : crépitante, tonnante, sifflante, le Feu doté d'un cerveau et d'une gorge.

— Fille d'Ève, qu'as-tu à dire aux êtres comme Moi ?

— Je t'ordonne par le Tout-Puissant de retourner à tes justes liens et de cesser de troubler le monde.

— Ho – ho, ho, ho, ho ! La chose s'assit ; l'asphalte bouillonna. Un rire monstrueux déferla dans la nuit. – Tu m'ordonnes, être combustible ?

— Je dispose de pouvoirs si grands qu'ils peuvent disperser ta pauvre étincelle dans le néant d'où elle est sortie. Cesse et obéis, sinon ton sort sera pire que le retour à ta matrice originelle.

Je crois bien que la salamandre, un instant, fut surprise. – Des pouvoirs plus puissants que*Moi ?* Puis elle hurla et la taverne trembla. – Tu oses prétendre qu'il y a des forces plus puissantes que le Feu ? Que Moi, qui vais consumer la Terre ?

— Plus puissantes et plus belles, Ô Faiseur de Cendres. Réfléchis. Tu ne peux même pas pénétrer dans cette maison. L'eau t'éteindra, la Terre t'étouffera ; l'Air seul peut te garder en vie. Rends-toi maintenant, et…

Je me souvins de la nuit de l'Afrit. Ginny faisait sans doute la même chose, sondant la psychologie de la chose qui rageait et flamboyait dehors… Mais qu'espérait-elle obtenir ?

— *Plus belles !* La queue de la salamandre creusait des sillons dans la rue. Un feu d'artifice d'étincelles multicolores retomba en pluie ardente. Curieusement, je songeai à un enfant gâté, trépignant de rage.

— Plus belles ! Plus puissantes ! Tu oses… ! Des dents incandescentes brillèrent dans une bouche qui n'était que flamme. – Nous verrons si tu seras belle quand tu ne seras qu'un cadavre !

Sa tête vola vers la vitrine brisée. Elle ne pouvait pas franchir la barrière du Fer Froid, mais elle se mit à aspirer l'air. Une vague brûlante comme une fournaise me fit haleter et reculer.

— Mon dieu ! Elle va aspirer notre oxygène… Reste ici ! Je bondis vers la porte. Ginny cria : – Non ! – mais je l'entendis à peine.

Le clair de lune me baigna doucement entre les foyers crépitants. Je m'allongeai sur le trottoir brûlant et frissonnai lorsque la métamorphose eut lieu.

J'étais un loup ; mais un loup que mon ennemi ne pouvait tuer. Du moins, je l'espérais. Ma queue rabotée heurta le fond de mon pantalon et je

me souvins que certaines blessures ne peuvent être guéries même par les pouvoirs immenses de la thérianthrophie.

Mon pantalon ! Bon Dieu ! J'avais oublié. Avez-vous jamais essayé d'être un loup, tout en restant vêtu comme un homme ? Je tombai sur mon nez noir et humide. Mes bretelles emprisonnèrent mon arrière-train. Ma cravate me fit un croche-pied. Mon pardessus emberlificota joyeusement le tout.

Frénétiquement, je lacérai l'étoffe avec mes crocs. La salamandre s'aperçut de ma présence. Elle me fouetta le dos avec sa queue. Pendant un instant intolérable, pelage et peau brûlèrent avec l'étoffe. Puis je fus libéré. Mes molécules labiles se reconstituèrent en quelques secondes. La salamandre, m'estimant hors d'état de nuire, s'était détournée. Je saisis dans mes mâchoires une chaussure devenue trop grande, la posai sur l'orteil flamboyant le plus proche et appuyai dessus avec mes deux pattes avant.

Elle rugit et revint à l'attaque. Sa bouche ouverte était capable de me couper en deux. Le monstre prit un temps, estima la distance, disparut et se matérialisa juste sur moi. Cette fois, j'étais perdu. Ployé, je respirais le feu qui me consumait.

La souffrance était si forte que la conscience me quitta, comme une flamme.

X

La solitude m'enveloppait, malgré le visage qui me contemplait. Un visage que les mots ne peuvent décrire ; un visage gigantesque avec les yeux d'un cadavre. Mais alors, je ne le voyais pas et ne sentais pas le froid qui me poignardait plus cruellement que tout ce que j'avais éprouvé depuis que la Voix-Pensée était venue, à travers le Non-Espace et le Non-Temps, faire frémir les sens que je ne possédais pas. La fin de tout espoir et de toute foi était sur moi.

« Sois fier, Steven. J'ai moi-même œuvré à ta mort et celle de tes compagnons. Pour cela, j'ai moi-même inspiré une mauvaise plaisanterie à un sot ; car, sache-le, c'est seulement ainsi que nous pouvons agir en sécurité dans le monde. Et je ne confierais pas cette tâche subtile à un sous-ordre.

Bien que les ravages me soient agréables, faire du mal matériel aux hommes n'est pas le but véritable ; et mes manœuvres pour sceller votre destin à tous deux pourraient coûter cher si elles provoquaient une réaction de l'Autre Côté. Mais le danger que vous représentez pour les nôtres devient de plus en plus évident tandis que le temps coule vers un certain moment. Je ne puis savoir où ce moment attend, ni l'aspect qu'il aura. Mais je sais que vous ne devez pas en faire partie. »

Si je n'avais été moins qu'un point dans le néant, j'aurais frémi. « Et pourtant », tonna la voix en moi, et pourtant, Steven, tu n'as point besoin de mourir. Je prévois que la femme, Virginia, peut être une pire ennemie que toi. Oui, je prévois que sans elle tu ne menaces point le Plan ; mais elle, sans toi, peut le menacer, même si cette menace est moins forte que celle représentée par vous deux. Comment cela est, je ne le sais encore. Mais note ses talents, et son Don. Note qu'elle n'a pas été prise au piège deux fois, comme toi. Note la force de son esprit. Le désir de te venger peut la mener à chercher sous l'apparence des choses. Ou elle peut suivre un autre chemin. Je ne puis voir lequel. Mais je vois que bien que tu brûles, elle n'est pas inéluctablement prise au piège. Veux-tu vivre, et bien vivre, Steven ? »

Une faible lueur sortit de moi et questionna :

— Que dois-je faire ?

— « Entre à mon service. Accepte mon lien. La salamandre te libérera avant que ce ne soit irrémédiable. Quand tes blessures seront cicatrisées tu n'auras qu'une seule chose à faire sous mon lien – rien d'autre, durant toute une vie longue et heureuse. Tu appelleras Virginia, lui diras de sortir, t'écarteras et détourneras son attention pendant le temps qu'il faudra à la salamandre pour se matérialiser sur elle comme elle l'a fait sur toi.

Si tu refuses ceci, retourne à l'instant où tu es incinéré vivant ».

Virginia était infiniment lointaine ; je n'avais pas de corps, pas de langue pour accepter ou refuser ; mais je pensai à elle, endurant la torture que



j’avais endurée ; ma rage devint absolue, à la mesure de la haine absolue qui l’avait provoquée ; le non-être fusa dans le néant d’où il avait jailli.

XI

Ma fureur surmonta ma douleur. Je me mis à lutter. On me dit que je mordis la bête tapie sur moi ; mais je ne me souviens que de ma souffrance. Puis la salamandre disparut.

Toute médaille a son revers. L'ennui d'être garou c'est qu'en forme animale on a, pour l'essentiel, un cerveau essentiellement animal. En d'autres mots, sous ma forme de loup, je suis un homme assez stupide. Je pensai donc qu'il valait mieux reprendre forme humaine. Je trottai jusqu'à la porte ouverte, pour que le clair de lune me baigne. Le clair de lune me baigna.

Jamais vu rigoler un chat ?

— Bon Dieu ! fis-je en reculant.

— Pas d'histoires, dit nettement Ginny. Si tu t'inquiètes pour ma pudeur virginale, tiens.

Elle ôta son manteau de fourrure roussi, que j'enfilai à toute vitesse. Il me serrait aux épaules mais descendait assez bas – si je faisais attention. Le vent nocturne mordait mes mollets nus mais mon visage était brûlant !

Ce fut une des raisons pour lesquelles je ne me souciai pas de la vision que j'avais eue. Sans doute ne voulais-je pas y songer davantage bien qu'une pensée m'ait effleuré : c'est la seconde fois que j'ai une telle expérience pendant un évanouissement. Devrais-je voir un psychiatre ? Non, ce serait bête. Ce doit être une réaction idiosyncrasique à un trauma que je n'éprouverai sans doute jamais plus de ma vie.

Donc, je n'y pensai plus. Et je demandai :

— Où allons-nous ? Cette damnée créature peut être n'importe où.

— Je crois qu'elle restera près du campus, dit Ginny. Elle prit son balai et nous nous envolâmes.

— Jusqu'à présent, dis-je, nous n'avons fait que perdre du temps.

— Pas tout à fait. Les forces élémentales peuvent être invoquées sous différentes formes. Celle-ci n'avait qu'une intelligence limitée. Ajoute à cela la nature volatile du Feu et qu'est-ce que tu obtiens ? Un enfant. Avec l'imprudence, la négligence, l'insouciance d'un enfant. Une salamandre intelligente se terrerait, augmentant progressivement sa puissance. Elle saurait qu'elle ne peut incendier toute la planète ou, si elle ne le savait pas, ne penserait même pas à le faire. Car après, où trouverait-elle de l'oxygène ? Et sa vanité, fantastique. Sa rage folle quand j'ai parlé de forces plus belles. Son inattention. Elle aurait pu te détruire d'abord ; ou Svartalf et moi d'abord, avant de s'occuper de l'ennui mineur constitué par l'autre. Et elle aurait pu être stoïque, endurer ta morsure et achever de… te tuer.

Sa voix se brisa. Puis elle poursuivit :

— En même temps, si rien ne la distrait, elle ne considère qu'une partie du tout. La psychologie doit nous fournir une arme.

Ma propre vanité n'est pas inexistante.

— Je n'ai pas été un ennui si mineur, remarquai-je.
Ginny se tourna pour me caresser la joue.
— Ne t'en fais pas, Steve. Je t'aime et maintenant je *sais* que tu feras un bon mari.
Je fus tout ragaillardi jusqu'au moment où je me demandai à quoi elle pensait…
La salamandre était au-dessous de nous, mettant le feu à un amphi. Puis elle s'attaqua au centre de recherches médicales. Le verre renforcé ne brûle pas très bien, et je la vis donner un coup de pied furieux au mur avant de disparaître. Ignorante, impulsive… une enfant, mais infernale !
Passant au-dessus du campus, nous vîmes des lumières dans le Centre Administratif.
— Ils ont dû en faire notre Q.G., dit Ginny. Allons-y.
Une escouade de flics armés d'extincteurs gardait la porte. L'un d'eux nous barra la route. – Hé, là ! Où allez-vous ?
— À la réunion, dit Ginny en lissant ses boucles.
— Ouais ? – Il me regarda. – Et vous, vous êtes en tenue de soirée ? Ha, ha, ha !
J'en avais assez. Je me métamorphosai en garou et lui arrachai son pantalon. Il leva sa matraque ; Ginny la transforma en un petit boa constrictor. Je redevins humain et nous laissâmes l'escouade à ses problèmes.
La salle des professeurs était comble. Malzius les avait tous convoqués. Comme nous entrions, je l'entendis pontifier :
— … une honte ! Les autorités ne veulent même pas m'écouter ! À nous, messieurs, de défendre l'Université… –
Il cligna des yeux lorsque Ginny et Svartalf entrèrent et devint pourpre lorsque je les suivis dans toute la gloire de mon vison et de mon menton mal rasé.
— Monsieur Matuchek !
— Il est avec moi, dit sèchement Ginny. Pendant que vous étiez assis ici, nous luttions contre la salamandre.
— Il y faut sans doute plus que des muscles, fussent-ils de loup, ricana le Dr. Alan Abercrombie. – Je vois que Monsieur Matuchek a vraiment perdu sa culotte.
Ginny lui jeta un regard froid.
— Je croyais que vous contrôliez l'Hydro, dit-elle.
— Nous avons rassemblé suffisamment d'adeptes pour pouvoir employer trois élémentals d'eau, dit-il. Simple travail de mécanicien. Ma vraie tâche était ici. Nous pouvons facilement contrôler les incendies…
— Excepté pour le fait que la Salamandre en allume sans cesse de nouveaux, coupa Ginny.
— Et à chaque brasier qu'elle allume elle augmente de puissance tandis que vous êtes ici, tout beau et élégant.
— Merci, très chère, dit-il en riant.
Je serrai les dents. Elle lui avait souri !
— Soyons sérieux ! tonna le Recteur Malzius. – Asseyez-vous, Miss Graylock. Avez-vous quelque chose à nous dire ?
— Oui, je comprends la salamandre, maintenant.
Elle prit la dernière chaise libre et je me tins misérablement derrière elle en souhaitant que son vison eût comporté davantage de boutons.
— Vous la comprenez assez pour l'éteindre ? questionna le Professeur Van Linden, l'Alchimiste.

— Non. Mais je sais comment elle pense.

— Ce qui nous intéresse c'est comment elle opère, dit Van Linden. – Comment peut-on l'immobiliser afin de la faire repartir ? Nous devons d'abord savoir ce qui la fait aller si vite –

Là, ce fut assourdissant. Chacun avait son idée. Je finis par soupirer :

— Ça va dégénérer en émeute. Est-ce qu'on ne ferait pas mieux de –

— D'accord, dit Abercrombie. Griswold et Ginny nous rejoignirent près de la porte.

— J'ai trouvé la solution, dit Abercrombie, mais il me faudra de l'aide. Un charme de transformation. Nous transformerons la salamandre en quelque chose de plus maniable.

— C'est dangereux, dit Ginny. Il vous faudra un charme très puissant et cela peut se retourner contre vous. Le résultat est imprévisible.

Abercrombie se redressa, douloureux et noble.

— Pour vous, ma chère, aucun risque n'est trop grand.

Elle le regarda avec admiration. Je reconnais qu'il faut du courage pour se servir des runes ultimes.

— Allons-y, dit-elle. Je vous aiderai.

Griswold me tira par le bras.

— Je n'aime pas ça. M. Matuchek, dit-il. Le Grand Art est trop imprévisible. Il devrait y avoir une méthode fondée sur la nature et ses lois quantitatives.

— Oui, dis-je tristement, mais laquelle ?

Je suivis Ginny et Abercrombie qui lisaient, ensemble, le Manuel. Griswold marchait à côté de moi. Svartalf fit avec sa queue un geste fort impoli à l'adresse des professeurs de l'Université Trismégiste. Ils se disputaient trop pour le remarquer.

Nous sortîmes sous les yeux d'une escouade de flics fous de rage mais rendus prudents. L'amphi de Sciences Physiques, tout proche, contenait des choses qui seraient nécessaires. Nous entrâmes dans le labo de première année. Griswold alluma les lumières et Abercrombie regarda autour de lui.

— Mais il faudra amener la salamandre ici, dit-il. Sa présence effective est indispensable.

— Faites vos préparatifs, répliqua Ginny. Je sais comment la faire venir. Une métamorphose mineure…

Elle prit quelques éprouvettes, les remplit de poudres diverses et dessina ses symboles sur le plancher. Ces baguettes à pointe porte-plume sont bien pratiques.

— Qu'est-ce que tu fais ? dis-je.

— Ne m'embête pas, coupa-t-elle. Je me dis qu'elle était lasse et désespérée, mais cela me blessa.

— Nous tablons sur sa vanité. Je prépare un petit feu d'artifice. Naturellement, elle viendra prouver qu'elle peut faire mieux.

Griswold et moi nous retirâmes dans un coin. C'était de la magie de haut rang. J'avais franchement peur et les genoux osseux du petit savant s'entrechoquaient. Même Ginny… oui, des gouttes de sueur perlaient sur son front lisse. Si cela ne marchait pas, nous étions probablement fichus. La salamandre, ou le choc en retour du charme sonneraient notre glas. Et nous ne pouvions savoir si le monstre était devenu trop puissant pour être métamorphosé.

La sorcière prépara son feu d'artifice, alla à une fenêtre ouverte et se pencha au dehors. Des globes sifflants bleus et rouges, des comètes dorées, s'envolèrent vers le ciel et y explosèrent.

Abercrombie avait terminé ses diagrammes. Il se tourna et nous sourit. – Tout va bien, dit-il. Je vais transformer l'énergie de la salamandre en matière. $E = mc^2$, vous savez. Allumez-moi un Bunsen, Matuchek, et mettez-y un gobelet d'eau. Griswold, éteignez ces lumières et branchez les ampoules Polaroid. Il nous faut de la radiation polarisée.

Nous obéîmes bien que je répugnais à voir un vieux savant distingué servir de laborantin à ce bellâtre trop sûr de lui.

— Vous êtes *sûr* que ça va marcher ? fis-je.

— Naturellement. J'ai eu de l'expérience. Pendant la guerre j'étais dans l'intendance.

— Oui, dis-je. Mais transformer des cailloux en rations K n'est pas la même chose que de transformer ce monstre !

Soudain, épouvanté, me rappelant son fiasco avec l'Hydro, je compris. Abercrombie n'avait pas peur… parce qu'il n'en savait pas assez !

Mes muscles s'étaient raidis. Péniblement, j'allais vers Ginny qui lançait des arcs-en-ciel en l'air.

— Ginny ! Arrête, mon amour, arrête de –

Crack ! La salamandre était avec nous dans le labo. Je reculai, à demi-aveuglé. Devenue énorme, elle remplissait le fond du labo et les bancs fumaient déjà.

— Ainsi ! La voix du Feu tonna contre nos tympans. Swartalf grimpa sur une étagère haute et l'arrosa d'acides divers, sans résultat.

— Ainsi, petites pestes humides, vous tentez de faire mieux que moi !

Abercrombie et Ginny levèrent leurs baguettes et crièrent les mots brefs du charme de transformation.

Recroquevillé dans mon coin, regardant à travers un voile de fumée sulfureuse je vis Ginny trébucher et se mettre à l'abri. Elle avait dû sentir venir le choc en retour. Il y eut une explosion terrifiante et une pluie de verre brisé.

Mon corps protégea Griswold et le charme ne fit rien de plus que de me transformer en loup. Ginny, à moitié consciente mais saine et sauve, Dieu merci, était à quatre pattes derrière un banc. Svartalf… un Pékinois jappait sur l'étagère. Abercrombie avait disparu mais un chimpanzé en costume de tweed trop large trottait en gémissant vers la porte.

Une langue de feu bondit devant le singe. Il se tourna, hurla, et grimpa à toute vitesse sur une conduite à vapeur. La salamandre arqua son dos et éclata de rire.

— Vous me joueriez des tours ? À Moi, terrible, toute puissante et belle ? Ha, vos tours rebondissent comme l'eau sur une poêle chauffée au rouge ! Et je suis la poêle où vous allez frire !

Curieusement, ces paroles mélodramatiques n'étaient pas ridicules. Car elles venaient de cette chose enfantine, vaniteuse, insensée, lâchée sur terre pour réduire en cendres les demeures des hommes et les hommes eux-mêmes.

Sous les Polaroid, je redevins humain et me mis debout derrière le banc. Griswold ouvrit un robinet et dirigea un jet d'eau avec son doigt. La salamandre, irritée, siffla. L'eau lui faisait encore mal, mais nous en avions trop peu. Un lac entier eut été nécessaire, maintenant. Elle tourna la tête vers Griswold, ouvrit la gueule et inspira longuement.

Tout est vanité…

Je trébuchai vers le Bunsen qui chauffait une eau futile. Ginny me regarda à travers une frange roussie. Le labo était brûlant ; la sueur coulait sur moi. Je n'eus pas un éclair de génie ; j'agis instinctivement me

raccrochant à des souvenirs confus.

— Tue-nous, parvins-je à dire. Tue-nous si tu l'oses. Notre serviteur est plus puissant que toi. Il te traquera jusqu'aux frontières de la création.

— *Votre serviteur* ? Les mots étaient incandescents.

— Oui… notre serviteur, le Feu qui ne craint pas l'eau !

La salamandre recula d'un pas, montrant les dents. Elle n'était pas encore assez forte pour ne pas frémir à la mention de l'Eau.

— Montre-moi ! Montre-moi ! Je t'en défie !

— Notre serviteur… petit mais puissant, dis-je d'une voix rauque. Plus éclatant et plus beau que toi et l'Élément Humide ne peut lui faire de mal. Je titubai jusqu'aux bocaux d'échantillons métalliques et saisis une pince.

— As-tu le courage de le regarder ?

La salamandre se hérissa.

— Ai-je le courage ? Demande, plutôt, s'il a le courage de m'affronter, Moi ?

Je jetai un regard de côté. Ginny, debout, tenait sa baguette. Elle retenait sa respiration mais ses yeux étaient aux aguets.

Il y eut un silence qui enveloppa le crépitement du feu, les onomatopées simiesques d'Abercrombie et le jappement indigné de Svartalf. Je pris un morceau de magnésium avec la pince et le présentai à la flamme du Bunsen.

Il explosa en un soleil bleu-blanc dont je détournai mes yeux éblouis. La salamandre était moins brillante. Je vis le monstre accomplir l'exploit de se gonfler et de reculer simultanément.

— Regarde ! Je soulevai le fragment brûlant. Derrière moi, Ginny récitait, vite : « *Ô Indra,Abaddon, Lucifer…* »

L'intelligence enfantine, incapable de fixer plus d'une chose à la fois… mais pour combien de temps ?

Je devais retenir toute son attention pendant cent vingt secondes.

— Du feu, dit fièvreusement la salamandre. Un autre feu, une infime partie de la Force dont je suis issue.

— Peux-tu faire ça, toi ?

Je plongeai le magnésium dans l'eau. La vapeur monta de l'eau, elle se mit à bouillir… et le métal continua de brûler.

« … *abire ex orbis terrestris* – »

— Mg plus H20 égale MgO plus H2, murmura révérencieusement Griswold.

Abercrombie émit des sons simiesques ; Svartalf jappa.

— C'est un piège ! hurla la salamandre. C'est impossible ! Même moi, je ne peux pas… non !

— Reste où tu es ! commandai-je d'un ton martial. Doutes-tu que mon serviteur puisse te suivre, où que tu te sauves ?

— Je tuerai ce petit monstre !

— D'accord. Le duel aura lieu sous l'océan ?

Des coups de sifflet retentirent. La police nous avait repérés.

— Je vous montrerai ! Je vous montrerai ! Le rugissement était presque un sanglot. Je tombai derrière le banc, entraînant Griswold. Un geyser de flammes se dressa, là où je m'étais tenu. Le plancher trembla. L'élémental avançait vers moi sans contourner les bancs ; il les brûlait, simplement. Des flammes saisirent ma gorge. Je sombrais dans l'obscurité… et puis, Ginny cria un « *Amen* » ! triomphant et l'air déplacé claqua en coup de tonnerre.

Je me mis debout. Ginny tomba dans mes bras. La police entra dans le

labo et Griswold supplia qu'on appelle les pompiers avant que tout son amphi ne s'envole en fumée. Abercrombie sortit par une fenêtre et Svartalf sauta de son étagère, oubliant qu'un Pékinois est moins agile qu'un chat. Ses yeux en boule de loto en frémirent d'indignation.

XII

Le mail était calme et silencieux. Assis sur l'herbe perlée de rosée nous regardions la lune et savourions la joie simple d'être en vie.

Les charmes nous séparaient toujours mais les lèvres de Ginny étaient tendres. Nous remarquâmes à peine l'homme qui courut devant nous en criant que la salamandre était partie, pas plus que nous n'entendîmes toutes les cloches des églises annoncer la nouvelle aux hommes et aux cieux.

Les jappements de Svartalf eurent raison de notre rêverie. Ginny eut un léger rire.

— Pauvre vieux ! Je te transformerai dès que possible mais maintenant j'ai quelque chose d'urgent à faire. Viens, Steve.

Griswold, rassuré sur le sort de ses labos, nous suivit à une distance pleine de tact. Svartalf resta sur place, figé d'indignation, je présume, de ce qu'il existât affaire plus urgente que sa re-métamorphose en chat.

Le Dr Malzius nous rencontra à mi-chemin, sous un des ormes du campus. Son pince-nez brillait sous le clair de lune. – Ma chère Miss Graylock, commença-t-il, avez-vous vraiment triomphé de cette menace contre notre société ? C'est admirable. Acceptez mes félicitations. Les annales glorieuses de cette Université que je préside…

Bras croisés, Ginny le gratifia du regard le plus glacial qu'il eût jamais affronté.

— Tout le mérite en revient à M. Matuchek et au Dr Griswold, dit-elle. J'en informerai la presse. Sans doute jugerez-vous bon d'accorder de plus larges crédits au Dr. Griswold pour ses importantes recherches.

— Oh, mais… bégaya le vieux savant.

— Silence, bêta, chuchota Ginny. À haute voix, elle poursuivit :

— Ce n'est que grâce à son courage et à ses recherches clairvoyantes sur les lois naturelles que – vous savez le reste, Malzius. Vous ne seriez nullement populaire si vous continuiez à le priver de moyens de travailler.

— Oh… eh bien, j'ai… j'ai déjà étudié le problème. Je comptais faire augmenter son budget à la prochaine réunion du conseil.

— Parfait, dit Ginny. Ensuite, ce règlement stupide concernant les relations entre professeurs et étudiants. Monsieur Matuchek va bientôt être mon mari…

Enfin ! Je respirai profondément.

— Ma chère Miss Graylock, bégaya Malzius. Le décorum – les usages – Mais il n'est même pas… vêtu !

Je réalisai, avec horreur, que dans le tohu-bohu j'avais perdu le manteau de Ginny.

Deux flics approchaient, traînant un corps hirsute qui se défendait. Un troisième portait les vêtements que le chimpanzé avait quittés.

— Excusez-nous, Miss Graylock. La voix était pleine d'idôlatrie – Nous

avons trouvé ce singe en liberté et…

— Ah, oui. Elle rit – Il va falloir le retransformer. Mais pas tout de suite. Steve a besoin de ce pantalon.

Je le revêtis avec la rapidité d'un serpent disparaissant dans un trou.

Ginny se retourna et adressa un sourire angélique à Malzius.

— Pauvre docteur Abercrombie, soupira-t-elle. – Ces choses-là arrivent lorsqu'on use de forces paranaturelles. Je crois, monsieur, que vous n'avez aucune règle interdisant à vos professeurs de se livrer à des recherches ?

— Oh non, tremblota le recteur. Nous nous attendons à ce qu'ils publient…

— Bien sûr. Je songe à des travaux forts intéressants sur des transformations. Je reconnais qu'il y a un élément de danger. Il pourrait y avoir un choc en retour, comme celui du Dr Abercrombie.

Elle s'appuya sur sa baguette et contempla pensivement le gazon.

— Il se pourrait même… il se pourrait que vous soyez transformé en chimpanzé, cher Dr Malzius. Ou même en ver… un long ver gluant… Mais la science avant tout, n'est-ce pas ?

— Quoi ? Mais…

— Naturellement, ronronna la sorcière, s'il m'était permis de me conduire comme je le souhaite avec mon fiancé, je n'aurais pas le temps de faire des travaux scientifiques.

En cinquante mots à peine, Malzius admit sa défaite. Il s'en alla dignement pendant que les dernières lueurs d'incendie s'éteignaient au-dessus des toits du campus.

Ginny me jeta un regard, lent, éloquent.

— Le règlement ne peut être changé avant demain, murmura-t-elle. Veux-tu faire l'école buissonnière jusque-là ?

— Eeek, eek, eek, dit le Dr Alan Abercrombie.

Puis Svartalf arriva, bouillant de ressentiment, et l'obligea à se réfugier dans un arbre.

XIII

Un court interlude. Nous terminâmes notre première année sans encombre. Ginny fut fière de mes notes en chamanistique et m'aida dans les langues arcanes. Griswold me rendit le même service en électronique. Mais elle devait modifier ses propres projets d'études si nous devions nous marier en Juin.

Vous pourriez croire qu'une sorcière new-yorkaise de premier plan serait rien moins qu'innocente. Ginny avait du caractère, et une certaine sophistication. Mais elle était obstinément loyale et avait de hauts standards moraux. Et elle s'était consacrée aux branches du Grand Art qui exigent la virginité. De telles spécialistes sont très rares et leurs honoraires sont en conséquence très élevés.

Maintenant, ma fiancée de feu et de glace allait n'être qu'une jeune mariée de plus. Et alors ? L'année prochaine elle pourrait étudier les techniques nécessaires à compenser cet état de fait.

Nous ne pûmes entièrement cacher à la presse notre part dans la victoire sur la salamandre ; mais avec l'ardente coopération de Malzius qui claironnait que l'Université avait sauvé la ville, nous n'eûmes pas trop de publicité et fûmes vite oubliés. Griswold eut une crise de conscience lorsqu'il obtint des louanges plus importantes que celles qu'il croyait mériter mais nous lui expliquâmes qu'il était indispensable que ses labos soient modernisés et que nous ne souhaitions que l'obscurité. De plus, nous tenions à rester en assez bons termes avec Malzius, pour que notre vie à l'Université Trismégiste fût agréable.

Donc, l'hiver et le printemps furent merveilleux et remplis de merveilles. Puis vint le moment où…

— Non, dis-je à l'associé de ma femme. Tu ne feras pas partie de notre voyage de noces.

Il coucha ses oreilles et miaula de fureur.

— Tu seras très bien ici pendant un mois, continuai-je. Le concierge a promis de te nourrir tous les soirs, au même moment où il apporte le lait de l'Elfe. Et n'oublie pas que lorsque l'Elfe vient ici tu ne dois pas le poursuivre. La dernière fois que tu as fait ça, trois fois de suite les Bonnes Fées ont mis du sucre dans nos martinis lorsque Ginny et moi étions au restaurant.

Les yeux jaunes flamboyèrent et la queue ondoya.

— L'Elfe prendra la poussière et changera ta litière, dis-je. Tu auras tout l'appartement et tu peux prendre un balai et passer par la cheminée si tu as envie de prendre l'air. Mais laisse l'Elfe tranquille, compris ? Sinon, à mon retour, je me change en loup et je te coince dans un arbre.

La queue de Svartalf se dressa, toute droite. Comme un bras…

Virginia Graylock, qui depuis quelques heures était Mme Steven Matuchek, entra dans le salon. J'étais si ébloui par sa mince silhouette en

blanc, ses lourds cheveux roux et ses traits aristocratiques, si fins, qu'elle dut répéter :

— Chéri, tu es sûr que nous ne pouvons pas l'emmener ? Il est si déçu…

— Il est aussi sentimental qu'une paille de fer. Je veux bien qu'il partage notre lit à notre retour mais sept kilos de chat noir sorcier sur le ventre pendant ma lune de miel, ce n'est pas raisonnable. De plus, il préférerait ton ventre.

Ginny rougit.

— Ce sera étrange sans mon familier, après tant d'années. S'il promettait de bien se tenir…

Mais je ne cédai pas et nous partîmes en voyage de noces.

L'appartement que nous quittions se trouvait près de l'Université Trismégiste. Notre mariage, le matin, avait été tranquille. Quelques amis à l'église, un déjeuner intime chez un ami et nous avions fait nos adieux. Mais les relations de Ginny à New York et les miennes à Hollywood sont des gens fortunés. Et plusieurs d'entre eux s'étaient cotisés pour nous offrir un tapis Persan. Un cadeau très coûteux, bien sûr, mais quels jeunes mariés n'apprécient pas un peu de luxe ?

Le tapis était sur le palier. Ses couleurs brillaient au soleil. Nos valises étaient empilées à l'arrière. Nous nous installâmes sur les coussins de mousse polymérisée ; Ginny murmura les mots de commande. La mise en route était si souple que je ne m'aperçus même pas que nous volions. Le tapis n'était pas si aussi rapide ni aussi voyant qu'un balai modèle grand sport mais son charme de trois cents dragons-vapeur nous fit quitter la ville en quelques minutes.

Des plaines vertes défilaient sous nous, et les rubans argentés des fleuves ; mais nous étions seuls avec les oiseaux et les nuages. Le reste ne regarde que nous.

XIV

Je savais exactement où nous allions. Un de mes vieux amis nommé Juan Fernandez s'était construit une petite maison dans le pays de ses ancêtres. Elle était tout à fait isolée sur la côte de Sonora, dans un des endroits les plus solitaires et les plus beaux de la Terre. Fernandez m'avait offert sa maison pour un mois et nous avions fixé la date de notre mariage en conséquence.

Nous descendîmes en planant vers midi le lendemain. À l'ouest, le Golfe de Californie était une symphonie en bleu et blanc. Les vagues se jetaient contre une plage de sable, des falaises se dressaient, et, à l'est, la terre s'étendait, sèche, superbe, impressionnante. La maison elle-même était une tache verte, perchée sur une hauteur surplombant un promontoire.

Ginny battit des mains.

— Oh c'est incroyable !

Elle protégea ses yeux contre le soleil et tendit un doigt.

— Cela, qu'est-ce que c'est ?

Je regardais son bras, mais je me souvins. Au sommet d'une falaise, à quinze cents mètres au nord de la maison, et des centaines de mètres plus haut, des murs en ruines entouraient une tour écroulée.

— La Fortaleza, dis-je. Espagnol, 17e siècle. Un noble Espagnol songea à exploiter cette région. Il bâtit le château et amena une épouse de Castille. Mais tout alla mal et l'endroit fut abandonné.

— Nous pourrons l'explorer ?

— Si tu veux.

— Qu'est-ce qu'il y a, Steve ?

— Oh… rien ? Je n'aime pas beaucoup la Fortaleza. Même en forme humaine, le jour, j'y perçois quelque chose de mauvais. J'y suis allé une nuit, en loup, et elle puait. Pas tellement physiquement, mais… oh, n'y pensons plus.

Elle dit, gravement : – En ce temps-là les Espagnols avaient réduit les Indiens en esclavage. Beaucoup d'êtres humains ont dû souffrir dans ce château.

— Et la souffrance laisse des traces. Oui, sans doute. Mais c'était il y a longtemps. Nous irons voir. Les ruines sont pittoresques et la vue est splendide.

— Mais si tu penses que des fantômes.

— N'y pense plus, chérie ! Je ne suis pas superstitieux !

Nous atterrîmes devant la maison et n'y pensâmes plus, en effet.

La maison était construite en style espagnol. Des murs blancs surmontés de tuiles rouges entouraient un patio au milieu duquel chantait une fontaine. Mais il y avait aussi un jardin dehors, un jardin vert où se détachaient des fleurs blanches, pourpres, dorées. Nous étions tout à fait seuls. Le jardin avait été élémentalisé pour l'Eau et la Terre, donc aucun

jardinier n'était nécessaire. Les deux Forces Élémentales assuraient l'air conditionné de la maison et un charme de propreté – très coûteux ! – assurait l'entretien. Ginny ayant temporairement renoncé à la goésie, elle prépara un déjeuner mexicain avec les provisions que nous avions apportées. Elle était si belle en short, foulard et tablier à volants que je n'eus pas le courage de lui proposer de lui apprendre à faire la cuisine. Elle poussa une exclamation lorsque les assiettes sales flottèrent jusqu'à la cuisine et elle les suivit pour les regarder plonger dans l'eau savonneuse et se sécher toutes seules.

Nous eûmes donc tout le temps nécessaire pour nous baigner et nous promener.

Après dîner – j'avais grillé les steaks moi-même – nous nous installâmes dans un patio surplombant la mer. Ginny se penchait pour mordiller mon oreille lorsque nous entendîmes des pas.

Je me levai, marmonnant des choses inhospitalières. Une ombre approchait sur le chemin qui menait à l'intérieur des terres. Qui cela pouvait-il bien être ? Quelqu'un du village, distant de quinze kilomètres ? Mais… – Sous forme humaine, mon odorat, comparé à celui que j'ai sous forme de loup, n'est pas très affiné. Mais soudain je perçus une odeur qui me déplut. Ce n'était pas une odeur désagréable. Sa force rendait même la beauté de Ginny plus énervante. Et pourtant quelque chose en moi se méfia.

J'avançai au moment où l'inconnu atteignit notre patio. Il était assez grand pour un Mexicain, mais moins grand que moi. Il bougeait si silencieusement, et avec tant de grâce, que je me demandai s'il était un cougar-garou. Une cape sombre sur un costume blanc, immaculé, vêtait son corps souple. Son sombrero lui cacha le visage jusqu'au moment où il l'ôta et s'inclina.

Puis un rayon de lumière venant d'une fenêtre éclaira son visage. Je n'avais jamais vu d'homme plus beau. Pommettes hautes, nez grec, menton pointu, yeux gris-vert avec des points dorés. Sa peau était plus blanche que celle de ma femme et ses cheveux lisses étaient blond cendré. Je me demandai s'il était de nationalité mexicaine, car il ne l'était sûrement pas de sang.

— Buenas noches, señor, dis-je sèchement. Excusez-nous, nous ne parlons pas espagnol.

Ce n'était pas vrai mais je n'étais pas d'humeur à bavarder.

La voix qui me répondit était une véritable musique.

— En vérité, beau sire, je parle autant de langues qu'il est utile. J'implore votre pardon, car ayant perçu, de loin, les lumières de cette demeure je songeai que son seigneur était de retour et je vins lui présenter les devoirs de voisinage.

Sa prononciation était aussi archaïque que sa phrase. Pour le moment, ce furent ces mots qui me surprirent.

— De voisinage ?

— Ma sœur et moi-même avons élu pour demeure cet ancien castel.

Fernandez ne m'en avait pas parlé, mais il n'était pas venu ici depuis plusieurs mois. La Fortaleza et son terrain appartenaient au gouvernement mexicain, auquel Fernandez avait acheté quelques hectares.

— Oh… vous l'avez acheté ?

— Quelques chambres nous font une habitation assez plaisante, beau sire.

Il avait éludé la question. – Je me nomme Amaris Maledicto.

Sa bouche, si bien formée que l'on ne remarquait pas l'épaisseur des lèvres, esquissa un sourire vraiment charmant. Sans l'odeur qui persistait dans mes narines, j'eusse été captivé.

— Votre belle dame et vous êtes les hôtes de Señor Fernandez ? Soyez les bienvenus.

— Il nous a prêté sa maison.

La voix de Ginny était légèrement essoufflée. Je vis que ses yeux brillants étaient fixés sur ceux de Maledicto.

— Nous… notre nom… nous sommes Virginia… Virginia et Steven Matuchek. C'est… très aimable à vous de venir de si loin. Est-ce que… votre sœur est venue aussi ?

— Que non, dit Maledicto. Et, à dire le vrai, bien que votre société ne puisse que lui être agréable, mieux vaut que lui soit épargné la vision d'une beauté telle que la vôtre, qui ne saurait éveiller que jalousie et regret.

Venant de lui, incroyablement, ce discours tenu à l'épouse d'un autre homme n'était ni impudent ni affecté mais absolument en situation. Ginny rougit. Ses yeux se libérèrent enfin de ceux de Maledicto, ses cils battirent, et elle murmura, confuse : – C'est très aimable… ne voulez-vous pas vous asseoir ?

Il s'inclina de nouveau et se coula dans un fauteuil. Je tirai Ginny vers la maison et chuchotai furieusement :

— À quoi penses-tu ? Il va rester là une heure !

Ginny se libéra avec un geste qui me rappela nos querelles passées.

— Nous avons du cognac, Señor Maledicto, dit-elle.

Elle lui adressa son plus joli sourire, mais ses lèvres tremblaient légèrement.

— Je vais le chercher. Et voulez-vous un cigare ? Steve en a apporté.

Je m'assis tandis qu'elle s'affairait dans la maison. J'étais trop furieux pour parler. Maledicto s'en chargea.

— Une charmante damoiselle, beau sire. Une créature dispensatrice de joie.

— Ma femme, grinçai-je. Nous sommes venus ici pour être seuls.

— Oh, ne doutez point de moi. Son petit rire sembla se fondre avec le murmuré de la mer.

Il était dans l'ombre, je ne voyais que ses yeux obliques étincelants.

— Je comprends et n'abuserai point de votre patience. Peut-être, plus tard, prendrez-vous plaisir à connaître ma sœur…

— Je ne joue pas au bridge.

— « Bridge » ? Ah, certes, je me souviens. Un jeu de ce temps, avec des cartes à jouer. Nenni, beau sire, nous ne faisons de visites que là où existe le désir de notre société, même si ce désir' n'est pas exprimé… Comment, de notre demeure, savoir autre chose que le fait que des voisins étaient arrivés ? Et maintenant je ne puis décliner l'offre courtoise de votre belle dame sans paraître un manant. Mais je ne vous troublerai point longtemps.

Devant tant de douceur comment rester furieux ? Maledicto ne me plaisait toujours pas mais mon hostilité diminua un peu, et j'analysai ses causes. En fait, le parfum qu'il exhalait, ou sa personnalité, exacerbait mon désir de Genny. Mais ma rage revint lorsqu'elle se pencha sur lui avec le cognac, bavarda sur un ton fort, rit trop souvent et insista pour que les Maledicto viennent dîner le lendemain.

J'écoutai à peine leur conversation. Il parlait agréablement, spirituellement, sans jamais répondre à une question le concernant. Moi, je

pensais à ce que j'allais dire après son départ.

Finalement, il se leva.

— Je ne dois plus vous retenir, dit-il. De plus, le chemin de la Fortaleza est difficile, et de moi mal connu. Je dois aller lentement, de peu de m'égarer.

— Oh, mais ce pourrait être dangereux !

Ginny se tourna vers moi. – Tu connais le chemin, Steve. Accompagne-le.

— Je ne saurais vous infliger telle incommodité, protesta Maledicto.

— C'est le moins qu'on puisse dire. J'insiste, Amaris. Ça ne te prendra pas longtemps, Steve. Tu avais envie de te promener au clair de lune. Et la lune est presque levée.

— Bon, bon, bon ! grognai-je aussi peu gracieusement que possible. Je pourrais, effectivement me changer en loup au retour et faire passer un peu de ma rage. Sinon, notre deuxième nuit serait épouvantablement agitée.

Il lui baisa la main. Elle dit bonne nuit d'une voix d'écolière énamourée. Il avait une torche ; elle faisait devant nous une petite mare de lumière, éclairant cailloux et buissons. Le clair de lune devint plus prononcé ; je sentis son effet sur mes nerfs. Tandis que nous gravissions la colline le seul bruit, pendant quelque temps, fut celui que faisaient nos pas. Finalement, il dit – Vous n'avez point apporté de lumière, beau sire.

J'émis un grognement. Pourquoi lui dirais-je que j'avais une vison de sorcier – et qu'en plus j'étais un loup-garou qui, sous cette forme-la, n'avait nul besoin de lampe électrique ?

— Vous prendrez la mienne au retour, poursuivit-il. Autrement le chemin serait par trop périlleux.

C'était exact, un être humain ordinaire pouvait quitter la piste, même sous le clair de lune. Le chemin était presque oblitéré et les alentours étaient accidentés et pleins d'ombres. Si l'égaré s'énervait, il errerait jusqu'à l'aube – s'il ne dégringolait pas d'un précipice !

— Je reprendrai ma lampe demain soir, dit Maledicto avec un soupir heureux. Ah, beau sire, quelle douce joie que vous soyez venus ! Les nouveaux-mariés ont de l'amour à revendre et Cybelita depuis longtemps est aussi assoiffée qu'Amaris.

— Votre sœur ?

— Oui. Souhaitez-vous la connaître cette nuitée ?

— Non.

Le silence retomba. Nous entrâmes dans un ravin ténébreux, contournâmes un rocher et ne vîmes plus la maison. Le paysage n'était éclairé que par les lointains reflets de la mer et des étoiles soudain très lointaines et très froides. Je vis les murs en ruine de la Fortaleza presque au-dessus de ma tête, couronnant la falaise comme des crocs dans une mâchoire. Maledicto et moi eussions pu être les derniers êtres vivants sur la Terre. Il s'immobilisa, éteignit sa torche.

— Bonne nuit, Señor Matuchek ! Son rire retentit, ignoble et beau.

— Quoi ? Je clignai des yeux, surpris par les ténèbres soudaines. Que voulez-vous dire ? Nous ne sommes pas encore au château !

— Que nenni ! Rends-toi là-bas… si tu le veux et si tu le peux !

J'entendis ses pas sur le chemin caillouteux, mais ils étaient devenus légers et rapides, comme ceux d'un félin. Il retournait vers la maison.

Pendant un instant je restai immobile, comme une statue de plomb. J'entendais le murmure de l'océan, le bruissement des buissons. Puis les

battements de mon cœur noyèrent tous les autres sons.

— *Ginny* ! C'était un hurlement.

Je me lançai à sa poursuite. Je tombai, me blessai sur un rocher. Des cactus percèrent ma chair. Je tombai une deuxième fois et heurtai un rocher de la tête. À moitié assommé, je restai immobile durant quelques instants. Et sentis une nouvelle présence dans la nuit. Et, à travers la solitude sans espoir qui jaillissait d'elle et pénétrait dans mon cœur et la moelle de mes os, je sentais l'attente, une attente passionnée…

— *Le succès enfin, cette troisième fois… tous les deux, lui mort, elle corrompue et ensuite torturée par le remords – échapper enfin à cette menace que je vois sur eux comme un nuage d'orage alors que le moment approche… le moment du danger…*

Cette pensée me transperça plus douloureusement que n'importe quoi : seul, Maledicto ne pouvait rien contre elle. Il ne pourrait triompher de sa fierté, de sa pureté, de son honneur. Le Tentateur Lui-Même s'était attaqué à ma Ginny…

J'ignorais quelle œuvre maudite était projetée. Mais en un éclair l'image de Ginny seule avec Maledicto avait effacé toute douleur, toute faiblesse et même le souvenir d'un Observateur ricanant. Je hurlai ma rage et me mis à courir. Cela avait sans doute été prévu. Je devais me tuer en tombant d'une falaise. Mais je suppose que des réflexes et des instincts à demi animaux me protégèrent. Lorsque je dus m'arrêter pour reprendre haleine je regardai autour de moi. Mais je ne voyais plus le château, ni la maison. Je m'étais égaré.

XV

Je contemplai le bord du précipice. L'Océan brillait plus bas. Maledicto m'avait fort adroitement égaré. Si j'avais été l'Homo-Sapiens ordinaire pour lequel il me prenait, il m'aurait non seulement éloigné mais sans doute tué. Mais j'avais des atouts qu'il ignorait, comme ma vision de sorcier. Je marmonnai la formule et sentis le changement dans mes rétines. Je pouvais maintenant voir à des kilomètres. Je me dirigeai vers la maison. Avec une lenteur atroce. Maledicto avait été plus rapide que moi.

La lune, presque pleine, inonda les collines de sa lumière.

La métamorphose eut lieu avant même que je ne la veuille. Je ne m'attardai pas à me dévêtir et à prendre mes vêtements dans mes mâchoires. Je déchirai tout à coups de crocs sauf mon slip et bondis comme une ombre cruelle. Si vous pensez qu'un loup géant à la queue rabotée, en slip, est assez ridicule, vous avez sans doute raison. Mais à ce moment-là je ne m'en souciais pas.

Avec des yeux de loup je ne voyais pas aussi loin. Mais je retrouvai ma piste, et celle de Maledicto. Maintenant je savais quel était l'effluve secret de son odeur. Un Démon.

Je n'avais jamais senti précisément cet effluve auparavant et mon cerveau lupin était incapable de déterminer son espèce. Ni de déterminer ce que Maledicto voulait de Ginny. Mon crâne étroit ne contenait que la hâte – et la haine.

La maison. Le patio. Personne. Mais la chambre à coucher, face à l'océan, était ouverte aux rayons de lune. Je bondis. Elle était dans ses bras. Elle lui résistait toujours mais ses yeux étaient clos et elle faiblissait.

— Non, non. Non, Amaris. Amaris, Amaris… non.

Je poussai un hurlement et enfonçai mes crocs dans sa chair.

Son sang n'avait pas goût humain. Il était comme une liqueur qui brûlait et chantait en moi. Je n'osai plus le mordre. Encore une autre gorgée et je pourrais me coucher, tel un chien, à ses pieds, implorant ses caresses. Je me voulus humain. La transformation ne prit que le temps qu'il lui fallut pour lâcher Ginny et se retourner.

Malgré sa surprise, il ne me fit pas mauvais visage. Un rayon de lune éclaira d'or son visage et ses yeux magiques. Il riait.

Mon poing se détendit, avec toute ma force. Pauvre chair humaine ! Comment lutterait-elle contre la vie mercuriale de l'Air et des Ténèbres ? Maledicto ne fut tout simplement plus là. Je m'écrasai contre un mur et mes phalanges saignèrent.

Son rire tinta au-dessus de moi.

— Et cette misérable chose mériterait fille aussi ardente que toi ?

Dis un mot, Virginia, et je le fouette jusqu'à sa niche !

— Steve…

Elle s'était tapie dans un coin sans venir à moi. Je me relevai, titubant.

Maledicto sourit et enlaça Ginny. Elle frissonna, tenta de l'écarter. Il l'embrassa. Elle gémit et, à nouveau, sa résistance faiblit, faiblit… Je chargeai. Maledicto me repoussa de sa main libre. Je tombai, lourdement. Il mit un pied sur ma tête et me tint prisonnier.

— Je préfère ne point briser tes os, dit-il. Mais si tu es aussi peu courtois que de ne point respecter les désirs de la Dame…

— Mes désirs ! Ginny lui échappa. – Dieu du ciel ! Va-t-en !

Maledicto eut un rire léger – je dois par force fuir les saints noms si une de mes victimes les invoque en toute sincérité, murmura-t-il. Et pourtant tu vois que je demeure ici. C'est que ton véritable désir est pour moi, Virginia.

Elle saisit un vase, le lança sur lui. Il l'évita adroitement, fit tomber le vase sur moi et alla à la fenêtre.

— Ah certes, cette fois le charme est rompu, dit-il. Mais ne crains point. À une heure plus propice, je reviendrai.

Il se coula par la fenêtre. Je le suivis péniblement. Le patio était blanc et désert sous la lune.

Je m'assis, la tête entre les mains. Ginny sanglotait à mes côtés. Le temps passa. Finalement je me levai, pris une cigarette et m'assis sur le bord du lit. Elle était à mes genoux mais je ne la touchai pas.

— Qu'est-ce que c'était ? demandai-je.

— Un incube.

Je ne voyais que ses cheveux roux, coulant sur son dos. Elle avait mis sa plus jolie chemise de nuit pendant notre absence…, pour qui ? Sa voix était basse, mal assurée.

— Il… l'incube doit hanter les ruines. Il a dû venir avec les Espagnols. Peut-être est-ce à cause de lui qu'ils n'ont pas réussi…

J'aspirai la fumée.

— Pourquoi n'en a-t-on rien su ? Ah… son rayon d'opération doit être très limité. Une malédiction sur une vieille famille maintenant éteinte. Donc confinée à la demeure et aux terres du vieux seigneur. Depuis lors, personne ne s'est trouvé ici la nuit.

— Jusqu'à ce que nous…

— Juan et sa femme, bien sûr, avec des amis. C'est, toi, la sorcière. Moi, je sais seulement qu'un incube est un démon érotique. Pourquoi n'a-t-il jamais embêté les Fernandez ?

Elle recommença à sangloter. Je pensai que le désespoir, combiné avec la perte de ses précédents pouvoirs de sorcellerie, avait eu raison de sa discipline thaumaturgique. Mon propre esprit était très clair. Je poursuivis :

— Car le démon a dit vrai, je suppose ; les symboles sacrés protègent ceux qui veulent être protégés. Juan et sa femme sont bons catholiques. Ils ne viendraient pas ici sans mettre un crucifix dans chaque chambre. Et aucun des deux n'a envie de tromper l'autre.

Elle leva un visage tragique. – Tu crois que je…

— Oh, pas consciemment. Si nous avions mis quelques crucifix à notre arrivée, ou simplement prié sincèrement, nous aurions été en sécurité, nous aussi. Nous n'aurions jamais su qu'un incube se trouvait dans le voisinage.

Mais nous pensions à autre chose et maintenant il est trop tard. Ton subconscient a dû penser que la monogamie…

— Steve !

Elle était debout devant moi.

— Pendant notre voyage de noces ! Tu peux dire une chose pareille !

— Je peux. Je l'ai dite.

J'écrasai ma cigarette. J'aurais aimé écraser le visage de Maledicto.

— Sinon, repris-je, comment aurait-il pu t'ensorceler ?

— Steve ! Je t'aime ! Je n'aime que toi !

— Alors, soupirai-je, prends le tapis et va à… Oh, Guaymas doit être la ville la plus proche assez importante pour avoir un exorciste attaché à la police. Fais un rapport et demande une protection. Car si je n'ai pas oublié ma démonologie, l'incube peut te suivre partout après que tu as succombé à son influence.

— Mais il ne s'est rien passé !

Elle cria cela comme si je l'avais frappée ; et en un sens je l'avais fait.

— Non, le temps à manqué. Et tu aurais pu repousser n'importe quel démon avec une incantation, si tu possédais encore tes pouvoirs de sorcière. Mais tu ne les as plus. Jusqu'à ce que tu les aies à nouveau, il te faudra être gardée par un exorciste à tous moments, sauf si tu es dans une église. À moins que –

— Quoi ? – Elle m'agrippa. Ses mains étaient glacées. Je la repoussai, aveuglé par la double insulte à ma masculinité ! Maledicto m'avait jeté à terre et avait manqué de peu séduire ma jeune épousée.

— Steve, à quoi penses-tu ?

— Je pense que je pourrais m'en débarrasser moi-même.

— Tu ne peux *pas !* Tu n'es pas un sorcier et c'est un démon !

— Je suis un loup-garou. Le combat sera peut-être égal.

Je me rendis dans la salle de bains. Mes blessures étaient superficielles mais mes phalanges étaient très enflées. Elle voulut m'aider. Je l'écartai d'un geste.

Je savais que c'était irrationnel, mais j'étais rempli de douleur et de fureur. Je songeais à aller à la Fortaleza, où Maledicto était sans doute retourné.

En loup, je serais aussi fort et rapide que lui. Je ne pourrais le mordre… mais je pourrais reprendre forme humaine à ma guise, appliquer les astuces du close-combat apprises à l'armée… c'était insensé, mais mon propre démon s'était emparé de moi.

Ginny le sentit. Intuition de sorcière, ou de femme ?

Très pâle sous la lumière impitoyable du saintelme elle frissonna, avala sa salive, puis inclina la tête.

— Si tu le dois… nous irons ensemble.

— Non ! – C'était un rugissement – Je t'ai dit d'aller à Guaymas. Je n'ai pas eu assez d'ennuis comme ça ? Laisse-moi seul jusqu'à ce que je décide si je veux encore de toi !

Elle me regarda. Puissé-je ne jamais revoir de tels yeux. Puis elle s'enfuit.

Je sortis dans le patio et devins un loup. Le relent du démon flottait lourdement dans l'air. Je le suivis dans la montagne.

XVI

Le clair de lune baignait la terre. Mon nez reçut des senteurs : poussière, sauge, cactus, algues, et, plus loin, le sel de l’océan. Mes oreilles entendirent le cri sub-sonique d’une chauve-souris, la fuite terrifiée d’un lapin ; mon pelage se hérissait sous des sensations pour lesquelles les hommes n’ont pas de mots. Je ne ressentais plus mes tourments humains. Mon cerveau de loup ne contenait plus que des pensées propres, carnivores, meurtrières. Je me sentais renaître. Je sais que certains psychiatres ont obtenu de bons résultats en transformant temporairement leurs malades en animaux.

Bientôt, la vieille tour de garde dressa sa silhouette corrodée devant la lune. Tendu pour l’attaque, je passai ce qui avait jadis été un portail. Sable accumulé depuis des siècles, monceaux de pierres, ruines. Sous les ruines, des caves. Je les avais explorées superficiellement, une fois, sans descendre suffisamment pour trouver la tanière de l’incube.

Je hurlai mon défi.

Une forme blanche émergea de la tour. Je me tendis pour bondir. Si je pouvais trancher sa jugulaire du premier coup, avaler son sang drogué n’aurait pas d’importance, puisqu’il serait mort…

Un rire doux perla autour de moi. Elle avança, se tint sous une cataracte de rayons de lune, impossiblement blanche contre les sombres murs pourrissants.

— Bonsoir, beau damoiseau. Je n’espérais point si heureuse fortune.

Son parfum me pénétra. Je grondai et le grondement devint gémissement. Elle me gratta derrière l’oreille. Je léchai son bras. Le goût me grisa. À quoi bon rester loup ? Le changement se fit. Je me mis debout, redevenu un homme.

Elle était aussi grande et svelte qu’Amaris, avec le même étrange visage pointu et les mêmes yeux phosphorescents. Mais ses cheveux pâles tombaient plus bas que sa taille et elle portait une robe tissée par des araignées paresseuses. Son corps… à quoi bon tenter de le décrire ?

— Cybelita… ? réussis-je à murmurer.

— Et tu es Steven. Une main fine se posa sur la mienne – Sois le bienvenu.

J’humectai mes lèvres – Ton frère… est-il là ?

Elle ondoya plus près. – Quelle importance ?

Je songeai qu’il est difficile d’expliquer à une dame qu’on est venu égorger son frère.

— Écoutez, dis-je, vous… lui… il faut que vous nous laissiez seuls !

Cybelita eut un sourire tendre.

— Ah, ta douleur est la mienne, Steven. Mais ne peux-tu trouver de pitié pour nous dans ton cœur ? Sais-tu en quoi consiste la véritable damnation ? Être une créature en qui les éléments existent séparément – le

Feu de la Luxure, l’air de l’impulsion, l’Eau de l’impudeur et la sombre puissance de la Terre… être de cette nature et pourtant être condamné à se terrer tel un rat dans ces ruines, hurlant vers des deux vides ; affamé, affamé durant trois siècles ! Si tu mourais de faim et que deux passants préparassent un festin, ne prendrais-tu les quelques miettes qui ne leur feraient point défaut ?

Je marmonnai que l’analogie était fallacieuse.

— Ce n’est point méchanceté, dit-elle, implorante.

Elle s’approcha, sa poitrine contre la mienne, ses mains sur mes épaules.

— C’est le besoin qui nous force. Et après tout, Steven, vous autres mortels n’êtes point parfaits non plus. Si vous étiez des saints que nulle pensée impure n’effleure, aucun démon ne pourrait vous approcher. Nous sommes attirés par ce qui, en vous, nous ressemble.

Je m’étranglai – Oui, dis-je. C’est une raison… deux même !

Cybelita eut un autre rire. – Mais, deux damoiseau… voilà qu’au clair de lune j’enlace le plus beau chevalier nu de ce monde.

— Oh, mon Dieu ! Je venais de me rappeler que je ne portais que mon slip. Comme elle ne s’écarta pas, mon exclamation ne devait pas compter pour une prière.

— … et que je discours de métaphysique ! reprit-elle. Nenni, te voilà confus !

Elle fit une pirouette. – Je ne veux point te désavantager. Là n’est pas vraie amitié. Soyons semblables en notre dévêture.

Elle claqua des doigts. Sa robe disparut, mais cela ne faisait guère de différence. Moralement, peut-être… mais la morale n’était pas présente.

— Et maintenant viens, viens mon aimé. Mon loup, mon premier loup-garou… aurais-je soupçonné telle nouvelle merveille, nul moment n’aurait été gâché avec la femme – Viens !

Elle se jeta contre moi. Je me perdis dans son baiser. Un restant de volonté me fit dire :

— Non ! J’ai une femme !

Le rire de Cybelita fut moins musical.

— Et où crois-tu que soit Amaris depuis que tu as quitté ta gaillarde ?

J’émis un son étranglé.

— C’est arrivé, ronronna-t-elle. Ce qui est fait ne peut être défait. Ne blâme point ta femme. Elle n’est que mortelle. Ne l’es-tu pas ?

Pendant un instant, je connus le Purgatoire. Puis je saisis Cybelita. Mes baisers fendirent ses lèvres et je goûtai à nouveau le sang démoniaque.

— Mon amant, mon amant, emporte-moi dans la tour…

Je la soulevai.

— Steve !

Le cri de Ginny me perça comme un poignard. Je lâchai mon fardeau qui tomba sur son ravissant derrière et prononça un mot très vilain. Je contemplai Ginny. Accroupie sur notre tapis Persan, ses longs cheveux roux flottant sur ses épaules nues, je la regardai et sus que bien qu’Amaris me l’ait volée je ne désirais et ne désirerais jamais qu’elle.

Cybelita se releva. Je ne la désirais plus. Quelle retourne à l’enfer.

Elle adressa un ricanement à Ginny et m’ouvrit les bras. Je dis :

— Défends-toi ! et me changeai en loup. Elle sauta de côté. Ginny poussa un autre cri, mais toute mon attention était pour la succube. Le corps de Cybelita puisa, devint gris. Elle était une louve. Elle m’adressa un sourire impudique. Je refusai l’offre et lui sautai, à la gorge. Enlacés, nous nous battions. Elle était forte, mais pas entraînée en lycanthropie de combat. Je

plantai mes crocs là où je le voulais. Le sang démoniaque était doux et horrible au goût. Mais cette fois les puissances en moi, d'Amour pour ma femme et de Haine pour la chose que je combattais, étaient trop fortes.

Dans la dernière fraction de seconde j'entendis – pas avec mes oreilles – le cri de l'ignoble esprit à l'intérieur. J'éprouvai – pas avec mes sens – la turbulence spatio-temporelle tandis que le démon luttait pour changer la forme mathématique de sa fonction Schrödinger. Il se serait ainsi enfui vers le Bas-Royaume d'où il était venu, et je n'aurais plus que la masse d'échange. Mais mes crocs avaient été trop rapides et trop sauvages. Le corps périt et le démon sans âme cessa d'exister.

Haletant, je restai étendu près du cadavre de la louve. Il se contorsionna atrocement en formes diverses : homme, femme, satanoïde à cornes et à queue. Quand ses dernières forces cohésives furent épuisées il disparut en fumée.

Peu à peu, je repris mes esprits. Ma tête était sur les chers genoux de Ginny. Le clair de lune nous baignait ; les étoiles étaient amicales, le château n'était plus rien qu'une pile de ruines. Ginny riait, pleurait, m'enlaçait.

Je redevins un homme et la pris dans mes bras.

— Tout va bien, chérie. Je l'ai tuée. Maintenant, au tour d'Amaris.

Elle leva vers moi son visage couvert de larmes.

— Tu ne sais pas… ? Tu as tué Amaris aussi !

— Hein ?

— Oui. Un peu de mon savoir m'est revenu… Après ton départ. Incubes et succubes ne font qu'un. Ils changent de sexe à… à volonté. Amaris et cette garce ne faisaient qu'un.

XVII

Après notre lune de miel nous retournâmes à notre appartement et reprîmes nos études à l'automne. Comme la plupart des nouveaux mariés nous eûmes quelques problèmes financiers ; rien de grave. Mais nous dûmes vendre le tapis lorsque Ginny se trouva enceinte. Autrement, ces deux premières années, notre vie n'eut rien de spectaculaire… sauf lorsque nous étions seuls ensemble.

Et puis… une infirmière me mena au lit où reposait ma bien-aimée. Elle était encore plus pâle que de coutume et ses hautes pommettes étaient plus accusées. Mais ses cheveux flamboyaient sur l'oreiller et sous ses paupières lasses ses yeux brillaient comme des émeraudes.

— Ta fille te plaît ?

— Elle est superbe, dis-je.

— Menteur ! Tous les hommes sont horrifiés en voyant ces petits paquets de protoplasme ridé et rougeaud.

Elle prit ma main – Mais elle sera ravissante, Steve. Sûrement. Parce que c'est si beau, entre nous.

Il n'était pas question que je pleure devant les autres accouchées, mais… l'infirmière me sauva. Elle dit d'un ton net : – Laissons votre femme se reposer, M. Matuchek. Le Dr. Ashman voudrait rentrer chez lui.

Il m'attendait dans le bureau des Noms. Après que j'eus franchi la porte insonorisée, l'infirmière la scella derrière moi avec de la cire et une Étoile de David. Cet hôpital était très moderne et on y faisait très attention. Thomas Ashman, cheveux grisonnants, taillé en athlète, trahissait néanmoins une certaine fatigue. Je vis que sous sa blouse chirurgicale couverte de signes du zodiaque il portait un pantalon blanc et un tee-shirt… et son amulette, bien entendu.

Nous échangeâmes une poignée de mains.

— Tout va bien. Vous comprenez bien que, n'ayant pas de thérianthropes du côté maternel, aucun de vos enfants ne sera jamais un loup-garou naturel. Mais puisque votre fille a hérité de vous le complexe complet du gène récessif, elle supportera très facilement des charmes de métamorphose. C'est un avantage, surtout si elle fait une carrière thaumaturgique comme sa mère. Mais cela signifie qu'il faudra veiller à certains dangers. Elle sera plus vulnérable aux influences para-naturelles que la plupart des gens.

J'acquiesçai. Ginny et moi avions eu des expériences auxquelles nous ne tenions pas.

— Choisissez bien son mari, plaisanta Ashman, et vous aurez des petits-enfants garous.

— Si elle ressemble à sa mère, son mari sera à plaindre ! plaisantai-je à mon tour. Docteur, nous sommes fatigués tous les deux. Dressons les actes de naissance et allons nous coucher.

Il s'assit devant son bureau. Les parchemins portaient déjà le nom des parents, la date, le lieu et le numéro d'immatriculation, le même sur les deux parchemins.

— Comment l'appelez-vous ?

— Valeria.

— Oui… le choix de votre femme, je suppose. Un second nom ?

— Euh… Mary. Mon choix… le nom de ma mère.

— Bonne idée. Elle pourra l'adopter si l'autre ne lui plaît pas. Mais je crois qu'il lui plaira.

Il tapa l'information, signa, me donna le document et jeta le double dans une corbeille de classement.

Plus gravement il prit le parchemin qui portait les empreintes digitales de ma fille.

— Et le vrai nom ?

— Victrix.

— Hein ?

— Ginny l'a toujours aimé. Valeria Victrix. La dernière légion romaine en Grande-Bretagne.

La dernière à avoir combattu le Chaos, avait dit Ginny dans un des rares moment où sa gravité était totale.

Ashman haussa les épaules.

— Ce n'est pas comme si la gosse devait s'en servir…

— J'espère qu'elle ne s'en servira jamais !

— Cela impliquerait un grave danger, acquiesça-t-il, mais ne vous faites pas de souci. Ce n'est qu'une sage précaution, comme un vaccin.

— Je sais, dis-je. Je regrette d'être né trop tôt.

Il n'est pas courant qu'un citoyen ordinaire et paisible soit victime d'invocations nymiques, mais j'ai eu une carrière assez mouvementée et maintenir les contre-charmes est assez embêtant, et parfois aléatoire. La science médicale est une des rares disciplines ayant fait de véritables progrès.

Ashman trempa une plume d'aigle dans un encrier rempli d'encre de noix de galle. – Par l'oiseau de ta patrie et par l'arbre de la foudre, entonna-t-il, sous leur protection et sous celle de Dieu ! Fille de ce jour, ton véritable non, connu sur cette terre uniquement de tes parents, ton médecin, et toi à ta majorité, sera : Victrix. Puisses-tu le porter avec honneur et bonheur tant que ta vie durera. Amen.

Il écrivit, jeta du sable de Galilée sur les mots et se leva.

— Je classerai celui-ci moi-même, dit-il. Il bailla.

— Bon, c'est tout.

Nous nous serrâmes la main à nouveau.

— Je regrette qu'elle soit arrivée à une heure si indue, dis-je.

— Nous y sommes habitués, nous autres médecins.

Son air ensommeillé disparut. Il me regarda fixement.

— De plus, dans ce cas, je m'y attendais.

— Comment… ?

— J'avais déjà entendu parler de vous et de votre femme, dit Ashman. Je me suis renseigné davantage, et j'ai même prononcé quelques runes personnelles. Vous ne le savez peut-être pas mais votre fille a été conçue au solstice d'hiver. Et, en plus de son hérédité inhabituelle, elle a autre chose, que je ne puis identifier. Mais j'étais persuadé qu'elle naîtrait cette nuit, parce qu'une Pleine Lune tombait à la Saint-Mathieu. Je vais l'observer avec énormément d'intérêt, M. Matuchek, et je vous conseille de


veiller tout particulièrement sur elle… Bonne nuit.

XVIII

Rien de bien remarquable ne nous arriva les trois années suivantes. Du moins, c'est ce que vous penseriez. Mais vous n'êtes pas nous. Pour nous, tout avait changé.

Nous ne nous attendions pas à Valeria. Nous découvrîmes, plus tard, que Svartalf avait encore pourchassé l'Elfe. Pour se venger, le Petit Peuple avait transformé les pilules de Ginny en aspirine. Depuis, je me suis demandé s'il n'y avait pas une autre cause… Les Puissances ont leurs moyens pour nous mettre dans des situations qui leur conviennent.

Tout d'abord, Ginny comptait suivre notre projet initial. Dès que Valeria pourrait être confiée le jour à une baby-sitter, elle travaillerait. Elle obtint son agrégation d'Arcane et on lui offrit des postes très intéressants, qu'elle refusa. Pas encore… pas lorsque Valeria apprenait à sourire, qu'elle rampait partout et que ses sons musicaux se changeaient en paroles.

Donc, pas de double salaire. J'obtins mon diplôme d'ingénieur et eus la chance – inespérée – d'être engagé par la Scryotonique Nornwell, une petite société en pleine expansion. En peu de temps mon patron, Barney Sturlason, fut aussi mon ami.

Donc, nous vivions heureux bien que certaines époques me fassent toujours penser à la vieille malédiction chinoise : « Puissiez-vous vivre à une époque intéressante ! »

Ginny et moi n'avions jamais cru la propagande proclamant que la paix et le bonheur régneraient à jamais après la défaite du Califat. Nous savions l'héritage de malheur que laisse toute guerre. Et nous savions que celle-ci n'avait été rendue possible que parce que la Chrétienté était divisée. Le Califat lui-même, d'ailleurs, n'était que le bras séculaire d'une hérésie musulmane, car nous avions de bons alliés musulmans.

Mais il était normal d'espérer que la leçon aurait été comprise, que les gens renonceraient à leurs querelles religieuses. En particulier, nous pensions que l'Église Johannienne serait discréditée et perdrait tout pouvoir.

N'était-ce pas le défi lancé par elle aux vieilles croyances – aux bases de la civilisation occidentale – qui nous avait divisés et affaiblis ? N'était-ce pas son fol exemple qui avait stimulé l'idéologie du Caliphat ?

Mais maintenant je ne m'attends plus à de la logique lorsqu'il s'agit des hommes…

La menace ne se fit pas sentir du jour au lendemain. Nous n'écoutâmes pas ceux qui nous mettaient en garde. Et le mouvement prit lentement de l'ampleur. Puis la phase active démarra. Curieusement, des manifestations pacifiques tournaient à l'émeute ; des grèves folles éclataient sous des prétextes invraisemblables, l'agitation des étudiants paralysait les Universités et de plus en plus de gens déclaraient qu'il fallait mettre fin à la corruption, tout détruire pour rebâtir un Monde Paradisiaque sur les

décombres. Et nous, cette éternelle majorité qui ne demande qu'à vivre en paix et à cultiver son propre jardin, nous nous demandions comment cette désintégration avait pu s'emparer du pays. Mais cela ne s'était pas fait en une nuit. Pas même en celle de Walpurgis.

XIX

Je rentrai tôt, ce jour de Juin. Notre rue était tranquille. Les quelques manches à balai visibles transportaient des ménagères rentrant de faire leurs courses.

En quittant l'usine, j'étais en colère. Ici, la paix régnait. Barney et moi avions un plan pour venir à bout de nos problèmes. En attendant, j'étais chez moi ! Je parquai mon manche à balai près de celui de Ginny et allai vers la maison. Un boulet de canon traversa l'air et me frappa.

— Papa ! Papa !

Je la serrai dans mes bras. Boucles dorées, yeux immenses et bleus. Ma fille. Elle portait sa tenue de chérubin et je devais prendre garde à ne pas briser ses ailes. Lorsqu'elle volait, elle était attachée à un poteau, sous la surveillance de Ginny. Comment se faisait-il qu'elle soit en liberté… ?

Svartalf parut, sur un manche à balai ordinaire. Son dos était arqué, sa queue en l'air et il jurait affreusement. Il pouvait sans doute se faire obéir… jusqu'à ce qu'elle ait vu Papa.

— Bon ! allons voir Maman !

Ginny, venant de la salle de travail, entra dans la pièce de séjour en même temps que nous. Regardant derrière elle je vis pourquoi elle avait chargé Svartalf de surveiller Val. C'était jour de lessive. À trois ans, on salit beaucoup de vêtements et les tissus auto-nettoyants étaient trop chers pour nous. Ginny était obligée d'animer chaque vêtement et de s'assurer qu'il ne se noue pas tandis qu'il se lavait, se rinçait et se promenait pour se sécher. Un tel spectacle enchante un enfant ; elle avait donc dû envoyer Val ailleurs.

Je pris Ginny dans mes bras. Mais ce ne fut que lorsque notre fille, débarrassée de son costume de chérubin, regardait des dessins animés dans la boule de cristal que je pus lui parler. Elle préparait notre dîner dans la cuisine.

— Comment se fait-il que tu sois rentré si tôt ?

— Que dirais-tu de reconstituer la vieille équipe ? répliquai-je.

— Laquelle ?

— Matuchek et Graylock… non, Matuchek et Matuchek, redresseurs de torts patentés.

— Que veux-tu dire, Steve ?

— Tu le verras sur la boule, aux nouvelles. Ce ne sont plus des piquets. Ils sont à l'intérieur, et bloquent toutes les issues. Notre personnel a dû quitter l'usine par les toits. Des pierres ont été lancées sur certains d'entre eux.

Elle était surprise et indignée mais elle garda le calme qu'elle montrait à l'extérieur de notre foyer.

— Vous n'avez pas appelé la police ?

— Bien sûr que si. La police viendra si nous l'appelons. Les piquets ont

pénétré dans une propriété privée, cassé des vitres, écrit des slogans obscènes sur nos murs. Légalement, nous sommes dans notre droit absolu. Mais l'opposition cherche des martyrs. Elle résistera, pour en avoir. Nornwell fabrique du matériel pour la police et la défense nationale, comme des fluoresceurs et des lunettes anti-basilic. Nous avons des contrats pour développer nos recherches et nos fabrications. La police et les forces armées servent l'Établissement. L'Établissement doit périr. Donc Nornwell doit être fermé. Le chef de la police nous a dit que toute intervention deviendrait une bataille sanglante et déclencherait des émeutes universitaires. Il nous a suppliés de cesser le travail cette semaine, pour voir si les choses ne se tassent pas. D'ailleurs, plusieurs de nos employés ont dit à leur contremaître qu'ils avaient peur de revenir.

Ses yeux étincelaient de fureur contenue.

— Si vous cédez, dit-elle, ils passeront au prochain nom sur leur liste.

— Tu le sais. Je le sais. Mais il y a « L'effet-martyr ».

Et les prêtres Johanniens prêts à clamer un sermon de plus sur le sang innocent qui égale le Sang de l'Agneau. Ce pays est plein de braves gens qui se demanderont si les Églises Pétrines me font pas fausse route quand la société qui les a vues naître emploie la violence contre les membres de l'Église de l'Amour. Soyons lucides : la violence n'a jamais réussi à vaincre la désobéissance civile.

— Reviens me dire ça après que les mitraillettes auront parlé.

— Oui, bien sûr. Mais qui soutiendrait un gouvernement de massacreurs ? Nornwell ne peut s'adresser à la police pour faire évacuer sa propriété.

— Ça n'a pas l'air de t'attrister outre mesure.

Je me mis à rire. – Barney et moi avons une idée. Ça m'amuse assez. La vie était trop calme, ces temps-ci. Alors, tu en es ?

— Ce soir ?

— Oui. Je te donnerai des détails quand Val sera couchée.

Le sourire de Ginny disparut. – Je ne sais pas si je pourrai avoir une baby-sitter. Il est tard et ce sont les examens de sortie du lycée.

— Et Svartalf ? Tu n'auras pas besoin d'un familier et il peut faire les choses essentielles, monter la garde, réveiller une voisine si Val a mal au ventre.

— Elle pourrait se réveiller et nous réclamer, objecta Ginny, sans conviction.

Je lui rappelai que nous avions acheté un garde-sommeil à Val à un moment où elle avait parfois des cauchemars. Le petit soldat de plomb ne se tenait pas seulement près de son lit. Il se tenait aussi dans ses rêves, prêt à faire fuir toute image effrayante. Je ne crois pas que les gadgets puissent se subsister à l'amour des parents et à leur présence, mais ils sont utiles.

Ginny fut d'accord. Elle avait accepté de bon gré son rôle d'épouse et de mère. Mais un cheval de course n'est pas un cheval de labour.

C'est ainsi que nous permîmes à l'enfer de se déchaîner.

XX

La nuit était sombre. Nous partîmes peu après, vêtus identiquement de pull-overs et de pantalons noirs. Notre vision de sorciers nous permit un vol sûr mais illégal, très haut au-dessus des toits et des fenêtres de la ville. Le secteur industriel était plus obscur que de coutume. Je n'y vis pas de petites lueurs bleues, dansant d'un bâtiment à l'autre. Le Petit Peuple, si curieux d'habitude lorsque les hommes n'étaient pas présents, était ailleurs.

Au moment où nous approchions de l'usine Nornwell je sentis des odeurs… chair, encens, sueur et l'âcreté des énergies para-naturelles.

Environ cinq cents personnes occupaient la cour et le jardin, empêchant toute sortie ou toute entrée, sauf par les airs.

Près des hangars, il y avait moins de monde. Mais il y avait aussi quelque chose de nouveau. Un prêtre Johannien officiait devant un autel portatif. Même d'en haut, il n'y avait pas à se tromper. Le crucifix en forme de tau brillait derrière lui. Sur l'autel, les quatre talismans – la Coupe, la Baguette, l'Épée, le Disque. Deux acolytes balançaient des encensoirs qui, bizarrement, parfumaient l'air mais le rendaient sinistre. Était-il en train d'envoûter l'opposition, c'est-à-dire, nous ?

Ginny interrompit mes réflexions.

— Avec ces gnostiques, dit-elle, on ne sait pas où finit la prière et où commence la sorcellerie. Entrons vite. Les courants temporels m'inquiètent, ce soir.

La police ne permettait que les sorties de l'usine, mais nos vieux talents de commando nous permirent d'entrer, sans être remarqués, par une trappe au-dessus du garage. En parquant le balai je murmurai à Ginny :

— Le prêtre constitue un progrès. Durant la journée, ils n'avaient que des chanteurs folkloriques.

Nous montâmes jusqu'au bureau de Barney Sturlason. Sa silhouette massive se dressa devant nous. – Virginia ! Quel plaisir inattendu ! Mais euh… le danger…

— Est inexistant, selon Steve. Et je pense qu'un thaumaturge de plus vous sera utile.

— Et comment ! Steve vous a expliqué notre plan ? Nous devons nous assurer que nos équipements les plus délicats, des pendules jusqu'aux tarots, seront protégés et n'auront pas besoin d'être recalibrés. Je crois que tout est bien protégé mais je serais heureux d'un contrôle et d'une protection supplémentaires.

— D'accord, dit Ginny. Au besoin, je demanderai de l'aide à vos gars du Service d'Alchimie. Je présume que vous deux allez être assez occupés.

— Oui, dit Barney. Je veux donner une dernière chance aux gens qui sont dehors. Steve me servira de garde du corps, si c'est nécessaire.

Je haussai les épaules et me déshabillai, ne gardant que le survêtement

en tricot élastique qui ne me gênerait pas sous ma forme de loup et m'éviterait des ennuis sous ma forme humaine. Le flash lunaire pendait déjà à mon cou comme une épaisse amulette ronde.

Ginny, un peu inquiète malgré tout, m'embrassa et nous quitta. Barney ouvrit alors une armoire et en retira une couverture de lit qu'il plia sur son bras.

— Si tu dois te métamorphoser, je jetterai cette couverture sur toi, dit-il.

— Mais pourquoi ? Il n'y a pas de soleil dehors ; c'est la lumière des elfes ! Elle n'inhibe pas les métamorphoses.

— Depuis l'arrivée du prêtre la lumière a changé. Je l'ai mesurée au spectroscope. Elle a acquis suffisamment d'ultra-violet – 3500 angströms pour être précis – que tu risquerais des ennuis. C'est le résidu d'un charme de protection contre tout charme offensif de notre part.

Barney hocha la tête – Crois-moi, Steve, ces manifestants sont manipulés par des gens très habiles.

— Tu es sûr que c'est le prêtre qui a suscité le champ protecteur ?

— Oui. Tous les membres de ce clergé-là sont des mages – cela fait partie de leur noviciat. Je me demande ce qu'ils apprennent d'autre dans leurs séminaires isolés. Allons lui parler.

Nous atteignîmes un des panneaux vitrés qui encadraient l'entrée principale. Il avait été brisé, comme toutes les fenêtres, mais personne à l'extérieur n'avait pensé à le barricader et notre charme protecteur interdisait toute entrée, sauf la nôtre. Dehors, l'escalier était bondé de manifestants. Pendant un instant personne ne nous remarqua. Barney tapota l'épaule d'un adolescent barbu.

— Excusez-moi, dit-il en prenant le placard tenu par une main crasseuse.

Il jeta la couverture sur le placard et brandit au-dessus des têtes son drapeau blanc improvisé. Un drapeau qui était, en réalité, d'un vert bileux.

Une rumeur monta de la foule. Tous ses visages me parurent, en cet instant, semblables, et pourtant ils ne l'étaient pas. Mais la similitude existait dans les placards qu'ils portaient. Il y avait d'innombrables ST-JEAN 13 : 34 ou ST-JEAN 2 : 9-11. D'autres portaient les textes des citations ou des variations comme AIME TON PROCHAIN ou-AMOUR. D'autres encore, moins tendres, proclamaient :

DÉMATÉRIALISONS LES MATÉRIALISTES !

FABRICANTS D'ARMES, PLEUREZ !

PLUS DE CORNES DIABOLIQUES POUR LA POLICE !

TUONS LES TUEURS, HAÏSSONS LES HAÏSSEURS, DÉTRUISONS LES DESTRUCTEURS !

FERMONS CETTE USINE !

Les visages – et les cerveaux, ce qui était pire – n'étaient plus pour moi que des placards couverts de slogans. Comprenons-nous bien. Je n'aurais qu'une piètre opinion d'un jeune homme n'ayant jamais éprouvé le désir de ruer dans les brancards. Ce désir se perd avec l'âge et l'embonpoint. Notre civilisation est souvent insupportablement stupide et satisfaite d'elle-même ; et ses mains si pieusement croisées sur un ventre repu sont également tachées de sang. Mais cependant… elle seule se trouve entre nous et les Temps de Ténèbres qui interviendraient avant qu'une civilisation différente – et pire – ne surgisse pour remettre de l'ordre. Ne vous faites pas d'illusions. La liberté, c'est très beau ; jusqu'à ce qu'au nom de la liberté quelqu'un soit libre d'entrer chez vous, tuer, violer, piller, réduire en esclavage les êtres que vous aimez. C'est alors que vous serez prêts à suivre tout homme qui vous promettra calme et sécurité, et vous lui

tendrez vous-même son sabre et son knout. Donc, protégeons l'État que nous avons, si imparfait qu'il soit.

XXI

La foule eut un énorme soupir guttural. Quelques hommes avancèrent vers nous. Barney brandit son drapeau. – Une trêve ! tonna sa voix de basse. – Une trêve ! Amenez-moi votre chef ! Nous devons parler !

— On n'a rien à se dire, assassins ! hurla une fille boutonneuse. Elle flanqua son placard dans ma direction. Je pus y lire PAIX ET FRATERNITÉ avant de me baisser pour éviter le coup.

La foule se faisait plus agressive, plus pressante. Je pris son placard à la fille, protégeai mes yeux contre ses ongles et pris mon flash. Mais, subitement, tout changea. Une clochette tinta. Une voix cria.

Les deux sons, quoique bas, furent entendus au milieu des clameurs.

— Paix. Gardez l'amour dans vos cœurs, mes enfants. Soyez silencieux en la présence de l'Esprit Saint.

Mon adversaire recula, ainsi que ceux qui nous cernaient. Des hommes tombèrent à genoux. Un gémissement parcourut la foule, devenant presque orgasmique avant de se fondre dans le silence. Je vis le prêtre approcher.

Clochette en main il avançait sur le piédestal de son crucifix tau, en se tenant à la barre centrale. Ainsi le Christ cloué sur la Croix du Mystère le précédait. D'autres églises auraient pensé sacrilège de donner une telle forme au symbole principal de leur foi, de l'agrémenter d'un charme anti-gravité et de s'en servir comme d'un vulgaire manche à balai. Pourtant le spectacle était curieusement impressionnant, comme une incarnation de cet Autre Chose qui est le centre des préoccupations gnostiques.

Jusqu'à présent j'avais pris les « secrets ineffables » des Johanniens pour des foutaises. Ce soir, j'avais changé d'avis. Il y avait ici quelque chose de plus que les émanations para-naturelles ordinaires. Chacun des nerfs lycanthropes que je possédais en était conscient. Je ne pensais pas que la Puissance fut des plus Hautes. D'où, alors, provenaient ces forces mystérieuses dont je sentais la présence ?

Au moment où le prêtre atterrit devant nous il avait l'air tout à fait humain. Petit, maigre, lunettes tenant à peine sur son nez en trompette, cheveux gris si rares que je voyais à peine sa tonsure. Elle allait d'une oreille à l'autre, sur le haut du crâne… cette tonsure dont on dit qu'elle fut inventée par Simon le Mage.

Il se tourna d'abord vers la foule. – Laissez-moi parler à ces messieurs avec amour et non avec haine et la justice pourra triompher, dit-il de sa voix dont la portée était si étrange. – Celui qui n'aime point ne connaît point Dieu, car Dieu est amour.

— Amen, marmonna la foule.

Quand le petit homme se retourna vers nous, je crus soudain qu'il avait été sincère en prononçant ces mots si précieux à nos cœurs. Mais les miasmes persistaient. L'Adversaire sait fort bien se servir de la simplicité et de la sincérité. Néanmoins, mon hostilité envers le prêtre diminua.

Il nous sourit et inclina la tête. – Bonsoir, dit-il. Je suis l'initié de 5e Classe Marmiadon, à votre service.

— C'est votre nom ecclésiastique ?

— Bien sûr. L'ancien nom est la première des choses temporelles que l'on abandonne au Portail de Passage. Je ne crains pas d'être ensorcelé si c'est ce que vous voulez suggérer.

— Non, sans doute.

Là-dessus, Barney nous nomma. C'était superflu, car nous étions tous deux facilement reconnaissables. Il poursuivit : – Nous sommes sortis dans l'espoir de conclure un accord.

Marmiadon rayonna. – Parfait ! Bénédictions ! Je ne suis pas le porte-parole officiel, vous savez. C'est le Comité du Salut National qui a organisé cette manifestation. Mais je serai heureux de proposer mes bons offices.

— L'ennui, dit Barney, c'est que nous ne pouvons satisfaire leurs demandes. Nous ne sommes pas contre la paix mondiale et le désarmement universel, loin de là ; ni pour le maintien des inégalités sociales, du matérialisme, de l'hypocrisie et de l'injustice.

— Mais vous pouvez contribuer à ce que nos buts soient atteints, dit Marmiadon. Vous pouvez joindre vos efforts aux nôtres et vous sauver ainsi de la damnation éternelle !

— C'est possible, bien que je pense que le pasteur Karlslund de l'église luthérienne serait de l'avis opposé, dit Barney. Mais là n'est pas le problème. Vous voulez que nous annulions des contrats que nous avons signés et pour lesquels nous avons reçu de l'argent. Vous voulez que nous manquions à notre parole.

Marmiadon perdit toute sa joie. Il se redressa de toute sa petite taille et déclara : – Ces combattants de l'Esprit Saint exigent que vous cessiez de fabriquer des équipements pour les forces armées, qui oppriment les pays étrangers, et pour la police, qui opprime notre pays. Cette exigence n'est pas négociable.

— C'est ce que je pensais, dit Barney, mais je tenais à ce que ce soit dit clairement, devant témoins. Et maintenant je vais vous mettre en garde.

Ceux qui entendirent relayèrent ses paroles. Je vis croître la tension de la foule.

— Si vous employez la violence contre ceux qui sont seulement venus protester…

— Oh, non, répondit Barney. Nous sommes pacifiques, nous autres. Mais vous êtes sur une propriété privée. Vous avez retardé et désorganisé nos travaux. Nous devons faire face à nos obligations contractuelles et nous allons procéder à une expérience. Elle peut être dangereuse. Pour votre propre sécurité, évacuez les lieux.

Marmiadon se raidit – Si vous croyez pouvoir vous permettre un envoûtement mortel…

— Nullement. Nous allons essayer une nouvelle méthode pour transporter une marchandise liquide. Avant d'aller plus avant, nous devons tester le système. S'il ne marche pas bien des gens non-protégés pourraient en souffrir.

Barney haussa le ton, bien que nous sachions que certains des policiers avaient des oreilles d'hiboux à l'écoute. – Je vous ordonne, je vous avertis, je vous supplie d'évacuer les lieux : Vous avez trente minutes.

Nous fîmes demi-tour et nous engouffrâmes à l'intérieur avant que la vague de malédictions, d'obscénités et de rugissements animaux ne déferlât. La vague nous poursuivit jusqu'à l'isolement béni du principal

labo d'alchimie. Une douzaine de scientifiques, de techniciens et d'ouvriers choisis par Barney parmi les volontaires s'y trouvait. Ils fumaient et buvaient du café tout en parlant à voix basse. Ils nous félicitèrent ; ils avaient tout suivi sur une boule à circuit fermé.

Je me tournai vers Bill Hardy, notre paracelse-en-chef.

— Combien en as-tu fabriqué ? demandai-je.

— Environ cent cinquante litres. Regarde.

— Ça alors ! Sans alchimie ?

— Absolument pas. Simple interaction moléculaire.

Évidemment, on avait la chance d'avoir un bon stock des ingrédients de base. Par exemple, une chaîne de laiteries avait commandé des antirancidités. On inhibe la réaction indésirable dans une éprouvette et on jette un sort sympathique pour obtenir le même effet dans des tonnes de produit. Et puis le gouvernement cherche à réduire les putois des États de l'Ouest…

Il s'interrompit. Ginny venait d'entrer, tenant sa baguette comme une Walkyrie son épée. Ses yeux brillaient.

— Nous sommes prêts, les gars.

— Allons-y. Barney souleva son corps massif. Nous le suivîmes jusqu'aux jerricans. Ils étaient tout à fait ordinaires, du modèle plat qui contient trois litres, mais le Sceau de Salomon marquait la cire qui fermait chaque bouchon vissé et je sentais, de façon subliminale, les forces para-naturelles tendues autour d'eux. Les savants les mirent sur un chariot et les emmenèrent.

Les techniciens m'accompagnèrent dans mon service. L'appareillage que j'avais bricolé n'avait rien d'impressionnant non plus. Des circuits et des fils emprisonnaient un générateur. On a parfois besoin pour une expérience de plus d'électricité que celle dispensée par les circuits publics.

J'avais été contraint d'ôter les écrans magnétiques du générateur. Ce que nous avions était donc une masse de fer libre et froid ; aucun sort ne pouvait agir dans son voisinage immédiat. Et j'avais fait monter mon monstre sur des roues, afin qu'il fût maniable.

Une fois dans le garage, de solides palans le hissèrent jusque sur le toit plat d'où Ginny avait déjà lancé les jerricans. Ils flottaient en l'air, hors de portée des distorsions magnétiques provoquées par le générateur arrivé à leur hauteur. Barney le fit rouler à côté de la trappe du toit. Nous ne pouvions donc rejoindre nos amis sur un balai ou sur un mot. Nous dûmes nous servir d'une échelle de corde.

— Prêts ? fit Barney. La sueur brillait sur son visage. Un échec aurait des conséquences imprévisibles.

— Oui, mais laisse-moi jeter un coup d'œil.

Je rejoignis Ginny au parapet. Au-dessous de nous la foule était massée, visages et placards levés dans une vague haineuse. Ils avaient vu les jerricans flotter dans l'air et savaient qu'il allait se passer quelque chose.

Derrière son autel, l'initié Marmiadon renforçait sans doute son champ défensif. Des phrases inconnues me parvinrent par bribes. La lumière des elfes se fit plus brillante. L'air bouillonnait et crépitait d'énergies.

Ma bien-aimée eut un léger sourire de regret.

— Comme Svartalf aurait aimé être là, dit-elle.

Barney arriva pesamment près de nous.

— Un dernier avertissement fit-il, et le cria à la foule.

Des cris lui répondirent. J'allai au générateur et mis le moteur en marche. Les infectes émanations me rappelèrent que j'avais vu des

machines, on les appelait des automobiles, construites autour de 1900, peu avant les premiers vols en balai. La place de ces engins n'est qu'au musée… au musée des horreurs.

La voix claire de Ginny avait mis les jerricans en position. Je ne les voyais plus car ils flottaient à trois mètres au-dessus de la foule, à distance égale les uns des autres. Elle fit un geste tranchant avec sa baguette et je baissai le commutateur principal.

Non, nous ne nous servîmes pas de sorts pour faire évacuer l'usine Nornwell. Nous employâmes l'absence de sorts. La poussée de courant à travers les bobinages du générateur suscita assez de magnétisme pour annuler tous les charmes, les leurs et les nôtres, dans un rayon de cent mètres.

Nous avions averti la foule, à plusieurs reprises, que nous allions expérimenter le transport de liquides pouvant être dangereux. Aucune loi ne nous obligeait à préciser que ces liquides se trouvaient dans des jerricans sur-pressurisés qui ne pourraient qu'exploser en giclant leur contenu dès que la force protectrice serait annulée.

Nous avions même exagéré le péril car les jerricans ne contenaient rien de dangereux. Simplement un mélange inoffensif d'éléments tels que le butyl mercaptan, l'acide butyrique, le méthanétiol, le scatol, le cadavérin, le putrescent… oui, évidemment, le lien organique possédait des propriétés pénétrantes. Si vous en receviez quelques gouttes sur la peau l'odeur ne disparaîtrait pas durant une ou deux semaines.

Les hurlements m'atteignirent d'abord et je me délectai. Puis arriva la puanteur. J'avais oublié de mettre mon masque à gaz et même sous forme humaine j'ai un odorat sensible. La bouffée que je reçus me jeta en arrière, étranglé de nausées. Cela sentait le putois, le beurre rance, l'asperge pourrie, la corruption, l'irrémédiable. C'étaient les roues du Juggernaut lubrifiées au gorgonzola ; c'était inimaginable. Je me protégeai juste à temps.

— Pauvre chéri. Pauvre Steve.

Ginny m'enlaçait. – Ils sont partis ? bégayai-je.

— Oui. Ainsi que les policiers. Tout le quartier suivra si nous ne nous mettons pas au travail.

Je me détendis. Le seul point incertain avait été celui-ci ; la foule céderait-elle ou passerait-elle par nos portes, devenues sans défense, pour nous massacrer ?

Après ce que j'avais senti, je doutais que la foule eût pu en avoir la force. Nos chimistes n'y avaient pas été de main morte !

Et quant à voir revenir les manifestants… se faire arrêter ou blesser pour la Cause est héroïque. Mais lorsqu'on pue de telle sorte que personne ne puisse vous approcher ?

J'embrassai Ginny, mais j'avais encore oublié mon masque à gaz et nos groins s'emmêlèrent. Elle les dégagea. – Je vais aider Barney et les autres à ensorceler ces molécules pour les faire disparaître. Toi, occupe-toi du générateur et remets ses écrans.

— Tu as raison. L'usine doit remarcher demain, fis-je.

Nous fûmes très occupés pendant deux heures. Puis Barney déboucha quelques bouteilles et nous fêtâmes notre victoire. À l'est le ciel rosissait lorsque Ginny et moi grimpâmes (difficilement) sur notre balai.

L'air était frais et le ciel très haut. Par-dessus mon épaule je lui dis que je l'aimais. Elle se blottit contre moi, caressante, et dit au balai d'accélérer.

Je ne songeais qu'à elle, et à mon amour pour elle. Mais elle avait

soudain saisi les traces para-naturelles, car elle releva la tête et relâcha son étreinte, mais ses ongles entrèrent dans ma chair.

— Par Moloch, qu'est-ce que tu –

— Ssh ! soupira-t-elle. Nous volâmes en silence dans le vent frais du matin. La ville s'étendait sous nous, encore endormie. La voix de Ginny me parvint, tendus mais d'une certaine façon affaiblie, inquiète.

— J'avais dit que je n'aimais pas les courants temporels, ce soir, dit-elle. Mais dans toute l'excitation je l'avais oublié.

Mes entrailles se tordirent, comme si j'allais me métamorphoser en loup. Sens et extra-sens se tendirent. J'ai peu de talents thaumaturgiques, mais un lycanthrope naît avec des instincts et des savoirs particuliers. Bientôt, moi aussi je le sus.

L'Horreur était présente.

Et au fur et à mesure que nous descendions nous sûmes qu'elle était chez nous. Nous laissâmes le balai sur la pelouse. Je tournai la clé dans la serrure et me jetai dans la maison.

— Val ! hurlai-je dans l'ombre des pièces. – Svartalf !

Aucune serrure n'avait été forcée, aucune vitre brisée, l'acier et la pierre protégeant contre toute entrée para-naturelle étaient en place. Mais des chaises étaient renversées, des vases s'étaient brisés en tombant des tables secouées ; il y avait du sang sur les murs, les sols, les tapis, dans toute la maison.

Nous nous jetâmes dans la chambre de Valeria. La voyant tranquillement endormie dans son berceau, nous nous étreignîmes en pleurant.

Finalement Ginny demanda : – Où est Svartalf ? Qu'est-il arrivé ?

— Je vais voir dis-je. – : En tout cas il s'est battu comme un dieu.

— Oui, fit Ginny en séchant ses larmes. Elle contempla la nursery dévastée et ses yeux verts devinrent durs. Elle regardait fixement le berceau.

— Pourquoi ne t'es-tu pas réveillée ? dit-elle d'un ton que je n'avais jamais encore entendu.

J'étais déjà hors de la pièce. Je trouvai Svartalf dans la cuisine. Son sang avait couvert le sol. Malgré ses os brisés, son pelage en lambeaux, son ventre ouvert, il respirait encore faiblement. Avant que je puisse l'examiner davantage un cri me ramena en courant près de Ginny.

Elle tenait l'enfant. Des yeux bleus, atones, me contemplaient sous des boucles dorées en désordre. Au-dessus d'elle le visage de Ginny était tendu à se rompre.

— Quelque chose ne va pas en elle, dit Ginny. Je ne sais pas ce que c'est mais il y a quelque chose.

Je sentis que mon univers se désintégrait. Puis j'allai dans le placard. Le jour venait ; il me fallait l'obscurité. J'ôtai la plupart de mes vêtements et me servis de mon flash. Je sortis et m'approchai de ma femme et de ma fille. Mon nez de loup respira leurs odeurs.

Je m'assis sur mon arrière-train et hurlai. Ginny posa dans le berceau ce qu'elle tenait et attendit, complètement immobile, que je ressorte du placard.

— Je vais appeler la police, dit ma voix. – Cette chose-là n'est pas Val. Ce n'est même pas humain.

XXII

Je préfère ne pas me souvenir trop précisément des heures qui suivirent. À midi, nous étions dans mon cabinet de travail. Le chef de la police locale nous avait immédiatement conseillé d'appeler le F.B.I. Les techniciens fédéraux examinaient la maison et le jardin, les passant au peigne fin. J'étais assis sur le canapé ; les yeux de Ginny étaient enfoncés dans leurs orbites. Ma tête était prête à éclater.

Le téléphone nous fit tressaillir. – C'est le docteur Ashman, annonça-t-il. – Voulez-vous lui parler ?

— Oui ! criai-je. – Visuel !

Le visage de l'homme qui avait mis Valeria au monde était aussi épuisé que celui de Ginny.

— Virginia, Steve. Nous avons le rapport. Vous aviez raison. C'est un homoncule.

— Pourquoi avez-vous pris tout ce temps ? dit Ginny. Sa voix était devenue rauque, dure.

— Un cas sans précédent, dit Ashman. Les enfants changés par les fées ont toujours été tenus pour une légende. Rien dans nos connaissances ne donne de raison pour que des intelligences non-humaines volent un enfant, ni aucune raison pour qu'elles laissent un golem à sa place.

Il soupira. – Apparemment, nous en savons moins que nous ne le pensions.

— Vos conclusions ? Le ton résolu de Ginny me surprit.

— J'ai travaillé avec toute une équipe. Nous avons perdu des heures en assumant que Valeria était ensorcelée. Le simulacre est parfait – même les empreintes digitales – mais le cerveau est inexistant ; l'EEG est plat. Ce n'est que lorsqu'elle – lorsque l'objet ne réagit à aucun des sorts thérapeutiques que nous avons pensé que le corps était une imitation. Vous nous l'aviez dit dès le début, Steve, mais nous mîmes ça sur le compte de l'émotion. Je regrette. Le contenu salin suggère que les fabricants de l'homoncule n'avaient pas accès aux océans. La preuve finale a été l'injection d'eau bénite radioactivée : le métabolisme n'a rien d'humain.

— Que fera-t-on de… la chose ? dis-je.

— Les autorités la garderont, pour l'instant. S'il ne se passe rien, on la mettra dans un asile. Ne la haïssez pas. Ce n'est qu'un pauvre objet, fabriqué pour une raison mauvaise ; mais il n'y est pour rien.

— Et ne mérite pas que nous y pensions, grinça Ginny. Docteur avez-vous une idée pour secourir Val ?

— Non, et j'en souffre. – Il était sincère. – Que puis-je faire d'autre ? Dites-le et je vole chez vous.

— Alors arrivez, dit Ginny. – Vous savez que mon familier a été grièvement blessé en défendant Val ? Il est chez le vétérinaire mais je veux que vous vous en occupiez.

Ashman s'étonna. – Je ne peux pas sauver un animal si le spécialiste en est incapable !

— Là n'est pas le problème. Svartalf guérira. Mais je veux que ce soit immédiat. Les vétérinaires n'ont pas votre équipement. Les runes et potions qui vous manquent, achetez-les. Peu importe le prix.

— Mais… fis-je.

Elle m'interrompit. – Nornwell paiera. Ou le gouvernement. Ce danger ne ressemble à aucun autre. Il peut être immense.

Elle était debout. Malgré ses yeux cernés, ses cheveux défaits, dans sa tenue noire défraîchie de la nuit précédente, elle était redevenue le Capitaine Graylock du 14e de Cavalerie.

— Réfléchissez, docteur, à ce que vous avez découvert. Svartalf pourra, ou ne pourra pas, me donner quelques renseignements sur ce qu'il a eu à affronter. Mais il en est incapable tant qu'il est inconscient.

— D'accord, dit Ashman.

Il allait raccrocher lorsque la porte s'ouvrit.

— Attendez ! ordonna une voix. Je me retournai, inutilement rapide. Le dur visage brun et le corps musclé de Robert Couteau Étincelant me confrontaient. Le chef du F.B.I. local avait abandonné le strict costume de ville de son organisation. Il était en tenue de travail. Son bonnet à plumes atteignait le plafond. Une gourde passée dans la taille de son cache-sexe cliquetait sèchement à chacun de ses pas. La couverture sur ses épaules et la peinture sur sa peau portaient les symboles de l'oiseau de tonnerre, du disque solaire, et d'autres encore.

— Vous avez écouté ! accusai-je.

— C'était nécessaire, M. Matuchek. Docteur Ashman, vous observerez le secret absolu. Ne mettez personne au courant !

Ginny s'emporta. – Je veux que…

— Le chat sera soigné, promit Couteau Étincelant du même ton rude. – Je doute qu'il soit utile mais nous ne devons rien négliger. Le gouvernement paiera la note – en douce – et le Dr. Ashman peut diriger l'équipe. Mais je dois m'assurer que les autres médecins sont au-dessus de tout soupçon. Et ils ne doivent savoir que le minimum. Attendez dans votre cabinet, docteur. Un de mes hommes sera là dans une heure.

Le médecin se rebiffa. – Et combien de temps lui faudra-t-il pour s'assurer du patriotisme sans faille de tous les spécialistes que je me propose de consulter ?

— Très peu de temps. Vous serez surpris de constater la somme de renseignements qu'il possède déjà sur eux. Je vous rappelle que la discrétion absolue est indispensable. Quiconque informerait la presse ou même ses amis de ce qui se passe aurait les plus graves ennuis.

Couteau Étincelant eut un sourire sardonique.

— Avertissement superflu, docteur. Vous êtes patriote et discret. Au revoir.

Le téléphone comprit et rompit le sort.

— Puis-je fermer les fenêtres ? s'enquit Couteau Étincelant tout en les fermant. – Les espions ont des gadgets si perfectionnés, maintenant ! Asseyez-vous donc.

Ginny se maîtrisa avec un effort que je perçus.

— Vous êtes assez autoritaire, fit-elle.

— Les circonstances l'exigent, Mme Matuchek.

Elle se mordit la lèvre et acquiesça.

— Je voudrais comprendre, dis-je.

Couteau étincelant se départit de sa rudesse.

— Nous confirmons ce que votre femme soupçonne, dit-il avec une compassion qui me fit penser qu'il avait peut-être une fille, lui aussi. – Votre femme est une sorcière et le saurait mais ne l'admettrait qu'après avoir perdu tout espoir d'une réponse moins terrible. Ceci n'est pas un enlèvement ordinaire.

— Bien sûr que non !

— Je doute même si, techniquement parlant, c'est un enlèvement. Mon service peut n'avoir aucune autorité.

Mais, ainsi que l'a dit votre femme, la défense nationale peut être en jeu. Washington et le Président décideront. En attendant, la prudence s'impose.

Je le regardai ; regardai Ginny et vis à nouveau l'horreur qui tenait du cauchemar.

Couteau Étincelant parla vite, d'un ton égal :

— Le sang est uniquement celui du chat. Il y a de faibles traces d'ichor, c'est tout. Les marques et entailles sur les meubles et le sol n'ont pas été faites par quelque chose d'identifiable, naturel ou para-naturel. Et l'identification, ça nous connaît ! Personne n'est entré chez vous. Rien n'a affecté les signes et objets protecteurs ; leurs champs étaient intacts et n'avaient pas été perturbés. Rien n'est entré ! Personne dans le voisinage n'a été alerté et pourtant les signaux anti-sorts et les chiens de garde à double-vue y foisonnent. Quelque chose de para-naturel et d'hostile aurait réveillé tout le quartier !

Au lieu de cela vos voisins immédiats n'ont entendu que ce qu'ils ont pensé être une bataille de chats.

— Mais alors ? m'écriai-je.

Ginny répondit pour lui. – C'est venu de l'univers infernal, dit-elle.

— Théoriquement, ç'aurait pu être une entité venue du ciel. – Le sourire de Couteau Étincelant fut bref. – Mais c'est psychologiquement et spirituellement impossible.

Ginny se pencha en avant, menton dans la main, yeux mi-clos.

— L'objet d'échange renforce votre hypothèse. Pour autant que nous sachions la matière ne peut être transférée d'un courant spatio-temporel à un autre en violation des lois physiques. Les influences psychiques, oui. Visions, tentations, inspirations… Mais pas un objet réel. Si vous voulez le transférer de son univers au vôtre, vous devez le remplacer par une somme de matière égale, dont la configuration doit être à peu près similaire.

D'après Villegas, c'est la raison pour laquelle les anges prennent des formes plus ou moins anthropomorphes sur la terre.

Couteau Étincelant parut mal à l'aise.

— Ce n'est pas le moment d'irriter le Tout puissant, dit-il.

— Je n'ai pas cette intention, dit Ginny de sa voix de somnambule. Il peut tout mais Ses serviteurs sont limités. Peut-être trouvent-ils plus facile de laisser la matière transférée prendre la forme qu'elle préfère, plutôt que de résoudre un problème ardu. Et les habitants du Bas Royaume ne le peuvent sans doute pas. Ils ne sont pas créateurs. Du moins les églises Pétrines l'affirment. La doctrine Johannienne comporte des éléments manichéens.

Un démon pourrait passer de son univers à un point du nôtre, situé dans cette maison. Parce que sa propre forme naturelle est chaotique il n'aurait à transférer que de la poussière, des ordures, n'importe quoi, dans un état de haute entropie. Sa tâche finie, il retransférerait ces matières tout en retournant lui-même. Des traces pourraient subsister. Je sais quel désordre

a résulté de la bataille, M. Couteau Étincelant, mais vous pourriez faire analyser les résidus de la poubelle, la litière du chat, etc.

L'homme du F.B.I. s'inclina. – Nous y avons pensé, et remarqué l'homogénisation, dit-il. Mais que vous ayez pu y penser, en de telles circonstances…

Les yeux de Ginny s'ouvrirent tout grands. Sa voix devint coupante comme l'acier.

— Notre fille est en enfer, monsieur. Nous allons la reprendre.

Je pensai à Valeria, seule au milieu des cruautés, des clameurs, des distorsions innommables, appelant un Papa et une Maman qui ne venaient pas. Assis sur le canapé, dans la nuit qui n'a pas de fin, j'entendis ma bien-aimée parler comme si un abîme d'années-lumière nous séparait :

— Ne perdons pas de temps à nous émouvoir. Voici comment je reconstitue les faits : le démon – il se peut qu'il y en ait eu plus d'un, mais j'en présume un – est entré dans notre cosmos en une masse fragmentée de matière, qu'il a immédiatement rassemblée. Ensuite, par simple transformation, il a pris la forme qu'il souhaitait. Le fait que ni l'Adversaire ni aucun de ses serviteurs n'aient le pouvoir de créer – si la tradition Pétrine a raison – ne l'aurait pas handicapé. Il pouvait emprunter une forme existante. Que vous ne puissiez l'identifier ne signifie rien. Ça pouvait être une obscure créature de quelque mythologie humaine, ou un dessin, ou même une forme vivant sur une autre planète.

Notre foyer n'est pas religieux. Il serait hypocrite, et donc inutile, que nous ayons ici des symboles sacrés auxquels nous ne croyons pas. De plus, malgré nos précédentes rencontres avec des démons, nous ne nous attendions pas à ce qu'un démon s'introduise dans une maison de banlieue appartenant à un jeune couple tout à fait ordinaire. À ma connaissance, cela ne s'était jamais produit. Donc, la seule barrière définitive contre lui manquait.

Le démon ne disposait que de quelques kilos de masse. N'importe quel humain, homme ou femme, aurait pu l'affronter tout en téléphonant pour avoir un exorciste. Mais la nuit dernière, il n'y avait ici que Svartalf. Il ne peut pas parler et il n'a manifestement pas pu donner l'alarme autrement. Il était peut-être plus lourd que le démon mais pas assez pour triompher d'un être fait de dents, de griffes, de piquants et de cuirasses. Lorsque Svartalf fut vaincu, le démon emporta notre Val au Bas-Royaume. La masse contre-transférée était obligatoirement dans sa forme à elle. Ai-je raison ?

Couteau Étincelant répondit : – Je le crois.

— Et qu'allez-vous faire ?.

— À l'heure qu'il est, que faire ? Nous n'avons aucun indice quant au mobile.

— Hier soir, nous nous sommes fait des ennemis acharnés. Je suis disposée à croire les Johanniens qui prétendent que leurs adeptes ont un savoir secret. L'ésotérisme a toujours été plus près du Bas que du Haut. Commencez par enquêter dans leur cathédrale.

— Madame Matuchek, je vous ai déjà expliqué que c'est une accusation trop grave pour être faite sans preuves sérieuses. La situation actuelle est très délicate. Qui le sait mieux que vous ? Nous ne pouvons risquer de nouvelles émeutes. De plus, cette intrusion pourrait être le début de quelque chose de plus important, de bien pire, qu'un enlèvement.

— Rien n'est pire, murmurai-je.

Il ne fit pas attention à moi. En ce moment, Ginny était la plus forte. Il reprit : – Nous ne savons pratiquement rien de l'univers infernal. Je veux

bien faire une entorse aux secrets de défense nationale, parce que vous soupçonnez probablement la vérité ; quelques magiciens civils la connaissent déjà. L'Armée à fait plusieurs tentatives d'exploration, sans plus de succès que l'institut Faust, il y trente ans. Les hommes, après quelques minutes seulement là-bas, sont revenus en état de choc psychique extrêmement grave, incapables de décrire ce qui s'était passé. Et les informations enregistrées mécaniquement n'avaient, aucun sens.

— À moins que vous n'adoptiez l'hypothèse de Nickelsohn, dit Ginny.

— Qui est ?…

— L'espace-temps de ce cosmos-là est non-Euclidien, violemment non-Euclidien comparé au nôtre, et la géométrie y change selon le lieu, dit Ginny d'un ton égal.

— Oui, les chercheurs de l'Armée conclurent –

Il vit la lueur triomphante dans le regard vert. – Nom de Dieu ! Vous m'avez joliment piégé !

Redevenu très froid, il ajouta : – Bon. Vous comprendrez donc que nous ne pouvons pas courir de risques contre des forces que nous ne pouvons calculer, agissant pour des raisons qui nous sont inconnues. Les conséquences pourraient être désastreuses. Je vais faire mon rapport au Directeur du F.B.I., qui lui-même rendra compte au Président. Je suis sûr que nos ordres seront de rester aux aguets mais d'attendre d'en savoir plus.

— Et Steve et moi ?

— Vous aussi. Ils vous contacteront peut-être.

— J'en doute. Quelle rançon pourrait intéresser un démon ?

— Le maître du démon…

— Je vous ai dit d'enquêter chez les Johanniens.

— Nous le ferons. Nous ferons toutes les enquêtes, raisonnables ou non. Mais ça prendra du temps.

— En attendant, Valeria est en enfer.

— Si vous voulez un prêtre… Nous avons des prêtres de toutes confessions, dont nous sommes sûrs, pour nos agents. Je peux en amener un ici.

La tête rousse fit un signe négatif.

— Non, merci. Demandez-leur de prier pour elle. Cela ne peut faire de mal, mais je doute que ce soit très utile. Quant à nous deux, nous ne voulons qu'une chose : aller reprendre notre fille.

Mon cœur bondit. Mon apathie disparut. Je me levai.

Couteau Étincelant banda ses muscles.

— Je ne peux pas le permettre. Vous avez accompli des choses remarquables dans le passé mais les enjeux actuels sont trop élevés pour des amateurs. Vous allez me haïr, et je le regrette. Mais je ne peux vous laisser mettre en danger l'intérêt national aussi bien que vous-mêmes. Vous allez rester ici. Sous bonne garde.

— Vous… ! – J'allais me jeter sur lui. Ginny me retint – Attends, Steve. Ce que nous allons faire, si cela ne gêne pas l'enquête, c'est avaler un peu de nourriture et une potion somnifère. Nous dormirons jusqu'à ce que nous puissions penser clairement.

Couteau Étincelant sourit. – Merci. Je vais dire à mes hommes d'en finir avec la cuisine pour que vous puissiez manger. Je savais que vous seriez raisonnable.

Frémissant de rage, je fermai la porte derrière lui.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? S'il croit que nous allons attendre le bon plaisir d'une bande de bureaucrates.

— Du calme ! – Elle m’attira, parla contre mon oreille.

— Il croit que son pauvre agent pourra quelque chose contre nous.

Pour la première fois, je ris. D’un rire ni harmonieux ni gai. Mais un rire quand même.

XXIII

Nous n’étions pas arrêtés. Le jeune agent bien élevé de Couteau Étincelant était là pour nous protéger et nous assister. Mais il nous précisa que toute tentative pour quitter la maison ou faire parvenir un message à l’extérieur le forcerait à nous arrêter sous l’inculpation de fraude fiscale.

Il était également un bon sorcier. Un agent du FBI doit être diplômé soit en sorcellerie soit en comptabilité. Mais, au dîner, Ginny obtint de lui les renseignements qu’elle voulait. Elle n’employa pas de charmes, au sens technique du mot. Le charme dont elle se servit était celui contre lequel la seule défense masculine est de posséder des glandes déficientes. Je ne comprends toujours pas comment, éperdue, exquise, éplorée, souriante, elle réussit à le faire parler longuement de lui-même alors que toute la maison criait que Valeria n’était plus avec nous.

Nous nous retirâmes de bonne heure, disant que nous étions épuisés. En réalité, nous étions reposés et prêts à tout.

— C’est un bon thaumaturge, murmura ma bien-aimée dans l’obscurité de notre chambre à coucher, mais il manque de pratique mantique. Sers-toi de la cape.

Une joie froide m’envahit. J’allais enfin pouvoir agir. Je passai mon vêtement élastique de loup, me rhabillai par-dessus et pris la Tarncape, qui n’avait pas servi depuis des années. C’était un souvenir de guerre. Ginny se pressa contre moi.

— Chéri, sois très prudent !

Sa voix tremblait et je goûtai sur ses lèvres le sel de ses larmes. Elle devait rester, attendre la demande de rançon qui viendrait *peut-être*. Sa tâche était plus difficile que la mienne.

Je revêtis la cape. Le capuchon sentait un peu le moisi. Mais la cape n’allait que me permettre de sortir et (nous l’espérions) revenir. Les Tarncapes ont beaucoup perdu de leur efficacité à cause des détecteurs infrarouges. Notre ami du FBI avait certainement des instruments qui l’avertiraient si un champ d’invisibilité se créait dans son voisinage.

Ginny commença ses passes et incantations. Elle avait, dans la journée, apporté dans notre chambre tout le nécessaire sous le prétexte de nous protéger contre les influences hostiles. Et elle l’avait fait avec le consentement admiratif du jeune homme. Tant que le charme durerait, je serais presque impossible à situer par de seuls moyens paranaturels.

Bien que le magnétisme terrestre soit trop faible pour annuler des forces paranaturelles, il les affecte et ses fluctuations les affectent aussi. Ginny allait donc susciter un Semblant. Le champ faible de la cape doublerait d’intensité et, à mon départ, reviendrait à sa valeur primitive. À mon retour, l’opération serait inversée. En théorie, c’était simple. En réalité, non. Mais le FBI ignorait quelque chose qui ne figurait pas dans le dossier de Ginny. Ma femme avait un Don.

Je me glissai hors de la fenêtre. La nuit était fraîche, humide ; de la rosée brillait sous la lumière des lutins des lampadaires. Un chien aboya ; il avait dû sentir ma cape. Les alentours étaient certainement surveillés… oui, ma vision de sorcier perçut un homme caché sous les ormes de l'autre côté de la rue. J'avançai vite et prudemment au milieu du trottoir, là où je risquais le moins d'alerter un champ de garde ou quelque animal de garde. Je suis assez bon à ce jeu-là.

Parvenu suffisamment loin, je cachai ma cape dans un des recoins de l'école maternelle. Après cela je marchai à découvert, un simple citoyen vaquant à ses occupations légitimes. De la première cabine téléphonique, j'appelai Barney Sturlason chez lui. Au lieu de prendre un taxi je pris un tapis public ; je serais plus anonyme parmi une foule de passagers.

Barney m'ouvrit la porte. La lumière du hall d'entrée me baigna. Barney siffla doucement.

— J'ai pensé que tu serais trop fatigué aujourd'hui pour venir à l'usine, Steve, mais… qu'est-ce qui se passe ?

— Ta famille ne doit pas entendre.

Immédiatement, il me conduisit dans son bureau dont il ferma la porte à clef. Il m'indiqua un des fauteuils de cuir et servit deux Scotchs doubles.

Il s'assit en face de moi et attendit. Je parlai. Jamais, auparavant, je n'avais vu une telle angoisse sur ses traits burinés. – Oh, non ! chuchota-t-il.

Puis il se secoua, comme un ours se préparant à charger, et dit :

— Que puis-je faire ?

— D'abord, me prêter un balai.

— Steve, tu as déjà été imprudent. Que veux-tu faire ?

— Aller à Siloam ; tâcher d'apprendre quelque chose.

— Je m'en doutais. Steve, réfléchis. Cambrioler la cathédrale Johannienne, brutaliser peut-être un prêtre pour le faire parler… non. Tu créeras des ennuis à toi-même et à Ginny et vous n'avez pas besoin de ça. Le FBI enquêtera, professionnellement. Tu risques de perturber ses recherches…

Il continua de la sorte jusqu'au moment où je l'interrompis.

— Barney, ou tu m'aides ou je m'adresse ailleurs.

Il soupira, bourra sa pipe.

— Bon. Si les Fédéraux ne trouvent pas de preuves que la hiérarchie Johannienne poursuit des activités légales ou subversives est-ce que cela prouvera que la hiérarchie est diaboliquement intelligente… ou tout simplement innocente ?

— Les Gnostiques prétendent posséder des renseignements et des pouvoirs exceptionnels, dis-je. Et ils sont derrière toute l'agitation sociale, d'où qu'elle provienne. Qui d'autre pourrait être lié à ce qui s'est produit ? Peut-être est-ce à leur insu ; mais ils y sont pour quelque chose.

Je me penchai en avant. – Écoute, Barney. Couteau Étincelant reconnaît qu'il devra être très prudent et Washington l'obligera a encore plus de prudence. Demain, sans doute, des gens du FBI interrogeront poliment des Johanniens. Du cas qui nous intéresse, ils n'apprendront rien. Il faut des preuves formelles, très fortes, pour obtenir un mandat de perquisition contre une église, surtout contre une église qui a réussi à convaincre tant de gens qu'elle seule représente la Parole Divine. Et surtout quand ladite église est un labyrinthe d'endroits dont l'accès est réservé aux différents degrés d'initiation. Admettons que la perquisition soit autorisée par Washington. Que découvrirait-on ? Les tests habituels de nigromancie et

autres ne s'appliquent pas dans notre cas. Si j'étais le Grand Adepte Zarathra, j'inviterais les G-men à inspecter tout ce qui est religieusement permis. Qu'a-t-il à perdre ?

— Qu'as-tu à gagner ? dit Barney.

— Rien, peut-être. Mais je vais agir maintenant, sans être handicapé par des lois et l'opinion publique. J'ai des talents particuliers et une expérience des choses des ténèbres. Ils ne s'attendent pas à ma visite, s'il y a quelque chose à découvrir, c'est moi qui ai la meilleure chance d'y arriver.

Il fronçait les sourcils.

— Quant à la question morale, tu as peut-être raison. Je ne vais pas me livrer à des brutalités comme un quelconque Agent Spécial VII. Et en dépit des craintes de Couteau Étincelant, je ne vois pas ce qui pourrait provoquer une invasion majeure venant du Monde d'En-Bas. Cela concernerait le Plus Haut et l'Adversaire ne peut se permettre une telle confrontation. Qu'est-ce qui est pire, Barney… la profanation possible de quelques autels… ou un enfant en enfer ?

Il posa si violemment son verre que le cristal se brisa. Nous nous levâmes.

— Veux-tu une arme ?

Je refusai d'un signe de tête. – Une arme ne me servirait à rien contre ce que je vais rencontrer.

Je jugeai superflu de lui apprendre que j'avais un couteau de chasse en tant qu'homme ; en tant que loup, mes crocs étaient plus que suffisants. – Entendons-nous : je ne veux pas qu'on te fasse des ennuis. Ils pourront peut-être réussir à prouver que je suis venu chez toi. Mais je suis revenu à ton insu voler ton balai.

— D'accord, dit-il. Prends le Plymouth. Il n'est pas aussi rapide que les deux modèles sport mais le sort est plus silencieux et le balai a été révisé la semaine dernière.

Il réfléchit. – En attendant, je démarre les recherches sur la question. Bill Hardy… Janice Wenzel… nous pourrions faire appel à ton Dr Ashman et au Professeur Griswold. Et à d'autres personnes, informées et discrètes, qui ne demanderont qu'à nous aider sans se soucier du danger. Nous pourrons rassembler toutes les informations non-interdites concernant le Bas-Royaume et peut-être certaines qui le sont. Nous soumettrons équations, solutions, projets à l'ordinateur, pour éliminer toutes les idées sans valeur. Je m'en occupe tout de suite.

Que lui dire, sinon merci ?

XXIV

Caractéristiquement, l'Église Johanienne avait installé sa cathédrale pour tout le Middle West non à Chicago ou à Milwaukee mais dans un endroit isolé, à 150 km de notre modeste petite ville. Elle soulignait ainsi la rejection Gnostique de ce monde voué au mal, que seuls des rites secrets et un savoir occulte pourraient sauver. Contrairement à la Chrétienté Pétrine, les Johanniens ne venaient pas au peuple. Leurs tristes petites chapelles n'étaient que des bureaux de recrutement ; le peuple devait aller aux Johanniens. Cela, c'était l'évidence. Étant donné la nature même du Gnosticisme c'était probablement faux. Peut-être étaient-ce ses mystères qui attiraient tant de gens. Énigmes voilées, labyrinthes à l'intérieur d'autres labyrinthes… Les autres églises parlaient un langage clair. Elles déclaraient que ce monde nous a été donné par le Créateur ; donc, il est fondamentalement bon ; ses imperfections sont dues aux imperfections humaines. À nous d'améliorer les choses.

Tandis que je volais dans la nuit noire et fraîche je réfléchissais à ce que je savais de l'Église Johannienne.

Avait-elle surgi depuis deux ou trois générations, culte de charlatans faisant appel au subconscient de l'homme occidental ? Ou était-elle aussi ancienne qu'elle le prétendait : fondée par le Christ Lui-même ?

Les autres églises le niaient. Catholiques, Protestants et Orthodoxes étaient désignés, arbitrairement, par le vocable d'Église Pétrine. Elles avaient en commun la même interprétation des paroles de Jésus à ses disciples. Elles étaient d'accord sur l'importance particulière de Pierre. Malgré leurs divergences, y compris celle concernant la succession apostolique, elles émanaient toutes des Douzes Apôtres.

Et, pourtant… et pourtant, il y a ce passage étrange à la fin de l'Évangile de St Jean :

« Pierre, s'étant retourné, vit venir après eux le disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant le souper, s'était penché sur la poitrine de Jésus et avait dit : Seigneur, qui est celui qui te livre ? En le voyant, Pierre dit à Jésus : Et celui-ci, seigneur, que lui arrivera-t-il ? Jésus lui dit : si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi. Là-dessus le bruit courut parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Cependant Jésus n'avait pas dit à Pierre qu'il ne mourrait point, mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?

C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses et qui les a écrites. Et nous savons que son témoignage est vrai. »

Je ne le comprends pas et je doute que les spécialistes de la Bible en comprennent davantage, quoi qu'ils puissent dire. Certes, il en naquit une tradition fugitive selon laquelle Notre Seigneur créait ainsi quelque chose connu de Jean seul… une autre Église, intérieure ou parallèle à celle de Pierre ; une Église qui se manifesterait à la fin des temps pour guider

l’homme vers une autre destinée. Le culte d’aujourd’hui était peut-être né entièrement dans ce siècle. Mais l’affirmation qu’il clamait aujourd’hui avait été chuchotée durant deux mille ans.

Qu’une telle théorie soit associée avec des puissances paranaturelles était presque inévitable. Le Gnosticisme, hérésie jamais vaincue, a porté bien des étiquettes, depuis sa tentative de faire fusionner le Christianisme avec des cultes mystiques orientaux, le Néo-platonisme et la sorcellerie. La légende le faisait remonter à Simon le Mage qui apparaît au huitième chapitre des Actes des Apôtres et dont la mémoire était tenue en horreur par les orthodoxes. Le Johannisme moderne avait eu la double audace de faire revivre cet antique mouvement et de proclamer que Simon n’était pas un corrupteur mais un prophète.

Avaient-ils raison ? Le monde était-il au seuil du Règne de l’Amour ? Comment l’eussé-je su ? Mais en y réfléchissant, j’avais conclu que la doctrine Johannienne était fausse, et j’attribuais sa popularité toujours grandissante à la stupidité humaine.

Les Chercheurs de Vérité s’installaient donc dans des lieux discrets pour pratiquer leurs rites et leurs méditations. Les communautés attiraient des pèlerins ayant besoin de nourriture, de logement, de services. Les prêtres, prêtresses, acolytes et croyants laïques en avaient également besoin. Un temple (terme plus approprié que celui de « cathédrale », mais les Johanniens tenaient à souligner qu’ils étaient chrétiens) avait besoin de ressources ; celles-ci étaient fort bien gérées. C’est ainsi qu’une ville poussait autour de la communauté. C’était le cas de Siloam, où je me rendais.

Chemin faisant, je pensais à l’intolérance des Johanniens, aux troubles qu’ils fomentaient à l’affirmation que leurs adeptes disposaient de pouvoirs inconnus et qu’il leur était révélé davantage chaque année. Je songeai à la Théologie Gnostique, du moins à ce qui en était rendu public : la terrible identification de leur Démiurge avec le Dieu de l’Ancien Testament, avec Satan.

Je songeai à l’Antéchrist. Et puis, étant agnostique, je cessai de penser à ces choses. Siloam était à mes pieds. Une ville toute ordinaire. Sur sa principale voie aérienne un panneau proclamait fièrement : POPULATION, 5240. Un autre annonçait que le Lions Club se réunissait chaque jeudi au restaurant *Le Chaudron des Kobolds*. Deux ou trois petites usines, deux écoles, une caserne de pompiers, un jardin public négligé, un ou deux cafés, une banque, des apothicaires, des médecins… rien que de très ordinaire. C’est cette banalité, justement, qui rendait Siloam si glacialement surprenante. Il n’était pas encore minuit, loin de là ; et pourtant les rues de cette petite ville si banale étaient désertes. Chaque maison s’était cachée derrière ses rideaux tirés. Là où les habitants ne dormaient pas, ils ne jouaient pas aux cartes, ne buvaient pas, ne regardaient pas le cristal, ne faisaient pas l’amour : ils devaient s’appliquer aux dévotions et aux rites qui leur feraient franchir un degré de plus dans l’initiation.

La cathédrale était le centre de tout. Elle se dressait au-dessus de la ville et des plaines alentour. Les photos que j’avais vues n’en montraient pas l’énormité. Ses murs plats et blancs comme des os montaient, montaient sans fin jusqu’à une vaste coupole centrale. De loin, les fenêtres semblaient des clous à tête ronde, un rang par étage. Et puis je vis la paire de vitraux ; chacun remplissant sa demi-façade avec des couleurs sombres et des figures étranges, mandala à l’Ouest et Œil de Dieu à l’est. À l’ouest se

dressait l'unique tour. En photo, elle ne paraissait qu'austère ; ici, elle était un bond dans les étoiles.

La cathédrale était éclairée. J'entendis un chant ; des voix masculines et féminines psalmodiaient, dans une langue qui n'appartenait pas à la terre : « *Helfioth Ala itha arbarNeniotho MeUtho Tarasunt Chanados Umia Theirura Marc*

La musique était si amplifiée qu'elle s'entendait jusqu'aux confins de la ville. C'était un chœur perpétuel. Prêtres, acolytes, pèlerins étaient toujours prêts à remplacer celui des six cents un choristes qui ressentirait trop de fatigue. Je ne pouvais imaginer la vie au milieu de ce cantique sans fin. Si l'on habitait Siloam, peut-être même sans être Johannien, ce son obsédant ne finirait-il pas par envahir vos pensées, vos rêves, vos os et, finalement, votre âme ?

Je ne pouvais définir l'extrasensation que j'éprouvais, plus forte au fur et à mesure que j'approchais. Maléfices ? Ou bonté que je ne pouvais comprendre ?

Le jeune gardien du portail était blond, aimable. Je rangeai mon balai dans le parking désert et demandai :

— Je peux entrer ?

Il me regarda un instant avant de répondre d'un ton léger :

— Vous n'êtes pas un fidèle, n'est-ce pas ?

— N-non, fis-je, pris de court.

Il rit. – Savez-vous comment je le sais ? Ils en sont à l'Elphije. Nous, nous attendrions la fin de l'invocation de Marie avant d'entrer.

— Excusez-moi, je…

— Aucune importance, du moment que vous ne faites pas de bruit. En théorie, vous êtes damné, de toute façon. J'y crois pas vraiment, moi. Ma fiancé est Méthodiste. Je me conformerai à tout ce que les prêtres exigent pour me permettre de l'épouser, mais je ne crois pas qu'elle est damnée.

Il se rendit dompte qu'il en avait peut-être trop dit et ajouta précipitamment : – Comment se fait-il que vous arriviez si tard ? Les touristes viennent pendant la journée.

Je décidai qu'il ne s'agissait que d'un employé, pas plus fanatique que n'importe quel Chrétien ordinaire. Sa question ne me prit pas au dépourvu. – Je suis représentant en croix ansées, dis-je. Je dois voir un client tôt demain matin. J'ai été retardé et j'arrive tout juste. Votre chœur est tellement célèbre, je ne voulais pas le manquer.

— Merci. Il me tendit une brochure.

— Vous connaissez le règlement ? Passez par la grande porte. Asseyez-vous dans le Coin des Spectateurs. Pas de bruit, pas de photos. Quand vous voudrez partir faites-le en silence, par le même chemin.

Je remerciai et franchis le portail. Les bâtiments annexes formaient un carré autour d'une cour pavée centrée sur la cathédrale. Quelques cénobites allaient et venaient, les hommes ne pouvant guère se distinguer des femmes dans leurs robes et leurs capuchons. Je me souvins qu'il n'y avait jamais eu, dans le monde entier, le moindre scandale chez les Johanniens bien que les deux sexes vécussent dans le célibat. Évidemment, leurs moines et leurs nonnes étaient plus que des religieux ; ils étaient des initiés. Ils avaient dépassé le baptême, les rites élémentaires des mystères et du changement de nom. Ils avaient mortifié leur chair, discipliné leur âme, appris ce que leur livres sacrés appelaient une révélation divine ; cette révélation que les incroyants nommaient balivernes prétentieuses et que d'autres, fidèles d'une foi différente, appelaient diabolisme…

Ça suffit, pensai-je. Concentre-toi. Ne t'occupe pas de ces silhouettes

silencieuses. Ignore la majesté effrayante de la cathédrale, le chant qui remplit toute la nuit. Nie que ton héritage de garou te fait ressentir des terreurs encore cachées. La sueur inonde ton dos. Tu vois le monde à travers un brouillard de chants impitoyables. Mais Valeria est en enfer !

Je m'arrêtai là où la lumière incertaine était meilleure et parcourus le prospectus. On m'y souhaitait la bienvenue et les règles qui y figuraient étaient celles indiquées par le gardien du portail. Au revers il y avait un plan du rez-de-chaussée du secteur principal de la basilique. C'était tout. Chacun savait qu'une quantité de pièces existaient dans les niveaux des côtés nord et sud, dans la tour et même dans la coupole. On savait qu'il y avait d'immenses cryptes, servant à certaines cérémonies. On ne savait rien de plus. Seuls, les initiés de haut degré pouvaient pénétrer dans les sanctuaires ultimes et eux seuls savaient ce qui s'y passait.

Je gravis les marches du perron. Deux moines robustes se tenaient de chaque côté de l'immense porte ouverte. Ils ne bougèrent pas mais leurs yeux me fouillèrent. Le vestibule était nu, sauf pour le bénitier. Une nonne m'indiqua une entrée, à gauche. Là, une autre nonne me montra un tronc où je lus : Offrandes. J'y mis deux dollars. C'aurait pu être drôle, n'étaient les chants, l'encens, les regards, la perception de forces impalpables qui me tendaient les muscles.

Je me trouvai seul dans une section de bancs, délimitée par des cordes, manifestement réservée aux touristes. Il me fallut une minute pour me remettre de l'impact de l'intérieur stupéfiant de la basilique. Puis je m'assis et passai d'autres minutes à essayer de la comprendre ; sans succès. L'interminable géométrie blanche des murs des piliers et de la voûte annulait toute limite ; on se trouvait dans une caverne sans fin. L'Œil de Dieu au-dessus de l'autel, le mandala au-dessus de la tribune du chœur, dominaient une ombre épaisse. Mais ils étaient irréels. Une demi-douzaine de fidèles priaient, réduits à des proportions infimes. Cette basilique avait été conçue à cette fin.

Un prêtre se tenait devant l'autel avec deux acolytes. À leurs robes blanches je vis qu'ils étaient des initié. À cette distance-là, ils semblaient très petits. Curieusement, le prêtre semblait grand. Dans les draperies bleu-nuit d'un adepte, barbe blanche, bras étendus, il était silencieux, immobile… et effrayant. L'encens droguait mes poumons. Le chœur résonnait. Je me sentais faiblir.

Je me forçai à étudier la basilique comme s'il s'agissait d'une forteresse où je devais pénétrer. La pensée de ma fille fit monter en moi une rage si forte qu'elle pouvait servir de bravoure. Ma vision de sorcier était inopérante, ici ; des contre-sorts avaient dû être jetés. Mais ma vision nocturne normale s'adaptait, tendue au maximum comme toutes mes autres facultés.

La section réservée aux non-fidèles était aussi éloignée que possible de l'autel, à l'extrémité du côté gauche. À ma droite, des bancs allant jusqu'à la nef, à ma gauche une allée le long du mur nord. La tribune du chœur me surplombait comme un nuage noir. Directement devant moi, à l'extrémité d'un champ de bancs vides se trouvait un des écrans qui barraient la plus grande partie du transept ; il était orné d'une *crux ansata* noire.

Un moine passa près de moi. Sur sa robe il portait un long surplis brodé de symboles cabalistiques. Il venait d'allumer un cierge et s'était prosterné devant un candélabre à plusieurs branches. D'après des photos, je reconnus son surplis. C'était celui des choristes. Relayé, le moine avait pris le temps d'allumer un cierge et de faire une prière. Quand il m'eût dépassé je me

retournai pour le suivre du regard. Je le vis sortir par une petite porte dans le coin le plus proche de moi.

L'idée jaillit comme une flamme. Personne ne faisait attention à moi. Je n'étais sans doute même pas visible, dans cette section obscure réservée aux non-croyants. Mes oreilles n'avaient pas perçu de bruit de clé. Je pouvais donc suivre le moine.

À quelles fins ? Je l'ignorais. S'ils me prenaient immédiatement, on chasserait un touriste trop curieux. Si j'étais pris plus avant dans la basilique… cela, c'était le risque que j'étais venu courir.

J'attendis encore trois cents millions de micro-secondes, pour donner du temps au moine. Durant ce temps, me baissant de plus en plus, je me fis presque invisible. Enfin, je fus à quatre pattes. Je me glissai jusqu'au recoin sombre de la porte, me mis debout et regardai derrière moi. L'adepte était immobile, les initiés maniaient les quatre objets sacrés de façon compliquée, le chœur chantait. Je saisis la poignée de la porte, la tournai et jetai un regard à l'intérieur. Rien ne se passa. J'entrai.

C'était une antichambre. Une draperie la séparait d'une pièce plus grande, également déserte. La seconde draperie donnait accès à un escalier en spirale menant au chœur. La troisième donnait sur un corridor. Presque tout l'espace disponible était occupé par des étagères d'où pendaient des surplis. Manifestement, les choristes venaient les prendre ici avant de monter dans la tribune. À la fin de leur temps, ils revenaient par ce même chemin. Avec six cent un choristes, les passages devaient être fréquents. Peut-être moins la nuit, lorsque les choristes étaient principalement des prêtres, plus entraînés et plus résistants que les laïques. Mais je ferais bien de ne pas m'attarder.

J'aurais pu, sous un des surplis, me passer de mes vêtements principaux qui gêneraient un loup. Mais quelqu'un qui m'apercevrait pied nus, en slip collant, croirait difficilement à mon innocence. Je me contentai de détacher mon couteau que je fourrai dans une poche de mon veston. Après quoi j'entrai dans le corridor.

XXV

De chaque côté du corridor se trouvaient des bureaux ; la plupart étaient fermés et la lumière au-dessus des portes, en veilleuse. J'entendis le bruit incongru d'une machine à écrire et frémis comme si j'avais entendu cliqueter un squelette.

Je cherchais Marmiadon. Le prêtre qui avait officié chez Nornwell devait appartenir à cette communauté. Je pensais qu'il avait dû y revenir pour que ses frères le débarrassent de sa puanteur. Un charme très élaboré, trop coûteux pour le commun des mortels, en était capable.

À chaque palier était affichée une liste des bureaux de l'étage. Celui de Marmiadon était le 413. J'avais présumé qu'étant initié il se trouverait dans la cathédrale. Mais j'ignorais les fonctions qu'il occupait.

Je montai les marches silencieusement, le plus vite possible.

Une porte ouverte se trouvait entre moi et mon but. La pièce était brillamment éclairée. J'y jetai un regard prudent. Des rayons et des rayons de livres. Je reconnus le *Manuel d'Alchimie et de Métaphysique, l'Encyclopédie Arcane,* d'autres encore. Je me risquai plus près. Un homme était assis, seul. Un homme immense, plus massif encore que Barney Sturlason. Un livre était ouvert sur la table devant lui, mais il ne le regardait pas ; il l'effleurait d'une main. Je compris qu'il était aveugle. Mais le livre n'était pas en Braille…

— Qui va là ?

L'adepte s'était dressé. Il s'appuyait sur un bâton pastoral.

— Inconnu, qui es-tu ? tonna la voix de basse.

Le bâton se leva, pointa sur moi. Il portait l'emblème Johannien. Ce n'était pas un bâton, mais une baguette.

— Le danger te cerne, dit l'adepte. – Je t'ai senti dans ma nuit. Déclare-toi.

Je toussotai. – J'implore le pardon de Votre Sagesse. Pourrait-elle me dire où… où se trouve l'initié Marmiadon ?

— Et que lui veux-tu ?

— Que Votre Sagesse me pardonne. Je dois voir l'initié Marmiadon au sujet de… des ennuis chez Nornwell. Ils sont plus graves que l'on n'avait pensé.

— Je le sais. Je l'ai su dès son retour. J'ai convoqué… j'ai appris… Assez. C'est la pierre qui peut déclencher une avalanche.

J'eus l'impression étrange que ses paroles ne m'étaient pas destinées. Et pourquoi Nornwell inquiétait-il ce Mage ?.

— Votre Sagesse comprend donc l'urgence et le secret. Où se trouve la cellule de Marmiadon… ?

— Celui qui a échoué ne dort pas avec ses frères. Il fait pénitence seul. Tu ne peux le voir avant qu'il soit purifié. Réponds-moi ! D'où viens-tu ? Pourquoi ta présence me clame-t-elle un danger ?

— Votre Sagesse, il y a dû avoir un malentendu. Mon… mon supérieur m'a ordonné de joindre Marmiadon. À l'entrée, on m'a dit que je le trouverais ici. C'est sans doute une erreur…

Le Mage réfléchit. – Oui, les inférieurs ne sont pas au courant.

Il se décida :

— Va au secrétariat du Prieur de nuit, Bureau 107. Lui seul, de ceux présents à cette heure, en sait assez sur l'affaire Matuchek. Demande l'initié Six, Hesathouba.

L'affaire *Matuchek* ?

Je bégayai des remerciements et m'éloignai aussi vite que possible. Arrivé à l'escalier je pris le temps de trembler. Et si le Mage décidait de téléphoner au Frère Hesathouba ? Où trouver Marmiadon dans ce labyrinthe ? Dans les cryptes !

J'eus un mince sourire. Ils n'allégeraient pas sa pénitence en lui ôtant sa puanteur. Donc, ils devaient l'avoir éloigné hors de toute portée de nez. De nez humains…

Je retournai au premier niveau, sans voir personne. La nuit était avancée. Quelques sorciers étaient peut-être au travail, mais eux seuls.

Plus bas, plus bas, plus bas encore. Enfin l'escalier ne fut plus de béton mais de pierre grossièrement taillée. L'air était devenu froid, humide. Le seul éclairage provenait de cierges, disposés de loin en loin. Finalement, je cessai d'entendre le chœur. Et cependant les marches descendaient, descendaient toujours plus bas. Finalement, après une éternité, elles cessèrent.

J'étais dans une caverne naturelle. Des flammes bleues, placées de loin en loin, éclairaient des stalactites et des stalagmites émergeant des ténèbres. Ces flammes provenaient de Mains de Gloire, inactivées autrement, attachées au-dessus des entrées de plusieurs tunnels.

Venant d'un tunnel j'entendis le bruissement d'une rivière souterraine. D'un autre me parvint une voix tremblotante.

Vite ! Je me déshabillai, cachai mes vêtements derrière un rocher, fixai mon couteau à la ceinture de mon slip élastique et braquai mon flash. Je me métamorphosai, mais plus lentement que de coutume. La présence de contre-charmes très puissants, sans doute.

La lumière faible cessa d'être un handicap. Les loups, à l'inverse des hommes, ne dépendent pas de leurs yeux. Et… ah oui, atténuée mais inoubliable, une bouffée puante me parvint d'un des tunnels. Retenant juste à temps un hurlement triomphant, je trottai dans cette direction.

XXVI

Le tunnel était long, sinueux, coupé de plusieurs autres tunnels. Sans mon odorat je me serais vite égaré. Certaines odeurs, aux limites de ma perception lupine, hérissèrent mon pelage.

Que se passait-il vraiment dans ces cellules taillées dans le roc où chaque candidat à l'initiation devait passer un jour et une nuit, seul ?

Mais bientôt je ne sentis qu'une seule odeur et bien que les loups n'aient pas l'estomac fragile, je manquai étouffer.

Marmiadon dormait sur une paillasse. Il portait sa robe, aussi sale que sa peau. Il avait du pain sec, un jerrican d'eau, une tasse, une bible Johannienne et une bougie. Quelle puanteur ! Je reculai et repris forme humaine. Puis j'entrai, le secouai.

Il s'éveilla, reprit conscience, perdit le souffle. Je devais être assez effrayant, nu dans mon slip noir, couteau à la main.

— Silence, dis-je, où je t'égorge.

Il fit un signe affirmatif. Je le lâchai. Il se blottit contre le mur..

— M-M monsieur Matuchek, chuchota-t-il.

— J'ai à te parler.

— Je… au nom du ciel, de quoi ?

— Comment faire revenir ma fille, en bonne santé.

Marmiadon traça dans l'air des croix et d'autres symboles.

— Êtes-vous possédé… ? Il me regarda. – Non, je vois que non, mais…

— Je ne suis pas sous l'emprise d'un démon, grinçai-je. – Parle !

— Mais je n'ai rien à dire ! Votre fille ? Qu'a-t-elle ? J'ignorais que vous aviez une fille.

Il ne mentait pas. Je le regardai. Il trouva ses lunettes, les chaussa et me contempla.

— C'est la pure vérité reprit-il. Pourquoi aurais-je des renseignements sur votre famille ? Ni moi, ni personne ici…

— Vous êtes mes ennemis !

— Nous ne sommes l'ennemi de personne. Comment le serions-nous ? Nous suivons l'Évangile d'Amour.

Je ricanai. Ses yeux fuirent les miens.

— Nous sommes tous fils d'Adam. J'admets le péché de colère lorsque vous nous avez trompés… nous étions innocents et…

Mon couteau brilla. – Assez de foutaises, Marmiadon. Le seul être innocent de toute cette affaire est une fillette de trois ans, emportée en enfer !

Sa bouche s'ouvrit de stupéfaction.

— Parle !

— Non ! Impossible ! Je ne ferais jamais, jamais –

— Et tes frères ? Lequel ?

— Aucun, je le jure ! – Je lui mis le couteau sur la gorge. Il tressaillit. –

Dites-moi ce qui est arrivé ! Laissez-moi vous aider !

Je retirai le couteau, m'assis, et fronçai les sourcils. J'étais surpris.

— Vous avez essayé de fermer l'usine où je travaille. Si vous n'êtes pas responsable, prouvez-le !

L'initié avala sa salive.

— J'ai été envoyé là-bas. Pour donner une aide morale, spirituelle, à ceux qui ne voulaient que sauver vos âmes.

— En nous ruinant ! Et quand vous avez échoué vos supérieurs vous ont félicité.

— Ma pénitence est pour le péché de colère, dit-il.

— Vous n'êtes pas ici simplement pour ça. Qu'est-ce que vous avez vraiment fait ?

Il tremblait à nouveau.

— Je vous en supplie ! Je ne peux pas avoir…

Mon couteau s'approcha. Il dit, très vite :

— Quand vous vous êtes montrés si obstinés j'ai appelé une malédiction sur votre groupe. La Malédiction de Mabon. Mes révérends supérieurs l'ont su… j'ignore comment, mais les adeptes ont des pouvoirs. À mon retour ils me reprochèrent mon péché. Ils me dirent que ses conséquences pouvaient être graves, rien de plus. Il y a eu des conséquences ?

— Peut-être, dis-je. – Quelle est cette malédiction ?

— Ce n'est pas un sort. Vous comprenez la différence ? Un sort met en jeu des forces paranaturelles en se servant des lois goésiques. Ou il convoque des non-humains, ou… Une prière, c'est autre chose. C'est un appel au Plus Haut ou à ses cohortes. Une malédiction est une formule demandant la punition de quelqu'un. Eux seuls sont juges…

— Récitez-la.

— *Absit omen !* Le danger !

— Vous venez de dire que cette formule n'est pas dangereuse.

— Les prières Johanniennes diffèrent des prières Pétrines. Nous sommes les nouveaux sauveurs, nous avons des savoirs particuliers et la faveur divine. Nos paroles ont une puissance accrue. J'ignore ce qui pourrait se passer si je les prononçais ici, sans contrôle, même sans intention mauvaise.

Il devait avoir raison. Les bénédictions et les malédictions des Johanniens devaient être des sorts particulièrement subtils et puissants.

— Je peux vous montrer le texte, bégaya Marmiadon. Vous pourrez le lire. Il n'est pas dans les chapitres interdits,

Il alluma sa bougie, ouvrit le livre. J'avais déjà rapidement feuilleté une Bible Johannienne. Ils avaient remplacé l'Ancien Testament par des textes que même moi je considérais blasphématoires ; et ils avaient ajouté au nouveau une grande partie des Apocryphes, plus des textes qu'aucun érudit sérieux n'avait jamais pu identifier.

Saint, saint, saint. Au nom des sept tonnerres, Ô très grand Mabon, ange de l'Esprit, qui veille sur les flacons de la colère et le mystère du puits sans fin, apporte la douleur à ceux qui m'ont fait tort, viens à mon aide afin qu'ils éprouvent la contrition et n'affligent plus les serviteurs de la vérité secrète et du Règne à venir. Par ces mots je te convoque, Héliphomar Mabon Saruth.Gefutha Enisnnas Sacinos. Amen. Amen. Amen.

Je refermai le livre.

— Je n'apprécie pas ce genre d'invocation, dis-je lentement.

— Oh, vous pourriez la réciter, vous n'obtiendriez pas de réponse, pas

plus qu'un fidèle ordinaire. Mais je suis un invocant. Pas de haut rang, ni très habile. Néanmoins, certains pouvoirs m'ont été conférés.

— Ah ! – L'explication révoltante devenait claire.

— Vous convoquez et contrôlez des démons dans le cours régulier de vos occupations.

— Pas des démons. Non, non, non ! Des êtres paranaturels tout à fait ordinaires. Parfois, un ange mineur.

— Une chose qui prétend être un ange !

— Mais *c'est* un ange !

— Laissons cela. Vous avez prononcé contre nous cette prière noire. En réalité, que vous l'ayez su ou pas, vous jetiez un sort. Puisque les détecteurs n'ont rien enregistré, ce devait être un sort inconnu de la science. Une convocation de quelque chose n'appartenant pas à notre univers. Vous autres Johanniens semblez vraiment avoir acquis des communications avec un autre monde. La plupart d'entre vous croyez que c'est le Ciel. On vous trompe. Il s'agit de l'enfer.

— Non, gémit-il.

— C'est là que ma fille a été emmenée. Le démon a répondu à votre appel. De tous les gens associés à Nornwell, il se trouve que mon foyer était le seul sans protection. La vengeance s'est exercée sur nous.

Marmiadon carra ses maigres épaules.

— Monsieur, si votre enfant a été enlevée… par suite de mon acte… eh bien, ne craignez rien.

— Alors qu'elle est en enfer ? Si on me la rend à l'instant même, que ne lui aura pas fait… cet endroit ?

— N'ayez pas peur. – Il s'enhardit à tapoter ma main, crispée sur le couteau. Si elle se trouve dans le Bas-Royaume les opérations de retour impliquent un phasage temporel. Nos adeptes sont très instruits là-dessus. Autant que je me souvienne, l'univers infernal possède une géométrie spatio-temporelle très complexe. Il serait aussi facile de reprendre votre fille à l'instant précis où elle est parvenue là-bas qu'à n'importe quel autre moment.

Ma tête tourna, je lâchai le couteau.

— Est-ce la vérité ?

— Oui. Je n'aurais pas dû vous en dire autant, mais –

Je me couvris le visage. Mes larmes coulaient.

— Mais je veux vous aider, M. Matuchek. Je me repens de ma colère. Il pleurait aussi.

Quelques instants plus tard, il reprit :

— Quand je vous ai dit qu'il était aussi facile de pénétrer en enfer à un point temporel qu'à un autre, je ne voulais pas dire que ce ne serait pas difficile. C'est impossible, sauf pour nos plus hauts adeptes. Il n'existe pas de géomètres vivants capables de se frayer un chemin sans aide dans de telles dimensions.

Heureusement, la question ne se pose pas. Si votre fille a été enlevée en réponse à ma malédiction, la colère de mes supérieurs s'explique. Mais dans ce cas elle est sous protection angélique.

— Prouvez-le !

— Je puis essayer. Je manque à nouveau à tous les interdits, surtout que vous êtes incroyant – Il eut un sourire timide.

— Je vais essayer de convoquer un ange. Qui sait ? Si vous vous convertissez, votre fille vous sera peut-être rendue à l'instant. Un homme comme vous serait une telle recrue ! Peut-être est-ce l'intention divine…

L'idée d'un Appel me déplaisait. Marmiadon pouvait penser que la créature viendrait du ciel. Pas moi. Mais j'étais prêt à affronter bien pire que des démons.

— Allez-y, dis-je.

Ouvrant sa bible à un passage que je ne reconnus pas, il s'agenouilla et se mit à psalmodier. Mes nerfs frémissaient.

Un vent froid souffla dans le tunnel. Les lumières ne s'éteignirent pas mais un voile tomba sur mes yeux, comme si je mourais, jusqu'à ce que je fusse seul dans les ténèbres. La nuit était infinie et éternelle. Ma peur disparut. À sa place vint le désespoir absolu que j'avais déjà éprouvé.

Au loin, une lumière. Elle avança vers moi, se fit étincelle, étoile, soleil. Je vis le masque immense, les yeux sans vie ; la voix mesurée résonna en moi :

« L'heure a sonné. Malgré l'Afrit, la salamandre, l'incube et l'homme mortel, ta destinée a duré, Steven. Ce n'était point ma volonté. Je savais que tu serais parmi mes plus grands ennemis dans ce cycle du monde, que tu risquais de faire échouer ma nouvelle grande entreprise. Mais je ne savais pas ce qui t'amènerait à confronter mes œuvres : l'appel irraisonné d'un sot, la docilité d'un autre. Et maintenant tu cherches à forcer ma propre demeure.

Prends peur, Steven. Je ne puis te toucher moi-même mais j'ai des serviteurs plus puissants que ceux que tu as déjà affrontés. Si tu persistes, tu seras détruit. Retourne chez toi. Accepte ta perte avec l'humilité qui sied aux fils d'Adam ; engendre d'autres enfants ; ne te mêle plus des affaires publiques. Alors tu auras joies, richesses et succès en abondance et tu vivras longtemps. Mais cela ne sera que si tu fais ta paix avec moi. Sinon, tu seras terrassé, ainsi que ceux que tu aimes. Crains-moi. »

La vision, le son, les ténèbres s'effacèrent. Trempé de sueur je regardai Marmiadon. Il rayonnait.

— Là ! N'était-il pas glorieux ? À votre place je remercierais Dieu à genoux !

— Quoi ?

— L'ange ! L'ange !

— J'ai dû voir un aspect différent du même être, dis-je d'une voix blanche – Qu'avez-vous vu ?

— La tête couronnée, les ailes brillantes, ronronna-t-il. Votre enfant est sauvée. Elle vous sera rendue quand votre repentir sera total. Et parce qu'elle aura été parmi les bienheureux durant sa vie mortelle, elle deviendra une sainte de la véritable Église.

Je pensai que ce n'était sans doute pas la première fois que l'Adversaire se servait de gens qui croyaient sincèrement servir Dieu. En Nouvelle-Angleterre, Jonathan Edwards n'avait-il pas osé proclamer : « le sol de l'enfer est pavé de crânes d'enfants non baptisés ». Quel était le Jéhovah qu'il croyait invoquer ?

J'entends des pas, des voix. Deux moines, trois peut-être. Manifestement à ma recherche. Il fallait que je puisse rentrer. Les renseignements que j'avais obtenus étaient utiles.

Je me métamorphosai Marmiadon gémit lorsque il me vit changé en loup. Heureusement que j'étais pressé. Autrement, je l'aurais peut-être égorgé. Ombre fugitive grise, je disparus avant que les moines ne me vissent. Malgré les recherches, que je sentais tout autour de moi, je parvins à atteindre l'entrée par laquelle j'étais venu.

— Tiens, bon chien, dit mon jeune ami le gardien du portail. – D'où sors-

tu, toi ?

Je dus me soumettre à être caressé avant de pouvoir partir.

Dans la ville de Siloam, endormie et obscure, je me transformai et téléphonai à Barney. J'étais nu et sans le sou.

— Viens me chercher, dis-je. – Je serai loup à l'un de ces endroits.

Je lui en nommai six, en cas d'accidents.

— Qu'est-il arrivé à mon balai ? s'enquit-il.

— Je l'ai laissé au parking.

— J'ai hâte de savoir…

— Et moi, de pouvoir raconter !

XXVII

Les détails furent réservés à Ginny lorsque, épuisé, je fus de nouveau à la maison. Ses questions furent qu'elle en sut plus que moi. Le soleil se leva avant qu'elle ne me laissât dormir. Avec quelques interruptions, je dormis pendant vingt-quatre heures. Ginny expliqua à notre agent du F.B.I. qu'il s'agissait de prostration nerveuse. Elle le persuada aussi, lui et son supérieur immédiat (Couteau Étincelant était à Washington) que s'ils tenaient au secret nous devions pouvoir sortir. Nos voisins se doutaient déjà que quelque chose se passait. Et si nos amis s'inquiétaient, eux disposaient de plus de sortilèges que le commun des mortels…

Nous gardâmes donc notre hôte. Je le présentai comme étant mon cousin Louis et informai les voisins que nous avions confié Val à des amis pendant l'enquête sur notre cambriolage. Je pus retourner à l'usine ; Ginny put faire ses courses. On nous donna le numéro à appeler s'il y avait demande de rançon. Personne ne parla des hommes qui nous filaient. Ils connaissaient leur métier ; sans nos talents particuliers, nous ne nous serions doutés de rien.

Le troisième jour, il y eut réunion dans la salle de conférences de Nornwell. Son sortilège contre l'espionnage industriel éliminait également toute surveillance officielle. L'équipe comprenait onze personnes, pour nous garder d'un Judas possible. Outre Barney et moi-même, je connaissais assez bien Griswold, Hardy et Janice Wenzel.

J'avais déjà rencontré le Dr Nobu, un métaphysicien que nous consultions parfois. Les autres étaient un amiral en retraite, Hugh Charles, spécialiste des renseignements ; un mathématicien nommé Falkenberg ; le pasteur Karlslund, de l'église de Barney. Tous étaient fatigués, épuisés. Le Dr Ashman tenait une grande valise, qu'il posa sur la table.

Barney fît une passe, prononça une phrase.

— Bon, dit-il, le champ de sécurité est à pleine puissance.

Les cheveux cuivrés de Ginny brillaient au soleil. Le Dr Ashman ouvrit sa valise. Svartalf se coula dehors, en pleine forme, brillant, noir, aussi arrogant que de coutume. Il s'étira, griffa le pasteur qui tendait une main caressante et s'installa près de Ginny.

— Au travail, dit Barney – L'équipe a été informée de tout ce que tu as découvert, Steve. Du point de vue scientifique, c'est assez étonnant. Commençons par le mic-mac politique dans lequel nous nous trouvons.

— Politique ou religieux, dit Janice Wenzel.

— Dans le cas présent, les deux se confondent, dit le pasteur Karlslund.

Griswold grimaça. – Si l'église Johannienne est effectivement d'origine diabolique… êtes-vous certain, M. Matuchek, d'avoir vraiment rencontré l'Adversaire ?

— Lui, ou un de-ses premiers lieutenants, dis-je. Et pas pour la première fois. Mes visions précédentes s'expliquent maintenant, d'une certaine

façon.
— Mais une hallucination…
— Si les Johanniens n’ont rien à craindre, coupa ma femme, pourquoi se taisent-ils ? Ils connaissent Steve. Il a pénétré dans la cathédrale. Le chauffeur de Barney a repris son balai sans la moindre question. Je maintiens qu’ils craignent une enquête.
— Peut-être qu’ils essaient de faire revenir votre fille grâce à leurs contacts paranaturels, dit Hardy, sans conviction.
L’amiral Charles eut un reniflement méprisant.
— Peu probable ! Je ne doute pas que l’Adversaire aimerait faire table rase de cet épisode. Mais comment ? Il peut la rendre avec un laps-temps zéro en enfer selon vous, M. Matuchek. Stupéfiant, ça. Mais je ne crois pas qu’il puisse changer le passé : les jours vécus sans elle et ce que nous avons appris en conséquence.
— Notre silence pourrait être sa rançon, dit Hardy.
— Quel homme se tiendrait pour lié par un tel marché ? répliqua l’amiral.
— Aucun contrat ne peut-être conclu avec Ceux d’En-Bas, ajouta Karlslund. Étant incapable de probité, un démon ne peut croire que les humains ne le sont pas également.
— Donc, dit Charles, il ne gagnerait rien à la libérer et perdrait un otage.
Ashman dit, avec difficulté : – Il a déjà réussi à diviser les forces du bien. J’ai l’impression que cette réunion est tenue en dépit des ordres du gouvernement. Est-ce sage ?
— Je vais répondre, dit Barney. – J’ai des contacts à Washington et l’amiral en a davantage. Officiellement, cet enlèvement n’a pas eu lieu. Je simplifie les raisons de l’attitude gouvernementale : primo, on ne sait presque rien de l’univers infernal. Le cas présent est peut-être la seule attaque directe, physique, s’étant jamais produite venant du territoire démoniaque. Que signifie-t-elle ? La prudence s’impose. Secundo, l’Église Johannienne. Nous sommes en démocratie. Beaucoup d’électeurs parfaitement sincères sont Johanniens ou persuadés que le Johannisme n’est qu’une croyance de plus. Le gouvernement ne veut ni scandale, ni commission d’enquête, ni troubles. Le secret signifie la paix, le calme et du temps gagné.
Je regardai Ginny. Elle avait les poings serrés. Lentement, Svartalf frotta sa tête contre son bras ; mais il ne demandait rien en échange.
— En conclusion, dit Barney, le gouvernement ne fera rien, ou du moins pas avant longtemps. Donc, nous avons le droit et le devoir d’agir. Voyez-vous, Docteur, nous avons rien fait d’illégal. Steve était libre de sortir de chez lui par la fenêtre, et en Tarncape. J’étais libre de lui prêter mon balai. La cathédrale est ouverte au public. S’il s’est rendu dans les secteurs non publics, c’était pour obtenir des renseignements. Donc, en agissant, nous ne contrevenons à aucune loi.
— Devons-nous agir si vite ? fit Ashman, – Si l’enfant peut être reprise à l’instant précis de son arrivée, ne vaut-il pas mieux laisser agir le gouvernement ? Nous ne sommes ni bien préparés ni bien équipés pour.
Le visage maigre de l’amiral Charles devint très sombre.
— Franchement, dit-il, s’il ne se produit pas d’autres incidents, ce gouvernement ne fera rien. Il laisse des nations hostiles enlever, emprisonner, tuer nos compatriotes sans réagir autrement que par de molles protestations. Et vous croyez qu’ils se mettront l’enfer à dos juste pour une petite fille ? Je suis désolé Mme Matuchek, mais c’est ainsi.

Le visage de Ginny était le masque de Méduse.
— Quoi que vous décidiez, Steve et moi n'attendrons pas.
— Oh non ! dis-je. Svartalf coucha ses oreilles ; ses crocs brillèrent et son pelage se hérissa.
— Vous voyez ? – Barney s'adressait au groupe. – Ou nous les aidons ou ils agiront seuls. Que décidez-vous ?
Des voix s'élevèrent autour de la table ; des mains se tendirent. Janice Wenzel cria :
— J'ai des enfants moi aussi, Virginia !
Tous les yeux se tournèrent vers Ashman. Il rougit et dit :
— Je ne suis pas un lâche. Simplement, je ne crois pas que nous aiderons Valeria en encourageant ses parents à se suicider.
— Que voulez-vous dire ? fît Barney.
— Ai-je mal compris ? N'avez-vous pas l'intention d'envoyer Steven et Virginia – mes clients – dans l'univers infernal ?
Je frémis. J'étais prêt à l'action, je bouillais. Mais ça… mon cœur battit à se rompre. Je regardai Ginny. Elle fît un signe affirmatif. Le groupe était consterné. Des exclamations fusèrent. Finalement, le calme revint. Barney prit la parole.
— Je dois des excuses aux membres de ce groupe. Je vous avais demandé de recueillir toutes les informations possibles sur le Bas-Royaume en vue d'une opération de sauvetage. Vous avez été magnifiques. Mais vous pensiez qu'il s'agissait d'un plan de longue haleine, capable de nous préserver d'autres incidents de cette sorte. Cependant Mme Matuchek m'a contacté secrètement et nous avons dressé un plan de campagne.
Il s'inclina légèrement dans la direction d'Ashman.
— Je vous félicite de votre subtilité, Docteur.
Elle savait, pensai-je. Elle savait et pourtant nul n'eût pu s'en douter, pas même moi. Je me demandai, fugitivement, si d'autres maris éprouvaient des surprises semblables.
. – Voici la situation, dit-elle avec la même froideur militaire qu'elle avait montrée lors de notre première rencontre. – Un petit groupe très qualifié a une chance de réussir. Un groupe plus nombreux mais non qualifié n'en a aucune et souffrirait certainement plus que les équipes de l'Armée et de Faust, puisqu'elles ont battu en retraite très rapidement.
— La mort, la folie, ou l'emprisonnement en enfer, chuchota Ashman. – Vous présumez que Steven ira.
— Je sais que je ne peux pas l'en empêcher, dit Ginny.
Les regards admiratifs me rendirent de l'assurance.
Ginny poursuivit :
— Lui, moi et Svartalf constituons la meilleure équipe possible. Si quelqu'un peut espérer réussir, c'est nous. Vous pourrez nous aider avec les préparatifs et le retour. Si nous ne revenons pas, vous êtes les dépositaires de ce que nous avons déjà appris. Car ceci est une question d'intérêt public, dépassant de beaucoup notre fille. Voilà votre principale raison de nous assister : tenter de léguer à vos enfants et à vos petits-enfants un monde meilleur.
Ashman regardait ses mains croisées. Puis il se redressa et dit avec un curieux sourire :
— D'accord. Admettez que ma réaction était naturelle. Mais vous êtes très doués. Si vous pensez avoir trouvé un moyen d'aller en enfer et d'en revenir, vous avez peut-être raison et mon aide vous est acquise. Puis-je savoir ce que vous projetez ?

Barney se détendit un peu et alluma un autre cigare.

— Simplifions, dit-il. Notre univers est à géométrie normale spatiotemporelle, sauf dans des endroits particuliers comme le centre des étoiles naines blanches. Les démons peuvent s'y mouvoir sans problème. En fait, ils peuvent jouer des tours avec la distance et la chronologie, ce qui leur valut, jadis, la réputation d'êtres surnaturels, car leur univers à eux est follement compliqué et variable. Les chercheurs modernes ont découvert le moyen de s'y rendre, mais pas celui d'y séjourner ou d'y rester sain de corps et d'esprit.

L'information de Steve, selon laquelle nous pourrions atteindre n'importe quel moment de temps infernal si nous connaissions la méthode, à ouvert une porte. Nous avions une base définie sur laquelle travailler, une relation entre le Bas-Royaume et notre univers pouvant être mathématiquement décrite. Le Dr Falkenberg a préparé les équations et a commencé à les résoudre. Le Dr Griswold a étudié l'effet des résultats sur les lois de la physique ; Bill Hardy en a fait autant en chimie et atomistique, etc. Évidemment, ils viennent de commencer et leurs conclusions n'ont pas été expérimentées. Mais elles ont permis au Dr Nobu, métaphysicien, et à moi, ingénieur scientifique, de préparer certains sorts. Nous les avons achevés ce matin. Ils devraient projeter l'expédition, la protéger quelque peu à son arrivée et la ramener en vitesse. Les autres explorateurs ne bénéficiaient pas d'un tel avantage.

— Insuffisant, dit l'amiral. Vous ne disposez pas d'une description exacte de l'univers infernal – nous n'en possédons même pas pour notre cosmos – et vous ne pouvez absolument pas prédire de quelles façons folles la métrique infernale varie de point à point.

— Exact, dit Barney.

— Donc, une protection adéquate à un point donné sera inexistante à un autre.

— Pas si la confirmation spatio-temporelle peut être décrite mathématiquement au fur et à mesure du voyage. Alors, les sorts pourront être ajustés en conséquence.

— Quoi ? Mais c'est impossible ! Aucun géomètre vivant…

— Très juste, amiral, dit Ginny.

Stupéfaits, nous la contemplâmes.

— Une phrase entendue par Steve dans les cryptes nous a mis sur la voie, reprit Ginny. La même phrase que la vôtre, amiral. Aucun géomètre vivant n'en est capable. Mais les plus grands géomètres sont morts. Autour de la table il y eut un moment de stupeur.

XXVIII

Lorsque Svartalf, indigné, eut regagné sa valise et que des Apparences nous eussent été données, nous quittâmes l'usine Nornwell sur un tapis de la Société. Si l'agent du FBI ne me voyait pas partir vers six heures, il s'inquiéterait : je n'y pouvais rien.

Nous atterrîmes d'abord à St-Olaf ; le pasteur entra y prendre certains objets. Janice Wenzel, assise derrière nous, murmura :

— L'appel aux saints n'est-il pas plus Catholique que Luthérien ?

— Je doute que cela fasse une différence, dit Ginny. Qu'est-ce que l'âme ? Nul ne le sait. Les observations prouvant son existence sont valables, mais ne peuvent être répétées sous contrôle. C'est le cas de beaucoup de phénomènes paranaturels.

— C'est la raison, intervint le Dr Nobu, pour laquelle les progrès pratiques goésiques sont si rapides lorsque des vues correctes sont établies. Contrairement aux champs de force physiques – gravitation, électro-magnétisme, etc. – les champs de force paraphysiques – similarité et ergodie, par exemple – ne sont pas limités par la vitesse de la lumière. Donc ils peuvent, en principe, transférer l'énergie de n'importe quel point du plénum à n'importe quel autre. Quant à l'âme, j'incline à croire qu'elle est surnaturelle.

— Pas moi, dit Ginny. Je la tiens pour une structure énergétique dans ces parachamps. Elle est formée par le corps mais lui survit. Une fois libre, elle peut circuler entre les univers. Si elle reste ici, pour une raison quelconque, n'est-ce pas un fantôme ? Si elle pénètre un ovule qui vient d'être fertilisé, n'est-ce pas une ré-incarnation ? Si le Plus Haut lui permet d'approcher Sa Présence, n'est-ce pas le salut ? Et si le Plus Bas l'attire davantage, n'est-ce pas la damnation ?

À ce moment-là, le pasteur revint, les bras chargés d'objets ecclésiastiques.

Nous repartîmes pour l'Université Trismégiste. Le soleil jetait des ombres dorées sur les arbres, les pelouses et les bâtiments familiers. Le campus était presque désert, en ces vacances de fin de printemps. Il me sembla que des siècles s'étaient écoulés depuis que Ginny et moi avions étudié ici. Je le la regardai, mais ne pus rien lire sur son visage.

Un bruissement d'ailes, près de nous ; un corbeau nous tenait compagnie. Un présage ? De quoi ? Il vira au moment où nous atterrissions et disparut.

Nous entrâmes dans le bâtiment des Sciences Physiques. Corridors et escaliers étaient sombres, déserts. Nous l'avions choisi pour cette raison, et parce que Griswold avait les clés de tous les labos et réserves. Karlslund eût préféré la chapelle, mais nous risquions d'y être vus. D'ailleurs, Ginny et Barney avaient décidé en faisant leurs plans que l'aspect religieux était secondaire. Il nous fallait quelqu'un dont la supplique serait altruiste et

sincère, sans cela nul saint ne répondrait. D'ailleurs, ils répondent rarement. Le Plus Haut veut que nous résolvions nos propres problèmes. Ce sur quoi nous comptions, ce qui nous faisait espérer une réaction, c'était l'accès direct que nous pensions avoir au royaume de l'Adversaire et notre résolution de nous en servir. Les implications étaient trop immenses pour que le Ciel les dédaigne… du moins, nous l'espérions.

Je pensai, dans l'engourdissement provoqué par l'excès d'émotion, qu'il nous serait peut-être interdit d'essayer…

Nous nous engouffrâmes dans le laboratoire philosophique, un des nouveaux labos édifiés pour Griswold depuis l'épisode de la salamandre.

Griswold ferma la porte à clé. Ginny ôta les Apparences et libéra Svartalf. Karlslund étendit une nappe d'autel sur un banc, y posa croix, clochette, calice, hosties et vin. Nous autres travaillâmes sous la direction de Barney à établir un champ protecteur et un charme anti-espionnage. Ensuite nous nous préparâmes à ouvrir les portes entre les univers. Façon de parler : il n'y a pas de portes. Il y a des moyens de transmettre des influences d'un continu à un autre. Fondamentalement, ça ne dépend pas d'équipement mais de savoir. Les choses matérielles que nous mîmes en place – Bible et Poimandères ouvertes aux passages appropriés, ménorah avec sept cierges allumés avec pierre et acier, éprouvette d'air pur, coffret de terre consacrée, flacon d'eau du Jourdain, harpe Pythagoricienne – étaient symboliques plus que sympathiques.

On ne peut *pas* contraindre le Ciel. Il est trop immense. On peut exercer une influence, oui, mais elle n'aura d'effet que si le Plus Haut le permet.

Notre prière était une preuve de notre supplique, que Dieu avait déjà lue dans nos cœurs. De même, nos incantations et sorts aideraient tout esprit qui choisirait de venir ici. Mais il n'aurait pas vraiment besoin d'être aidé. L'essentiel était que nous fassions de notre mieux.

L'enfer, c'est tout autre chose. En termes physiques, son niveau énergétique est inférieur à celui de notre univers. En termes spirituels, l'Adversaire et ses serviteurs ne veulent collaborer qu'à notre destruction. Nous pouvions entrer de force en enfer et contraindre les démons par nos pouvoirs de sorcellerie – à condition que ceux-ci soient assez forts – et c'est ce que nous devions faire si Val devait être sauvée.

Les formules pour demander l'aide céleste ne sont pas connues de tous mais elles ne sont pas secrètes. Nos formules infernales, c'était autre chose. Je ne les répéterai jamais. Puisque vous vous doutez que le rituel devait être inversé, je dirai que nous nous servîmes des articles suivants : l'un des Apocryphes, un liber Vénéficarum, une torche, un globe de vent provenant d'un ouragan, de la poussière de momie, treize gouttes de sang et une épée. Je ne jure pas que cette liste soit exacte.

La clochette nous appela. Karlslund était prêt. Nous nous rassemblâmes devant l'autel improvisé.

L'effet sur moi fut curieux. Je l'ai déjà dit ; je ne crois pas que certains dogmes soient préférables à d'autres. Mais, peu à peu, ce rituel simple me donna une paix intérieure qui m'émerveilla. Je suppose que la foi, c'est cela ; on se tourne vers Dieu. Je ne me convertis pas pour autant ; mais, cette fois-là, il me sembla qu'un aspect de Lui se tournait vers nous.

« Prions. »

« Notre Père qui êtes aux cieux… »

On frappa à la porte. Puis on refrappa. On insista. Une voix filtra à travers l'épaisseur du bois : – Dr Griswold ! Êtes-vous là ? On vous demande au téléphone. Un M. Couteau, du FBI. Il dit que c'est urgent.

Ma paix s'envola. Ginny agrippa son missel comme si c'était une arme. La voix de Karlslund devint hésitante. Griswold alla à la porte et dit :

— Informez-le que je ne puis interrompre une expérience très délicate. Prenez son numéro. Je le rappellerai dans une heure, environ.

Je me posais des questions sur la miséricorde divine. Que Votre volonté soit faite… mais quelle est Votre volonté ? Pas tout ce qui arrive, ou alors les hommes ne sont que des marionnettes dans une charade cruelle.

Dieu ne nous refusera pas. Il ne laissera pas une petite fille en enfer.

Il l'a déjà fait. Lis les journaux.

Mais la mort a fini par délivrer ces victimes et elles ont connu la paix. Du moins les églises l'assurent. Qu'en savent-elles ? Peut-être qu'il n'existe rien qu'un aveugle jeu de forces, ou peut-être le Plus Haut et le Plus Bas sont-ils identiques, ou… Non, cela c'est le désespoir de l'enfer, que tu as déjà éprouvé, Matuchek. Courage !

Enfin, nous arrivâmes à la bénédiction. Karlslund, troublé, dit :

— Je ne suis pas sûr que nous arrivions à quelque chose, maintenant. Le recueillement a été interrompu et –

Hardy eut une réponse inattendue. – Votre église compte avant tout sur la foi, M. le Pasteur. Pour nous, catholiques, l'œuvre compte aussi.

Karlslund céda

— Faisons la tentative. Quelle aide précise implorez-vous ?

Barney, Ginny et les autres se regardèrent. Je compris que, dans la hâte, ils n'avaient rien décidé.

Barney se racla la gorge. – Nous pensons, dit-il, qu'un mathématicien de premier plan, une fois mort, continuerait d'apprendre, d'acquérir des connaissances et des pouvoirs que nous ne pouvons imaginer. Nous voulons un pionnier de la géométrie non-Euclidienne.

— Riemann est considéré comme définitif, dit Falkenberg, mais il doit beaucoup à Hamilton et a eu des successeurs. Nous ignorons jusqu'où l'incomparable Gauss a pu aller ; il n'a publié qu'une fraction de sa pensée. Je suis pour Lobatchevski. Il fut le premier à prouver qu'une géométrie peut nier l'axiome des parallèles. Vers 1830 ou 1840. Il fut le précurseur de toute cette branche des mathématiques.

— Bien, dit Barney. D'ailleurs, nous ne savons pas si nous pouvons obtenir une âme particulière pour alliée. Ni aucune autre…

Il ajouta : – Falkenberg, préparez les paroles avec le pasteur pendant que nous établissons le sort.

Nous fîmes les gestes, prononçâmes les phrases, dirigeâmes nos volontés, sentîmes nos énergies se tendre à se rompre. Ce n'était pas de la petite magie quotidienne mais de la grande sorcellerie.

Des ombres soudaines obscurcirent la pièce. Les sept cierges brûlaient sans rayonner. Les symboles du plafond brillaient curieusement et se mirent à tourner, comme un ciel mythique. Le feu de St-Elme bleuissait nos mains levées et la baguette de Ginny crépitait sous l'influence de ses cheveux dénoués et du pelage de Svartalf, perché sur ses épaules. La harpe, toute seule, jouait la musique des sphères. Avançant et reculant, sur le plancher que je ne voyais pas, j'étais l'un des sept qui, se tenant par la main, exécutaient les lentes mesures du *bransle grave.* J'entendis une voix crier : « Aleph ! » et, longtemps après : « Zain ».

Nous nous immobilisâmes ; la harpe se tut, le silence éternel des espaces infinis tomba sur nous comme une chape et le zodiaque tourna de plus en plus vite jusqu'à ce que ses figures se fondent et ne fussent plus que la roue du temps. Le peu de lumière qu'il y avait était sur le pasteur.

Bras levés, il était debout devant l'autel.

— Entends-nous, Ô Dieu ! Tu connais notre désir, fais qu'il soit pur, nous T'en implorons. Devant Toi voici cet homme, Steven, et cette femme, Virginia, qui sont prêts à endurer l'enfer afin de confondre tes ennemis et sauver un enfant sans tache des prisons du serpent. Sans Ton aide ils n'ont point d'espoir. Nous Te supplions de leur accorder un guide et un conseiller dans les labyrinthes infernaux. Si nous ne sommes pas dignes d'un ange nous Te supplions de les confier à Ton serviteur disparu, Nikolaï Ivanovitch Lobatchevski, ou à tout autre qui serait instruit de ces choses pour les avoir découvertes sur Terre. Nous T'en implorons au nom du Père et du Bis, et du Saint-Esprit. Amen.

Il y eut un autre silence.

Puis la croix sur l'autel brilla comme un soleil ; nous entendîmes une note, perçante, exquise, et je me sentis submergé par une joie indescriptible. Mais un autre son suivit, celui d'une tornade. Les cierges s'éteignirent, les vitres devinrent noires, nous trébuchâmes sur le plancher qui bougeait sous nos pieds. Svartalf hurla.

— Ginny ! criai-je.

Simultanément je fus emporté fans un maelström d'images et de souvenirs. Une église à coupole sur une plaine sans limites, une piste entre des rangées de chaumières, un cavalier avec un sabre à son côté, un hiver terrible se terminant par le dégel, des ruisseaux étincelants, le retour des oiseaux, les arbres timidement verdissants, des piles désordonnées de livres, des visages, des visages, des mains, une femme qui était ma femme, un fils mort trop jeune, la moitié de Kazan brûlant en un océan rouge, l'année du choléra, la lettre de Göttingen, amours, échecs, cécité plus emprisonnante jour après jour… *et rien de tout cela n'était moi.*

Un coup de tonnerre nous secoua. Le vent tomba, la lumière revint, le sentiment d'être entourés de forces s'estompa. Stupéfaits, nous étions revenus à notre vie quotidienne. Ginny se jeta dans mes bras.

— *Lyubimyets,* murmurai-je. Non, chérie…

Gospodny pomiluie… Le kaléidoscope tournoyait en moi.

Svartalf se tenait sur une table de travail, dos arqué, queue dressée, non de rage mais de panique. Ses lèvres, sa gorge, sa langue se tordaient dans un combat atroce avec des sons qu'aucun chat ne peut émettre. Il essayait de parler.

— Que se passe-t-il ? rugit Barney.

XXIX

Ginny prit la direction des opérations. Elle fit signe aux deux hommes les plus proches.

— Karlslund, Hardy, aidez Steve, ordonna-t-elle. Examinez-le, Docteur.

Je l'entendis à peine à travers le chaos. Mes amis me soutinrent. J'atteignis une chaise, m'affalai, tentai de reprendre mon souffle.

Mon malaise ne dura pas longtemps. Les souvenirs d'un autre pays, d'une autre époque, cessèrent d'affluer. Ils m'avaient terrifié parce que je ne pouvais les contrôler. *Poko'y* me vint à l'esprit, ainsi que *Paix* et je sus qu'ils signifiaient la même chose, mon courage revint.

Je me sentis penser, avec formalisme et compassion :

— Je vous demande pardon, monsieur. Cette re-personnification m'a également désarçonné. Je n'avais pas réfléchi à la différence causée par plus d'un siècle, car là où j'étais… Quelques minutes suffiront pour établir un modus vivendi qui vous sera, je l'espère, supportable, j'ajoute, avec respect, que ce que je pourrai apprendre de votre vie privée ne signifiera rien pour quelqu'un qui a dépouillé toute chair.

Lobatchevski ! Je compris en un éclair.

— Votre serviteur, monsieur. Ah oui, Steven Anton Matuchek. Voulez-vous m'excuser quelques instants ?

Ceci et l'indescriptible mélange de deux mémoires, se passa sous le seuil de ma conscience. J'écartai Ashman d'un geste et regardai autour de moi.

Dans son état hystérique, approcher Svartalf était dangereux. Ginny remplit une cuvette d'eau et la jeta sur lui. Il protesta, sauta par terre et s'accroupit dans un coin, furieux.

— Pauvre minet, dit Ginny, consolante. – J'étais obligée de faire ça.

Elle trouva un essuie-mains. – Viens ici que maman te sèche.

Mais il l'obligea à venir à lui. Elle s'agenouilla et le frictionna.

— Qu'est-ce qui l'a pris ? s'enquit Charles.

Ginny leva les yeux. Son visage encadré de cheveux roux était très pâle.

— Bien dit, amiral. Quelque chose l'a pris, effectivement. Je l'ai douché et l'esprit envahisseur a cessé de le dominer. Mais il est toujours là et dès qu'il aura plus d'aisance psychosomatique il tentera de reprendre sa maîtrise et de faire ce pour quoi il est venu.

— C'est à dire ?

— Je l'ignore. Nous ferions bien de l'attacher.

Je me levai. – Non attendez, dis-je. Je peux découvrir qui c'est. Moi, j'ai Lobatchevski.

— Quoi ? protesta Karlslund. Son âme dans votre… C'est impossible ! Jamais les saints ne…

Je m'agenouillai près de Ginny et pris la tête de Svartalf entre les mains.

— Détendez-vous. Personne ne vous veut de mal. Mon hôte croit comprendre ce qui s'est passé. Il s'appelle Nikolai Ivanovitch Lobatchevski.

Qui êtes-vous ?
Les muscles se bandèrent, les crocs apparurent, un ululement gagna en intensité. Svartalf allait voir une autre crise.
« Monsieur, permettez-moi. Il n'est pas hostile. Je le saurais. Il est déconcerté et n'a pour penser qu'un cerveau de félin. Il ne connaît pas votre langue, c'est évident. Puis-je tenter de le calmer ? »
Telle fut la pensée qui me traversa. Un flot de russe sortit de ma bouche. Svartalf sursauta, se détendit légèrement. Il me regarda aussi attentivement que si j'eusse été une souris. Quand je me tus il secoua sa tête et miaula.
— « Donc il n'est pas de ma nationalité. Mais il semble nous avoir compris. »
Écoutez, pensai-je, vous comprenez l'anglais grâce à ma connaissance de cette langue. Svartalf le comprend aussi. Pourquoi son… son habitant ne peut-il faire comme vous ?
« Je vous l'ai dit, dit, monsieur, le cerveau félin est inadéquat. Il ne possède pas de structure permettant la parole. L'âme en visite doit employer chaque, cellule corticale disponible simplement pour maintenir sa raison. Mais elle peut se servir de son expérience terrestre, grâce à l'immense capacité de stockage d'informations que possède même un petit corps mammifère. Nous pouvons donc employer les langues que l'âme connaissait auparavant. »
Je vois, pensai-je. Et ne sous-estimez pas Svartalf. Il vient d'une longue et pure lignée de familiers de sorcières ; il est plus intelligent qu'un chat ordinaire. Et les sorts qui l'ont entouré toute sa vie ont dû avoir de l'effet. « Parfait. *Sprechen Sie Deutsch ?* »
Svartalf acquiesça avec empressement. Son miaulement avait l'accent allemand.
« *Guten Tag, gnädiger Herr. Ich bin der Mathematiker Nikolaï Ivanovitsch Lobatc* *Je suis votre très humble serviteur, monsieur.* »
La dernière phrase était en français, conformément aux usages de politesse du début du dix-neuvième siècle.
« W-rr-rr. »
Les griffes esquissèrent des mouvements sur le plancher.
Les yeux écarquillés de surprise, Ginny dit : – Il veut écrire… Svartalf, écoute. Ne sois pas fâché. N'aie pas peur. Laisse-le faire ce qu'il veut. Ne résiste pas, aide-le. Quand ce sera fini tu auras plus de crème et de sardines que tu ne peux manger. Je te le promets. Là, mon minet.
Elle lui caressa le menton. Cela me sembla une façon curieuse de traiter un savant en visite mais l'effet fut satisfaisant puisque Svartalf daigna ronronner.
Pendant qu'avec Griswold Ginny faisait des préparatifs, j'améliorai ma symbiose avec Lobatchevski. Les autres, debout autour de nous, étaient secoués par ce qui s'était produit et le mystère total qui enveloppait l'heure à venir. Une partie de moi-même entendait des phrases.
Charles : « Des saints apparaissant comme ça c'est sacrément incroyable ! »
Karlslund : « Je vous en prie, amiral »
Janice : « Mais c'est juste. Ils n'auraient pas dû envahir des corps comme ça, comme des démons prenant possession.
Griswold : « Peut-être y étaient-ils obligés. Nous avons négligé de prévoir des masses de contre-transfert pour le trajet entre continus.
Karlslund : « Ce ne sont pas des démons. Ils n'en ont jamais eu besoin

dans le passé.

Barney : « Réfléchissons-y. Un esprit ou une pensée peut voyager librement entre les univers. Peut-être est-ce ce que les saints revenus ont toujours été… des visions et non des corps solides.

Karlslund : « Certains étaient positivement substantiels.

« Messieurs », dit mon corps en s'avançant vers eux, « J'implore votre indulgence. Je ne suis pas encore accoutumé à cette manifestation corporelle et je n'ai pas encore assimilé les détails du problème qui a inspiré votre demande d'aide. Finalement, tant que je suis confiné dans une forme humaine, je ne possède pas plus de moyens que vous-mêmes pour découvrir l'identité du monsieur qui se trouve dans l'animal. Je crois connaître son intention mais attendons, si vous voulez bien, d'en savoir plus avant de tirer des conclusions. »

Barney émit un léger sifflement. – Comment te sens-tu, Steve ?

— Mieux, dis je. Ça va de mieux en mieux.

Quelle litote ! Au fur et à mesure que Lobatchevski et moi faisions connaissance, je sentais co-exister en moi, avec mes propres émotions, celles d'un être devenu sage et bon au-delà de tout ce qui est imaginable.

Naturellement, je ne pouvais partager sa vie d'après sa mort, ni la sainteté de cette vie-là. Mon cerveau mortel et mon âme pas bien propre ne pouvaient y atteindre.

Mais aux franges de ma perception chantaient une paix et une joie qui n'étaient pas statiques ; une haute aventure éternelle. Je savourais la présence de Lobatchevski. Songez à votre meilleur et plus vieil ami et vous comprendrez un peu…

— Nous sommes prêts, dit Ginny.

Griswold et elle avaient installé une planchette sur un banc.

Svartalf s'assit devant la planchette. J'étais en face de lui, pour l'interroger.

La planchette bougeait dans un silence où l'on n'entendait que les respirations. Elle était synchronisée magiquement avec une craie sous un charme de balai. La craie écrivait sur un tableau noir où chacun pouvait lire.

ICH BINJANOS BOLYAI VON UNGARN

— Bolyai ! s'exclama Falkenberg. – Je l'avais oublié ! Ce n'est pas étonnant qu'il…

— *Enchanté, monsieur,* dit Lobatchevski en s'inclinant très bas. – *Dies ist für mich eine grosseEhre. Ihrer Werke sind eine Inspiration für alls.*

Il était sincère.

Ni Bolyai ni Svartalf n'allaient se montrer moins courtois. Ils se dressèrent sur les pattes arrière de Svartalf, firent une révérence avec une patte sur le cœur, suivie d'un salut militaire. Après quoi la planchette déversa un flot de compliments en français des plus fleuris.

— Qui est-ce ? marmonna Charles derrière moi.

— Je… Je ne connais pas sa biographie, chuchota Falkenberg, mais je me rappelle maintenant qu'il a été un des précurseurs de la nouvelle géométrie.

Les compliments continuaient. Ginny me murmura à l'oreille : – Il faudrait se presser un peu. Nous devrions être à la maison depuis pas mal de temps. Et ce coup de téléphone m'inquiète.

J'en parlai à Lobatchevski qui en informa Bolyai qui nous assura – longuement – qu'il comprenait fort bien et qu'il ferait de son mieux pour servir la belle dame en détresse qui avait fait appel à lui.

Je n'ai pas l'intention de me moquer d'un grand homme. Parmi nous, il était une âme essayant de penser avec le cerveau et de sentir avec les nerfs et les glandes d'un chat.

Nous lûmes sa biographie tandis qu'il essayait vaillamment de communiquer avec Lobatchevski.

Janos Bolyai était né en Hongrie en 1802 alors que la Hongrie n'était guère plus qu'une province de l'empire Autrichien. Son père, mathématicien respecté et ami de Gauss, lui enseigna le calcul et la mécanique analytiques avant qu'il n'eût treize ans. En 1823, il envoya à son père un premier jet de son œuvre, *Science Absolue de l'Espace.* Bien que Gauss, à l'insu alors de Bolyai, avait anticipé certaines de ses idées, le jeune Hongrois avait établi le premier traitement rigoureux d'une géométrie non-Euclidienne, apporté la première preuve valable que l'espace n'a logiquement pas besoin de suivre des axiomes comme celui sur les lignes parallèles.

Malheureusement, son œuvre ne fut publiée qu'en 1833 et seulement comme un appendice à deux volumes de son père qui, étant en Latin, portaient le titre magnifique de *Tentatemjuventutem studiosam in elementa matheseos purae introducendi.* À cette époque-là, Lobatchevski avait déjà annoncé, de son côté, les résultats auxquels il était parvenu. Bolyai demeura obscur.

Cela parut le décourager. Il s'installa dans la même ville que son père qui enseignait au Collège Réformé de Maros-Vàsarhély et y mourut en 1860.

Quand à Lobatchevski, il était né en 1793, à Nijni Novgorod. Sa mère devint veuve lorsqu'il avait sept ans. Elle s'installa à Kazan et éleva ses fils dans une pauvreté digne, mais souvent désespérée. Ils obtinrent dès bourses pour le Gymnasium ; Nikolaï a l'âge de huit ans. Il entra à l'université à quatorze ans, obtint une licence à dix-huit ans, fut nommé professeur-adjoint à vingt et un ans et professeur à vingt-trois. En 1827 il devint recteur de l'université. En 1830, lorsque s'abattit l'épidémie de choléra, il sauva beaucoup de vies humaines en imposant des mesures sanitaires très différentes des mesures médiévales prises dans le reste de Kazan. Plus tard, un incendie ravagea la moitié de la ville. Son nouvel observatoire et plusieurs des bâtiments qu'il avait érigés lui-même furent la proie des flammes. Mais il sauva ses instruments et ses livres et en deux ans remplaça ce qui avait été perdu.

Dès 1826, il avait discuté de la géométrie non-Euclidienne. L'Europe occidentale n'en entendit parler qu'avec une lenteur qui eût désespéré tout homme moins altruiste et moins patient. Quand la nouvelle parvint à Gauss il fut si impressionné qu'il fit élire Lobatchevski à la Société Royale de Göttingen en 1842. Par xénophobie – ou jalousie – le régime tsariste lui retira son rectorat en 1846. Le cœur brisé, il se consacra à ses études mathématiques. Il perdit la vue. Son fils mourut. Il travaillait toujours, dictant la *Pangéométrie,* couronnement de son œuvre. En 1856, le livre achevé il mourut.

Bien sûr qu'il était un saint !

« Non, Steven Pavlovitch, j'ai péché autant et plus que quiconque. Mais la miséricorde de Dieu n'a pas de limites. J'ai été… disons qu'il m'a été permis de progresser. Mais laissez-moi vous expliquer certaines choses. »

J'appelai mes amis. Sauf pour Ginny, qui ne pouvait s'empêcher d'être ravissante, et Svartalf, assis à ses pieds avec une âme humaine dans les

yeux, ils étaient épuisés, hagards, en sueur. Je ne valais guère mieux.

— Nous nous sommes trompés, dis-je. Dieu ne donne pas des ordres personnels à Ses anges et à Ses saints, du moins pas en ce qui nous concerne. Vous, pasteur, vous en doutiez. Mais le reste d'entre nous nous a crus plus importants que nous le sommes.

Lobatchevski me reprit.

— Non, tout le monde est important pour Lui. Mais la liberté doit exister, même la liberté du mal. De plus, il y a des considérations de… de *Realpolitik,* disons. Ni Dieu ni l'Adversaire ne veulent un Armageddon. Depuis deux mille ans ils évitent des incursions directes dans leurs… territoires respectifs. Politique qui ne sera pas changée de sitôt.

Notre appel a été entendu. Lobatchevski est un saint. Il a voulu descendre et cela lui a été permis. Mais il lui est interdit de nous aider en enfer. Il n'y sera qu'un observateur, dans une forme humaine. Chaque esprit doit se sauver lui-même…

Bolyai, c'est autre chose. Il a entendu aussi, puisque la prière pouvait aussi s'appliquer à lui. Mais comme il était encore au Purgatoire il lui est permis de prendre part à un combat. Lui aussi voulait s'incarner en moi mais Lobatchevski arriva avant lui. Or, la règle est d'une seule identité supplémentaire par client, sans doute pour protéger les mortels contre trop de chocs. Bolyai était donc obligé de faire un choix rapide. Sa bonne éducation ne lui permettait pas de choisir une femme. Il avait compris que le troisième membre de l'expédition était du sexe masculin. Il se dirigea donc en lui. Trop tard, il découvrit qu'il était en Svartalf.

Les épaules massives de Barney s'affaissèrent.

— Alors notre projet est à l'eau ?

— Non, dis-je. Avec l'aide de la sorcellerie de Ginny qui augmentera son cerveau félin, Bolyai pense pouvoir opérer. Il a passé une bonne partie de son purgatoire à étudier la géométrie des continus. Il adore l'idée d'une expédition en enfer.

La queue de Svartalf se balança, ses oreilles se dressèrent, ses moustaches frémirent.

— Donc, ça a marché ! exulte Ginny.

Ma résolution était intacte mais j'étais assombri par ce que Lobatchevski savait : « L'Adversaire ne peut se permettre de vous laisser réussir. Ses forces les plus puissantes et les plus subtiles seront alignées contre vous ».

Je dis : – Vous devriez donner ce coup de téléphone, Dr Griswold.

Le petit savant acquiesça. – Je l'appellerai de mon bureau. Vous n'aurez qu'à brancher ici l'écran audio-visuel.

Le téléphone s'éveilla. Nous vîmes Griswold, puis Couteau Étincelant.

— Je regrette de vous avoir fait attendre, dit le professeur. Que puis-je faire pour vous ?

Le G-man s'identifia, montra son insigne.

— J'essaie de contacter M. et Mme Steven Matuchek. Vous les connaissez, n'est-ce pas ?

— Oui… euh… il y a longtemps que je ne les ai vus.

Griswold mentait très mal !

Le visage de Couteau Étincelant devint dur.

— Écoutez-moi, monsieur. Je reviens de Washington. Je m'y suis rendu à cause d'eux. L'affaire est d'une importance capitale. Mme Matuchek a disparu. Son mari a passé un certain temps dans une salle de conférence à l'épreuve des indiscrétions. Il n'a pas quitté l'usine à l'heure habituelle. Nous avons des photos de tous ceux qui sont entrés dans l'usine. Vous avez

assisté à la conférence. Vous êtes certain que les Matuchek ne sont pas avec vous ?

— O… oui. Oui. Que leur voulez-vous ? Ce n'est pas une accusation criminelle ?

— Non, à moins qu'ils ne désobéissent. J'ai un ordre spécial leur interdisant certaines actions. Quiconque les y aiderait serait également arrêté.

Griswold était courageux. Il surmonta sa timidité et bafouilla :

— Franchement, monsieur, cette insinuation me déplaît. De toute façon l'ordre doit être signifié pour être valable. Jusqu'à ce qu'il le soit, ni les Matuchek ni leurs amis n'ont à en tenir compte.

— C'est juste. Ça ne vous dérange pas que je vienne voir ? Ils sont peut-être chez vous… à votre insu.

— Oui, Monsieur, cela me dérange. Je refuse.

— Soyez raisonnable, Dr Griswold. Une des raisons est de les protéger contre eux-mêmes.

— Cette attitude est une des choses qui me déplaisent le plus dans ce gouvernement. Bonjour, monsieur.

— Un instant ! – Le ton de Couteau Étincelant était poli, mais son expression en disait long. – Vous n'êtes pas propriétaire des lieux où vous vous trouvez.

— J'en suis responsable. Trismégiste est une université privée. Je puis exercer mon autorité et en interdire l'accès à vos… vos myrmidons.

— Pas s'ils arrivent avec un mandat, Professeur.

— Alors je vous suggère d'en obtenir un.

Griswold rompit le charme.

Dans le labo, nous nous regardâmes.

— Combien de temps ? fis-je.

— Trente minutes, dit Barney. Le FBI a certains moyens…

— Peut-on filer d'ici ?

— Non. Tout le périmètre doit être surveillé et cela depuis avant le coup de téléphone de Couteau Étincelant. Il a dû attendre parce qu'il ignore ce que nous faisons et parce qu'on a dû lui recommander une extrême prudence.

Elle se redressa. – Bon. Alors nous allons en enfer. Directement. Tout de suite.

— Hein ? sursauta Barney. Vous êtes aussi cinglés que le pensent les Fédéraux ! Pas de préparation, pas d'équipement –

— Nous pouvons prendre pas mal de choses ici, dit Ginny. – Bolyai nous conseillera, ainsi que Lobatchevski, jusqu'à notre départ. Nous aurons l'avantage de la surprise. Les forces démoniaques n'auront pas eu le temps de s'organiser. Une fois hors de la juridiction américaine, Couteau Étincelant ne peut légalement nous faire revenir. Et il ne vous empêchera pas de manipuler notre ligne de sauvetage. Ce serait un meurtre. De plus, je crois qu'il est plutôt pour nous et que son devoir lui pèse. Il se peut qu'il vous offre son aide.

Elle alla à Barney, prit une de ses mains entre les siennes et leva les yeux sur son visage rude et tourmenté.

— Ne nous retenez pas, vieil ami, supplia-t-elle. Il faut que vous soyez avec nous.

La souffrance de Barney était pénible à voir. Mais il se mit à donner des ordres rapides et notre équipe se mit au travail.

Griswold entra.

— Vous avez entendu – Oh, mais vous ne pouvez pas partir tout de suite.

— Il le faut, dit Ginny.

— Mais vous… vous n'avez pas dîné ! Vous serez affaiblis et… bon, il y a un réfrigérateur au labo des recherches. Je vais voir ce qu'il contient.

C'est ainsi que nous allâmes donner l'assaut à l'enfer : Ginny portait sur l'épaule le sac de Janice. Moi j'avais mis la veste trop large de Barney. Sac et poches contenaient des sandwiches au beurre de cacahuètes, des harengs en boite pour Svartalf-Bolyai et quatre boîtes de bière.

XXX

Nous avions un peu de matériel, surtout celui de Ginny. Il comprenait le véritable acte de naissance de Valeria, qu'Ashman avait apporté. L'emploi du certificat était la raison majeure pour laquelle il avait été recruté. Ginny le mit dans son propre sac, attaché à sa ceinture.

Personne, y compris nos géomètres, ne savait ce qui aurait ou non de l'effet en enfer. Lobatchevski nous dit que les symboles religieux n'en avaient pas. Leur vertu vient de leur orientation vers le Plus Haut et le fondement de l'enfer c'est que nul n'y peut aimer. Le paganisme pourrait nous être de quelque secours. Bien que des siècles se soient écoulés depuis que l'on servait ces dieux, la mana n'a pas entièrement déserté leurs emblèmes.

Ginny portait toujours la broche à chouette prouvant qu'elle était une sorcière diplômée.

Griswold me trouva une minuscule plaque Aztèque, en jade, gravée du serpent à plumes. Je l'accrochai au flash-garou sous ma chemise. Légèrement gêné par le regard du pasteur Karlslund, Barney contribua un pendentif d'argent en forme de marteau, copie exacte d'un original Viking. Il passa la chaîne autour du cou de Svartalf.

Des armes à projectiles étaient inutiles dans un univers imprévisible. Nous nous armâmes d'épées. Celle de Ginny était mince, moderne, destinée aux rites mais aiguisée à plaisir. La mienne était plus lourde, plus ancienne, également précieuse par son pouvoir goésique. C'était un sabre d'abordage qui avait jadis navigué avec Decatur(1).

L'air risquait d'être un problème. L'enfer est notoirement infect. Nous équipâmes Svartalf d'une bouteille d'oxygène et d'un masque à sa taille et j'ajoutai un autre équipement miniature à la bouteille sur mon dos… pour Val, au cas où…

C'était tout. Avec du temps, nous aurions pu faire mieux. Nous aurions pu monter un dragon au lieu de deux balais, avec un dragon de plus pour transporter beaucoup plus de matériel stratégique. L'Armée l'avait fait et elle avait échoué. Nous avions plus de connaissances et un guide hors du commun. Peut-être réussirions-nous.

Au moment où les préparatifs de transmission étaient presque achevés je demandai à nos amis de faire quelque chose de plus, le plus rapidement possible.

Au centre du Nexus tracé sur le sol, dont je ne révélerai pas la forme, ils avaient mis un pentacle confinant standard, entouré de cierges bénis. Une cloche de verre géante était pendue à une poulie au-dessus, prête à être descendue. Elle était destinée à la contre-masse venant de l'univers infernal, qui pouvait être vivante, gazeuse, ou autrement dangereuse.

— Quand nous serons partis, dis-je, mettez quelques centaines de livres en plus de matériel là-dedans, si ce n'est pas trop dangereux d'y pénétrer.

Barney s'étonna. – Mais ça permettrait à… à un poursuivant d'accomplir la transition sans difficulté.

— Étant arrivé ici, ça ne pourra pas quitter le diagramme, dis-je. Nous le pouvons et le ferons, en vitesse. Ayez des sorts prêts pour empêcher son retour. Cela peut avoir une valeur… scientifique. Et nous avons besoin de renseignements sur l'enfer. Peut-être ne ramènerons-nous pas de butin. Mais il faut tenter le coup.

— Pas mal raisonné, pour un dingue.

Barney s'essuya les yeux. – Bon Dieu, je dois être allergique à quelque chose.

Janice ne fut pas seule à pleurer quand nous prîmes congé. En moi se mouvait la grave pensée :

— Je ne puis plus vous aider, Steven Pavlovitch, Virginia Williamovna, Janos Fàrkasovitch et toi, chat qui possèdes sûrement une âme personnelle. Me voici simple observateur. Je ne vous infligerai pas le fardeau du chagrin que j'en ressens. Vous, ne sentirez plus ma présence. Que la bénédiction de Dieu soit avec vous.

Il quitta ma conscience comme un rêve qui s'efface-au réveil et que l'on tente de se remémorer. Mais je crois que le calme que je gardai dans le temps qui suivit était dû à sa présence immatérielle et non ressentie. Il ne pouvait pas s'empêcher d'être un saint.

Tenant nos balais, Ginny et moi avançâmes main dans la main jusqu'au Nexus. Svartalf nous précédait. Au centre de la figure, nous échangeâmes un baiser et un murmure avant de mettre nos masques. Nos amis jetèrent le sort. La pièce redevint sombre. Des énergies se rassemblèrent. L'air tonna ; le sol trembla. Je tenais mes compagnons, de peur que nous ne fussions séparés. À travers le bruit, j'entendis ma sorcière lire le parchemin sur lequel se trouvait le nom de Victrix, nous lançant vers elle à travers l'espace-temps diabolique.

La pièce, le monde, les étoiles, les univers, se mirent à tournoyer. Nous étions dans l'œil du cyclone. Puis il y eut un rugissement d'eaux. Nous fûmes entraînés dans le maelström. La dernière lueur de lumière disparut dès que nous atteignîmes l'infinité. Après vinrent de telles terreurs que nous ne les aurions jamais affrontées si ce n'était pas pour notre Valeria Victrix.

(1) Célèbre marin américain, héros de la guerre de Tripolitaine.

XXXI

Nous étions arrivés. Où ? Je serrai Ginny contre moi. Nous n'avions pas de mal, Svartalf non plus. Il n'exigea pas d'attention, comme de coutume. Bolyai lui fit décrire des cercles autour de nous. Il explorait l'environnement.

Prudemment, j'ôtai mon masque et reniflai l'air. Il était cruellement froid, porté par un vent qui transperçait les os, mais il semblait pur… stérile, même.

Stérilité. Tel semblait être le maître mot de ce lieu. Le ciel était d'un noir absolu, sans fin, quoique nous puissions voir des étoiles et des planètes cendreuses, se mouvant sur des orbites chaotiques ; elles étaient, dans ces ténèbres, des fragments plus sombres encore ; une négation de la lumière.

Nous étions sur une plaine, plate comme du béton. De loin en loin des rochers, aux formes toujours différentes et toujours hideuses.

J'ai vu des abominations, pensai-je, mais rien de plus abominable que ceci… Non ! La pire des abominations sera, à jamais, l'enfant changée dans le berceau de ma fille.

Ginny ôta son masque et frissonna sous le vent.

— Je… je m'attendais à des flammes, dit-elle.

— Dante a décrit le septième cercle de l'enfer comme étant glacé, répondis-je lentement. On peut croire qu'il savait quelque chose… Où sommes-nous ?

— Si le sort nominatif a marché, comme les autres, sur la même « planète » que Val et pas trop loin d'elle.

Nous nous étions naturellement efforcés de « précéder » notre fille.

— Ça ne ressemble pas aux descriptions des autres expéditions.

— Notre transition non plus. Nous nous sommes servis de rituels différents et, en plus, avons obliqué dans le temps. Le retour devrait être plus facile.

Svartalf disparut derrière un rocher.

— *Kommen Sie zurück !* hurlai-je dans le vent. Je me rendis compte qu'avant notre départ, discrètement, Lobatchevski m'avait accordé de connaître des langues étrangères… Français, Allemand et même Russe !

— Nineowr-r ! siffla le vent. Le chat revenait vers nous, venant de la direction opposée à celle où il s'était trouvé auparavant.

— Espace déformé, dit Ginny. Regarde.

Svartalf trottait droit, mais son chemin était aussi sinueux que s'il était ivre.

— Une ligne là où il se trouve doit correspondre à une courbe ailleurs. Et il est à quelques mètres. Que se passe-t-il à quelques kilomètres ? fit-elle.

— Tout a l'air droit.

— Oui, pendant qu'on est immobile. Br-r-r ! Il faut qu'on se réchauffe !

Elle prit la baguette télescopique dans son sac.
L'étoile à son sommet ne brillait pas, ici. Elle était comme une braise. Mais elle fit qu'une allumette enflammée, tenue sous nos signatures et l'empreinte de patte de Svartalf, engendra une bonne chaleur dans nos corps. Un peu trop bonne ; nous nous mîmes à transpirer. Je décidai que l'univers infernal avait tellement avancé dans son pourrissement thermodynamique qu'un peu de potentiel allait très loin.
Svartalf arriva. Mal à l'aise, je contemplai la plaine. Je murmurai :
— Pas d'ennuis ; c'est louche.
— Deux choses sont en notre faveur, dit Ginny. D'abord, un charme de transfert vraiment très efficace. Ensuite, les démons devaient savoir bien à l'avance où et quand les autres expéditions arriveraient. Nous, nous les avons pris de vitesse.
Elle écarta une boucle rousse et ajouta, froidement :
— Nous aurons sûrement suffisamment d'ennuis en voyageant.
— Il le faut ?
— Pourquoi le kidnappeur ferait-il sa réentrée à cet endroit désert ? Nous n'avons pas dû arriver au point précis que nous voilons. Reste tranquille, je vais faire un relèvement.
Tenue au-dessus du parchemin au nom de Victrix, au psalmodiement des mots nécessaires, la baguette indiqua une direction sans équivoque. Le globe scruteur reste brouillé, ne donnant aucune indication de distance ni information sur ce qui nous attendait. L'espace-temps était trop déformé.
Nous mangeâmes, bûmes, nous reposâmes quelques instants et décollâmes. Ginny menait, avec Svartalf sur son arçon. Je volais à sa droite en échelon. Les balais étaient lents et les champs protecteurs nuls ; nous étions exposés au vent.
D'abord, la distorsion fut visuelle. Ce que je voyais – mes mains sur les commandes, Svartalf, le corps splendide de Ginny, les rochers au-dessous de nous – tout cela coula, trembla, s'élargit, se rétrécit, devint caricature obscène. Des lambeaux de chair se détachaient, pendaient, disparaissaient. Le son devint une cacophonie effrayante, par moments chargée de mots menaçants, presque compréhensibles.
— Ne fais pas attention ! criai-je. – Effets optiques, Doppler.
Mais elle ne pouvait pas m'entendre à travers la clameur inarticulée et effrayante.
Soudain ma bien-aimée tournoya comme une feuille, s'écartant de plus en plus. Je tentai de la suivre, mais plus je m'y efforçais plus nous divergions. – Bolyai ! Au secours ! hurlai-je dans la solitude. Elle m'enveloppa. Je glissai le long d'une courbe interminable. Le balai ne redressait pas. Bon, pensai-je, je ne vais pas me fracasser, le balai va – Mais la rangée de rochers me barrant la route n'étaient pas des rochers, mais une chaîne montagneuse vers laquelle j'étais catapulté. J'agrippais les commandes, je hurlais des charmes mais tout changement que j'obtiendrais me fracasserait au sol avant que je ne heurte les falaises.
J'avais dû parcourir des milliers de kilomètres ; sinon j'aurais vu ces pics sur la plaine sans limites. Ginny était perdue, Val était perdue. Je pouvais me résigner à la mort, mais non à la fin de l'espoir.
— Yee-ow-ow ! me parvint à travers la clameur.
Je me retournai sur mon siège. Ginny arrivait. Ses cheveux flamboyaient. L'étoile de sa baguette brillait à nouveau comme Sirius. Bolyai pilotait avec les pattes de Svartalf. Yeux jaunes et crocs blancs brillaient dans sa tête de panthère noire.

Ils vinrent à mes côtés. Ginny se pencha ; nos doigts se joignirent. Je vis, avec elle, ce que faisait le chat. Dans notre univers, nous nous serions écrasés au sol. Ici, nous virâmes et gagnâmes de l'altitude.

Comment expliquer ? Supposons que vous soyez une créature mythique de deux dimensions. Deux seulement. Vous vivez dans une surface. Oui, *dans*. Votre géométrie obéit aux règles Euclidiennes apprises au lycée : les lignes parallèles ne se rencontrent pas, la distance la plus courte entre deux points est une ligne droite, les angles d'un triangle totalisent 180 degrés, etc.

Maintenant, imaginez qu'un géant tri-dimensionnel vous saisisse et vous jette dans une surface de forme différente. Une sphère, par exemple. Vous trouverez l'espace fantastiquement changé. Dans une sphère, les lignes sont des méridiens et des parallèles, aux longueurs bien définies. En général, la distance entre deux points est minimisée en suivant un grand cercle ; les triangles ont un nombre variable de degrés mais toujours plus que 180. Maintenant imaginez des cônes, des hyperboloïdes, des surfaces de révolution à génératrices trigonométriques et logarithmiques, des bandes de Möbius, ce que vous voudrez. Maintenant imaginez une planète composée uniquement d'eau, battue par des tempêtes et non contrainte par les lois ordinaires de la physique. À n'importe quel point donné, sa surface peut avoir n'importe quelle forme, qui ne restera même pas constante dans le temps. Étendez les deux dimensions jusqu'à trois ; quatre, même, pour l'axe temporel, à moins que celui-ci n'exige plus d'une dimension, ainsi que le pensent plusieurs philosophes ; ajoutez l'hyperespace dans lequel agissent les forces paranaturelles ; placez le tout sous la domination du chaos et de la haine ; et vous aurez une analogie de l'univers infernal.

Le chemin de Ginny et le mien avaient divergé, tout à l'heure, parce que les courbes de l'espace divergeaient. J'étais passé de géométrie à géométrie, vers ma mort.

Aucun mortel n'eût pu l'éviter. Mais Bolyai n'était plus un mortel. Son génie s'était enrichi du savoir et des techniques de plus d'un siècle de libération des liens de la chair. De piège, le corps de Svartalf était devenu un outil, dès que ses rapports avec Ginny permirent au mathématicien de compter aussi sur elle. Ses observations, ses équations, ses calculs, ne prenaient que des fractions de secondes. Il ondoyait à travers les cyclones dimensionnels de l'enfer comme un trois quarts arrière décidé à marquer.

Il rayonnait ! N'ayant pas d'autre voix à sa disposition il clamait les chants d'un félin avide de forniquer et de livrer bataille. Nous passâmes au-dessus des montagnes, filant vers notre but.

Ce n'était pas facile et les incidents furent nombreux. Le champ de gravité intense là où l'espace était fortement distordu tira nos balais vers le sol et tenta de nous arracha : nos yeux et nos entrailles ; nous passâmes dans des endroits où l'hyperespace était si plat que nos charmes de balai n'avaient plus d'effet ; nous ne pouvions compter que sur l'aérodynamique.

Mais nous avancions et plus vite que nous ne l'avions espéré lorsque Bolyai eût découvert les astuces à notre disposition. Les clameurs assourdissantes et les illusions écœurantes se firent plus rares. Le monde autour de nous semblait plus stable. Quelque chose ou quelqu'un désirait avoir son antre dans une région moins tourmentée.

La plaine avait fait place à des montagnes, à des kilomètres d'ossements entassés, à un abîme qui paraissait sans fond, à une mer de lave balayée par des flammes et de laquelle montaient des fumées. Nous mîmes nos masques avant que nos poumons ne fussent corrodés. Maintenant, c'était

plus calme. Quand Ginny leva son globe, à l'intérieur une lueur pâle mais qui s'intensifiait nous prouva que nous approchions de notre but. Nous volâmes silencieusement, observant.

Silencieusement… le vent était tombé. L'air autour de nous était fétide, chaud, moite avec des relents ignobles ; mais il était respirable. Le ciel était toujours noir, avec ses orbes plus que noirs. La morne phosphorescence du sol restait la seule illumination. Nous étions sur les bords d'un vaste marécage. Étangs, bayous, lacs s'étendaient à perte de vue ; ils brillaient faiblement là où ils n'étaient pas recouverts de pourritures. Des arbres épais et tordus, des cyprès, des branches flottantes. Mais tout était mort. Des roseaux morts s'entassaient sur les rives, des brouillards jaunes s'élevaient dans les pénombres.

Infiniment loin devant nous une lumière se reflétait sur des nuages bas. Sans avertissement, une convulsion de l'espace nous porta dessus.

Des sons nous assaillirent. Tambours, flûtes, cris. Au centre d'une île déblayée brûlait un bûcher haut comme un clocher. Dans son cœur blanc des formes imprécises se tordaient en hurlant. Autour du bûcher dansaient des formes noires, nues, maigres comme des mantes. Quand elles nous virent leurs cris percèrent le rugissement des flammes et les tam-tams enflèrent leur son. Quelques oiseaux s'envolèrent des arbres sans feuilles. Ils avaient la taille et la couleur des vautours mais n'avaient pas de chair sur leurs crânes et leurs griffes cruelles.

Svartalf cracha son défi. Nous accélérâmes, laissant la harde derrière nous. Je crois que les oiseaux aussi étaient morts.

Ginny me fit signe et je m'approchai le plus possible. Elle avait l'air tendu.

— Si je ne me trompe pas, dit-elle, nous y sommes et notre arrivée est annoncée.

Ma main gauche se posa sur la poignée de mon coutelas. – Que devons-nous faire ? –

— Virer de bord. Tenter une autre approche. Vite.

Le vent de l'accélération était presque agréable après la fournaise. Et bientôt l'air fraîchit et perdit sa fétidité. Quand nous eûmes dépassé une rangée de dolmens l'air redevint hivernal.

Au-dessous de nous, sur une plaine aride, deux armées se battaient. Leur combat durait depuis des siècles, car les ombres portaient cottes de mailles, heaumes, peaux de bêtes, grossières tuniques. Leurs armes étaient l'épée, la hache, la lance. Nous entendions la clameur de l'acier, les pieds qui trébuchaient, la boucherie des coups mortels ; mais ni cris, ni trompettes de hérauts, ni respirations. Épuisés et sans espoir, les hommes morts livraient leur combat sans fin.

Les dépassant, nous virâmes et repartîmes vers notre destination. Nous traversâmes une forêt de gibets et une rivière qui coulait avec un bruit de sanglots. Son écume, pulvérisée par un coup de vent, avait le goût chaud et salé des larmes. Puis des montagnes, encore ; une plaine de rochers. Très, très loin, à son extrémité, de minces tours noires. Le globe s'illumina et la baguette de Ginny pointa. – Par Hécate, cria-t-elle. C'est là !

XXXII

L'air était toujours froid. Planant, les balais se heurtaient légèrement. Je scrutai le globe tenu par Ginny. Svartalf-Bolyai passa la tête sur son bras pour voir aussi. Ginny braqua le globe sur le château. Il était noir, de taille et de forme monstrueuse. Avait-il une forme, d'ailleurs ? Il jaillissait, il s'étalait, il s'enfonçait, sans aucune unité sauf celle de la laideur. Des kilomètres carrés de déformité, grouillant de l'ignoble trafic d'une horde démoniaque.

Nous tentâmes de regarder au-delà des murs mais ne parvînmes pas bien loin. Derrière et en-dessous des salles caverneuses et des labyrinthes que nous discernions, trop de forces mauvaises étaient à l'œuvre. Tant mieux, étant donné ce que nous pouvions vaguement percevoir.

À la limite de cette perception, une telle onde de souffrance nous atteignit que Ginny poussa un cri et je mordis mes lèvres jusqu'au sang. Nous brouillâmes le globe et nous enlaçâmes jusqu'à ce que nous cessions de frémir.

Ginny se libéra la première.

— Le temps presse, dit-elle. Elle réactiva le globe, avec un charme de prévision. Ces charmes sont rarement efficaces dans notre univers mais Lobatchevski avait pensé que les dimensions fluides du Bas-Royaume nous donneraient une meilleure chance.

L'image dans le globe panoramiqua, se fixa, approcha en gros plan. Des bâtiments bas et des tours contorsionnées entouraient une cour dans un heptagone irrégulier. Au centre, une petite maison de pierre, sans fenêtres, avec une seule porte et un clocher qui faisait penser à un champignon noir et difforme. Nous ne pouvions voir l'intérieur ; mais ce bâtiment nous parut vide. L'idée m'effleura que, d'une façon pervertie, il correspondait à une chapelle.

— Clair et net, dit Ginny. Ça signifie qu'elle va bientôt y arriver. Nous devons nous organiser rapidement.

— Et agir rapidement, dis-je. – Tu me donnes une vue d'ensemble avec des gros plans occasionnels ?

La scène changea. Une foule de démons apparut. Étaient-ils toujours aussi frénétiques ? Nous braquâmes le globe sur une seule troupe. Aucun ne ressemblait à l'autre ; il y a de la vanité, en enfer. Un corps couvert de piquants, un dinosaure à tentacules, une poufiasse dont les mamelons étaient des têtes, grimaçantes et minuscules, un porc ailé, une masse gélatineuse, un homme nu dont le phallus était un serpent, un visage dans un Ventre, un nain sur des jambes-allumettes de trois mètres… et d'autres, impossibles à décrire. Je notai que la plupart étaient armés, mais non d'armes à projectiles. Cependant leurs armes médiévales représentaient un danger certain.

Nous vîmes d'autres groupes similaires. La confusion était incroyable.

Aucune discipline. Ils se battaient entre eux. Mais les armes affluaient et des démons grotesques prenaient l'air et volaient en cercle.

— On les a alertés, dis-je. Les tam-tams…

— Ils ne savent pas à quoi s'attendre, fît Ginny. Ils ne gardent pas particulièrement l'endroit qui nous intéresse. L'Adversaire n'a donc pas prévenu les siens de notre venue ?

— Peut-être, comme Lobatchevski, n'a-t-il pas le droit d'intervenir personnellement. Il peut avoir mis ses séides en garde. Mais ils ne peuvent savoir que nous sommes sur place, et en temps voulu.

— Les forces diaboliques sont stupides, dit Ginny. – Le mal n'est jamais intelligent, ni créateur. On les prévient d'un commando possible et regarde ce désordre ! – Ne les sous-estime pas. Un idiot peut tuer. Nous allons foncer. Nous ne pouvons les empêcher de nous voir, donc il faut faire vite. Tu vois cette sorte de palais, à gauche, celui dont les colonnes ressemblent à des entrailles ? Il doit appartenir à quelqu'un d'important ; donc pour des ennemis, objectif logique à bombarder. Au dernier moment, nous virerons sur notre but réel. Tu entres, tu établis nos défenses paranaturelles et tu prépares les charmes de retour. Je garderai la porte. Dès que Val apparaît tu transperces le kidnappeur et tu la saisis. D'accord ?

— Oui. Oh, Steve… je t'aime. Elle pleurait, silencieusement. Nous nous embrassâmes une dernière fois, là, dans le ciel de l'enfer. Et nous attaquâmes.

Le vent de notre passage cria autour de nous. J'entendis le défi de Svartalf et hurlai le mien. Arrière, légions des ténèbres, nous venons reprendre notre fille !

Ils nous virent. Croassements et hurlements fusèrent. Les démons volants furent rejoints par d'autres. Des centaines d'ailes battirent dans le ciel noir. Mais ils ne savaient que faire.

Ginny devait consacrer toute sa force à nous protéger des maléfices. Les éclairs bleus se succédaient sur notre champ protecteur, des nuages empoisonnés se dissipaient. Et que de malédictions, d'illusions et de tentations devaient être dirigées sur nous.

L'effort drainait Ginny. Je voyais son visage blanc, ses cheveux collés par la sueur ; sa baguette s'agitait tandis que sa main libre faisait les gestes et que ses lèvres prononçaient les mots. Devant elle, Svartalf retroussait ses babines tandis que Bolyai pilotait. Aucun d'eux ne pourrait soutenir cet effort longtemps. Mais les charmes nous protégeaient physiquement. Le démon qui commandait dut le comprendre. L'assaut cessa. Un aigle de la taille d'un cheval, avec une tête de crocodile, fondit sur nous. Coutelas tiré, je me dressai sur mes étriers.

— Pas un sou de tribut ! hurlai-je en frappant. La vieille puissance s'éveilla dans la lame. Je la sentis. Du sang jaillit d'une aile tranchée. Le démon hurla et tomba.

Une chauve-souris serpent jeta un anneau autour de mon bras droit. Homme, je reste loup ; je lui tranchai la tête avec mes dents. Juste à temps, j'attaquai une énorme mante se dirigeant sur Ginny. Le monstre tomba, perdant ses entrailles.

Des trompettes cornues sonnèrent. La horde puante recula dans son désordre habituel. Notre stratagème avait réussi. Les démons se rassemblaient pour défendre le palais.

Nous les poursuivîmes jusqu'à cent mètres du palais, qui n'était plus visible sous l'agglomérat d'ailes et de corps fétides. Nous virâmes à droite et piquâmes. Derrière nous, Babel explosa.

Nous atterrîmes. Le bâtiment semblait accroupi sous le couvercle de sa tour. J'ouvris la porte. Nous entrâmes encourant.

Une seule pièce de pierre humide. Pas grande, mais d'une hauteur démesurée, allant jusqu'au sommet de la tour. La pièce était vide sauf pour un autel, sur lequel une Main de Gloire jetait une lumière bleue et terne. Les objets et les dessins sur le sol étaient similaires à ceux que nous avions utilisés pour notre transit.

Mon cœur se brisa. – Val ! sanglotai-je. Mais Ginny m'immobilisa, aidée par Svartalf.

— Ne bouge pas ! C'est l'échange !

J'aspirai de l'air et retrouvai ma raison. Bien sûr ! Bien sûr ! Mais je ne pouvais supporter de regarder cette forme potelée devant l'autel, les boucles blondes et les yeux vides, si vides… Étrange, aussi, de voir, près de la chose ni vivante ni morte, la masse déjà échangée venant de notre foyer : poussière, litière de chat, marc de café, serviettes en papier usagées, boites de potage…

La garnison diabolique envahissait la cour. Je poussai le lourd verrou. Cela nous gagnerait quelques minutes. Combien nous en fallait-il ? Je tâchai de reconstituer les faits.

Le kidnappeur devait être idiot, même jugé selon la norme infernale. Il avait entendu la malédiction de Marmiadon. Beaucoup de démons avaient dû l'entendre, mais celui-ci nota notre vulnérabilité et passa à l'action sans consulter un des rares démons capables de penser. Son supérieur lui aurait sans doute conseillé de ne pas bouger. Son action pourrait révéler le lien entre l'enfer et l'Église Johannienne, donc mettre en péril tout le plan de sabotage de la religion et de la société auquel l'Adversaire travaillait depuis qu'il avait trompé le premier des néo-Gnostiques.

Vu l'imbécile qu'il était, ce démon ne pouvait résoudre le problème de transférer un autre corps que le sien entre des univers, à moins que la masse d'échange ne fut de configuration presque identique. Il avait dû apparaître chez nous, contempler Valeria endormie, revenir ici, ensorceler un morceau de viande à sa ressemblance et retourner la chercher. La première partie n'aurait pris que quelques secondes, mais aurait alerté Svartalf. L'enlèvement eût dû être rapide aussi, mais Svartalf attendait et veillait…

Je me penchai sur lui. – Sans toi, nous serions arrivés ici trop tard, murmurai-je. Il n'existe pas de remerciement pour une telle aide.

Très doucement, je caressai la tête lisse. Ses oreilles frémirent d'impatience. Dans ces lieux, il n'appréciait pas les sentiments. De plus, en ce moment, ses oreilles étaient aussi celles de Jànos Bolyai.

Ginny traçait à la craie un diagramme de défense passive contre la démonurgie. Elle faisait très attention, car il ne fallait pas toucher à l'autel, aux objets, ni à l'emblème. Ils constituaient le billet de retour du démon. Avec eux, il lui suffisait de jeter le sort approprié dans notre propre cosmos, tout comme les symboles et objets dans le labo de Griswold constituaient notre propre ligne de sauvetage. Si le kidnappeur ne pouvait revenir avec sa victime Dieu seul savait ce qui se passerait. Tous deux quitteraient notre foyer et seraient remplacés par le semblant de Valeria. Mais nous ne saurions pas où ils étaient. Ce serait peut-être une chance immense pour l'ennemi…

Dehors, les bruits s'intensifiaient : trépignements, bonds, résonnements, hurlements, sifflements, grognements, gémissements, bouillonnements, couinements, rugissements. La porte trembla sous les poings, les pieds, les

sabots. J'allais sans doute devoir me métamorphoser. Je déposai la bouteille d'oxygène et ôtai mes vêtements de dessus ; mais j'enroulai la veste de Barney autour de mon avant-bras gauche.

Une gueule, large de deux mètres et pleine de crocs flotta à travers un des murs. Je criai ; Svartalf cracha ; Ginny saisit sa baguette et cria les mots qui chassent. La chose disparut, mais ensuite Ginny dut constamment s'interrompre afin de repousser des assauts semblables.

Elle devait ériger des fortifications contre eux avant de pouvoir commencer le charme qui nous renverrait chez nous.

Le tohu-bohu au dehors se calma un peu. On aboya des ordres. La porte frémit sous un bélier. Je m'écartai. Au troisième choc, la porte céda. Le démon de tête tomba à l'intérieur. Il ressemblait à un cafard ayant la taille d'un homme. Je le coupai en deux. Les deux moitiés, frémissantes et griffantes, emberlificotèrent l'être à cornes de cerf qui suivait et me permirent de le tuer facilement. Les autres tirèrent en arrière le bélier qui bloquait l'étroit passage. Mais mes victimes me servaient de barricade partielle. Dehors, la garnison me semblait composée d'ombres. Leur bruit restait assourdissant, leur odeur, révoltante.

Un gorille aux jambes d'homme s'avança, brandissant une hache à sa mesure. Mon coutelas lui trancha quelques doigts. Hurlant de douleur, il laissa tomber la hache, voulut me saisir. Je m'accroupis et tranchai son tendon d'Achille. Il tomba. Je n'essayai pas de l'achever ; tandis qu'il se traînait dehors, il me servait de bouclier.

Dehors, la masse discutait, se disputait. Aux battements de mon cœur je compris que je ne pourrais résister beaucoup plus longtemps, à moins de me métamorphoser en loup. Je jetai mon coutelas et braquai le flash sur moi.

Immédiatement, je découvris que la transformation, au milieu de ces influences démoniaques, était lente et douloureuse. Pendant un moment je me tordis, impuissant, entre deux formes. Un démon à tête de coq caqueta sa joie et se précipita sur moi, brandissant un énorme tranchoir de boucher. Garou ou pas, je ne pouvais survivre à une bisection. Svartalf bondit, grimpa sur le ventre de l'ennemi et lui arracha les yeux.

Loup, je repris mon poste et le chat retourna à l'intérieur. La garnison eut une autre idée et se mit à nous bombarder avec des rochers, des armes, toutes sortes de choses. Ce tir de barrage cessa enfin ; ils tentèrent de nous prendre d'assaut. Ils m'auraient écrasé sous le nombre si Ginny n'avait pas terminé ses défenses paranaturelles. Elle vint à mon aide. Son arme acheva les démons qui rampaient sur la pile de corps tordus.

Lorsqu'ils se retirèrent enfin, leurs morts et leurs blessés étaient très nombreux. Je m'assis sur mon arrière-train, aspirai de l'air. Ginny, mi-riant, mi-pleurant, caressa mon pelage. Des griffes l'avaient atteinte ; des égratignures saignaient ; sa robe était en lambeaux. Mais l'aide de Svartalf lui avait évité des blessures sérieuses. Je lui jetai un regard. Il jouait au chat et à la souris avec la queue d'un démon.

Ce qui comptait plus que tout, c'était la douce luminosité des lignes tracées sur le sol. Nous étions toujours vulnérables aux forces physiques mais les forces goésiques ne pouvaient plus nous toucher. Abattre les murs impalpables de Ginny prendrait plus de temps que nous ne comptions rester.

— Steve… Steve, je vais préparer notre retour.

— *Halt !* cria une voix venant de l'ombre. *Waffenstillstand. Parlamentieren Sie mit uns.*

Les démons, même les blessés épars, se turent. Le silence devint presque total et ceux qui le pouvaient reculèrent pour se fondre dans les ténèbres. Leur maître avait parlé, le seigneur de ce château ; il tenait un haut rang dans les conseils de l'Adversaire s'il commandait à ces hordes de créatures en folie.

Des bottes claquèrent sur les pavés. Le chef démoniaque parut devant nous. La forme qu'il avait adoptée me surprit. Comme sa voix, elle était humaine ; mais elle n'avait' absolument rien de remarquable. Il était à peine de taille moyenne ; épaules étroites, visage anodin, un peu gonflé, orné d'une petite moustache en brosse et d'une mèche de cheveux bruns sur le front.

Svartalf cessa de jouer. Son poil se hérissa. À travers les puanteurs démoniaques, je sentis la peur de Ginny. Quand vous regardiez ses yeux, ce visage-là cessait d'être banal. Ginny se redressa. Elle le dominait de cinq centimètres. De son ton le plus hautain elle dit : – *Was willst du ?*

C'était le tutoiement du mépris. Elle savait peu d'allemand, mais tant que Bolyai était en Svartalf elle pouvait avoir recours à lui. (Je n'ai jamais compris pourquoi le prince démoniaque tenait à parler allemand. Mystère !) J'avais gardé suffisamment de capacités humaines pour tout suivre.

— Je vous pose la même question, répliqua l'ennemi.

Bien qu'il s'en tint au voussoiement poli, son ton était péremptoire.

— Vous avez envahi notre *Vaterland.* Vous avez violé nos lois, tué et blessé nos vaillants guerriers qui se défendaient. Vous profanez notre Maison des Envois de votre odieuse présence. Quelle est votre excuse ?

— Nous sommes venus reprendre ce qui nous appartient.

— C'est-à-dire ?

Je grognai un avertissement, superflu. Ginny poursuivit : – Si je le révélais vous pourriez trouver les moyens de nous en empêcher. Soyez assuré que nous n'avons nulle intention de rester. Nous aurons bientôt achevé notre mission.

La sueur brillait sur son front. – Je… je vous suggère de nous laisser seuls en attendant.

Il frappa du pied. – J'exige de savoir ! J'ai le droit de savoir ! C'est mon droit !

— Les fléaux n'ont pas de droits, dit Ginny. Réfléchissez. Vous ne pouvez franchir notre mur de charmes ni nous abattre par violence dans le temps qui reste. Vous ne pouvez que perdre des troupes. Je ne crois pas que votre maître ultime serait satisfait d'un tel gaspillage.

Il agita ses bras, hurla : – Je n'admets pas la défaite. Elle n'existe pas. Si je souffre un revers, c'est parce que des traîtres m'ont poignardé dans le dos ! Nous purifierons les univers de leur vermine ! Nous vaincrons ! La Destinée nous appelle !

La foule monstrueuse l'acclama. Ginny dit :

— Si vous avez une offre à faire, faites-la, Autrement, allez-vous en. J'ai à faire.

Ses traits se tordirent mais il se domina et dit : – Je préfère ne pas détruire ce bâtiment. Ces pierres recèlent bien des efforts et beaucoup de sorcellerie. Rendez-vous et je promets de bien vous traiter.

— Que valent vos promesses ?

— Nous pourrions parler des récompenses accordées à ceux qui servent la juste cause.

Svartalf miaula. Ginna tournoya. Je jetai un regard derrière moi. Le

kidnappeur s'était matérialisé, il tenait Valeria.

Elle se réveillait tout juste, cils battants, petit poing sur ses lèvres. – Papa ? murmura la petite voix endormie. – Maman ?

Le démon qui la tenait pesait moins qu'elle. Il portait un corps armuré à dos couvert de piquants, sur deux pieds griffus. Des bras de singe se terminaient par des griffes meurtrières. Sa tête informe était minuscule. Du sang coulait par endroits. Les lèvres molles s'ouvraient en un sourire imbécile… jusqu'au moment où il vit ce qui l'attendait.

Le démon couina : – Patron, au secours ! lâcha Val et tenta de s'enfuir. Svartalf lui barra le chemin. Le démon tendit ses griffes, Svartalf les évita. Ginny écrasa quelque chose du pied. J'entendis un craquement. Le démon hululla.

J'étais resté à mon poste. Le seigneur du château voulut passer. Je lui ôtai un morceau de mollet, au goût presque humain. Il battit en retraite dans l'ombre chaotique de ses séides scandalisés. À travers leurs clameurs j'entendais ses cris :

— Je serai vengé ! Je me servirai d'une arme secrète ! Que la Maison soit détruite ! Notre honneur demande réparation ! Ma patience est épuisée !

Je me préparai à une nouvelle bataille. Mais le seigneur réussit à contrôler sa harde. Ginny lui avait dit que tout combat ne résulterait pour lui qu'en pertes vaines. Cependant, cette fois, elles n'auraient pas été vaines.

Car Ginny n'aurait pu m'aider. Après avoir serré sa fille dans ses bras elle l'avait confiée à Svartalf. Le familier – et sans doute le mathématicien – s'occupait à la distraire avec des danses et des jeux divers, afin qu'elle ne dérangeât pas sa mère. J'entendais le rire ravi, semblable à des clochettes d'argent et à une averse de printemps. Mais j'entendais aussi l'incantation de Ginny.

Il lui fallait cinq minutes ininterrompues pour établir le contact initial avec notre univers avant qu'elle ne puisse s'arrêter et se reposer. Puis il lui faudrait déterminer la configuration précise des vecteurs, rassembler les énergies paranaturelles nécessaires. Ensuite… nous partirions !

Dans l'ombre, la clameur continuait. On me lançait des projectiles. Sans raison, sauf la haine.

Un grondement roula dans l'air. Le sol trembla. Les démons émirent des plaintes perçantes. Je les entendis battre en retraite. La peur serra ma gorge. Je me forçai à rester à mon poste.

Le château trembla sur ses fondations. Des blocs de pierre s'écroulèrent. De la fumée manqua m'asphyxier. Elle s'évapora, remplacée par l'odeur de moisissure très ancienne.

« *… in nomme Potestatis, fiat, janua… »* derrière moi, en hâte, la sorcière récitait ses incantations.

Le géant se dressa. Il était plus grand que la plus haute tour de la forteresse à côté de laquelle il avait été enterré. Immensité sombre, il cachait les étoiles du ciel infernal. Ses pieds trébuchants abattirent un mur. Poussière, boue, gravier coulaient le long de sa peau ridée. Des champignons phosphorescents y poussaient. Des vers pendaient de ses orbites. Sa corruption coupait le souffle. La chaleur de sa décomposition fumait et irradiait. Il était mort, mais la puissance du démon était en lui.

« *… saeculi aetemitaïs. »* Ginny avait continué son incantation. Telle était Ginny ! Maintenant elle vint s'agenouiller près de moi – Oh, chéri, sanglota-t-elle nous avions presque gagné !

Je pris mon flash. Le géant balançait sa tête de droite à gauche comme s'il pouvait encore voir. Le visage sans traits se tourna dans notre direction. Je me métamorphosai, repris mon corps d'homme. Le géant leva un pied. Celui qui le dirigeait voulait endommager le château le moins possible. Lentement, le pied monstrueux se posa à l'intérieur des fortifications.

Je serrais mon amour contre moi. Mon autre amour riait et jouait avec le chat. Pourquoi les troubler ?

— Nous n'avons aucune chance ?

— Je… pas le temps… le premier champ est prêt mais la chair ne peut passer avant que je finisse… je t'aime, je t'aime !

Je pris le sabre de Decatur qui brillait sous la lumière de la Main de Gloire. Nous sommes à la fin, pensai-je, nous mourrons ici. Mais en combattant. Peut-être nos âmes s'échapperont-elles.

Des âmes !

Je saisis Ginny. – Appelons au secours, dis-je. Pas des mortels ; et les anges sont interdits. Mais tu as établi le contact… il doit y avoir beaucoup de créatures, non pas célestes, mais ennemis de l'enfer…

Ses yeux étincelèrent. Elle se dressa, saisit sa baguette et son épée, les leva et cria.

Le géant entra dans notre cour. Les démons blessés baragouinaient leur terreur ; du moins ceux qu'il n'écrasait pas sous ses pieds. Ses doigts se refermèrent sur le clocher.

Ginny termina son invocation !

— Vous qui avez connu l'humanité et avez été ennemis du Chaos, par la *mana* des signes que nos portons je vous appelle et vous dis que la voie de la terre est ouverte !

La chapelle trembla. Le clocher resta dans la main du géant puis se désintégra, enterrant le restant des démons sous un torrent de pierres. La main du géant plongea à l'intérieur ; allait nous saisir.

Nos sauveteurs arrivèrent.

Je ne sais qui ils étaient. Peut-être leurs apparences n'étaient-elles qu'illusion, ainsi que les points cardinaux d'où ils venaient, puisqu'il n'y a pas de points cardinaux en enfer.

Peut-être ceux qui répondirent à l'appel de Ginny étaient-ils des êtres de notre univers ou d'un autre, heureux d'envahir le royaume de l'Adversaire qui était aussi le leur. Le pont bâti par Ginny était encore trop fragile pour supporter des corps mortels. Mais l'entropie du Bas-Royaume rendait possible certaines choses aux forces paranaturelles.

Expliquez-le comme vous voudrez. Voici ce que j'ai vu :

À l'ouest, une femme, royale dans une robe bleue bordée de blanc. Ses yeux étaient gris, son visage d'une beauté glaciale. Ses tresses noires étaient surmontées d'un casque blasonné. Dans sa main droite, une lance. Sur son épaule droite, une chouette. Sur son bras gauche un long bouclier, embossé avec le visage d'agonie d'une autre femme dont les cheveux étaient des serpents.

Au sud, le plus grand de tous les serpents. Ses yeux étaient des soleils, ses dents des poignards blancs. Des plumes couleur d'arc-en-ciel couvraient sa tête et son dos. Ses écailles étaient de corail, son ventre d'or. Ses anneaux fouettaient l'air comme la foudre.

Au nord, un homme dans un char tiré par deux chèvres. Massif, à barbe rousse, il portait casque et cotte de mailles, gants et ceinturon de fer. Conduisant de la main gauche, il tenait de la droite un marteau à courte

poignée. Son manteau volait derrière lui sur des ouragans. Les roues de son char résonnaient dans le ciel. Il rit, lança son marteau. Là où le marteau tomba, des flammes jaillirent, l'air rugit. Le marteau regagna la main qui l'avait lancé.

Chacun des trois remplissait le firmament. L'enfer trembla sur leur passage. Les démons s'enfuirent en essaim. Quand son animateur partit, le géant cessa de se mouvoir. Il tomba. L'impact me jeta à terre. Sa chute avait démoli la plus grande partie du château. Les nouveaux arrivants ne s'attardèrent pas à niveler le reste. Ils poursuivirent les démons. Bien peu durent leur échapper.

Ginny termina l'incantation de transfert et prit Valeria dans ses bras. Je pris le sabre de Decatur, offris un bras à Svartalf et ramassai le démon sur le sol. Il avait une jambe cassée et gémissait :

— Patron, me faites pas de mal. Je me mettrai à table, je dirai tout.

Le Mal n'a pas d'honneur.

Ginny prononça le dernier mot, fit la dernière passe. Nous traversâmes.

XXXIII

Cela ne ressembla pas à l'aller. Les forces cosmiques étaient en notre faveur. Un tourbillon… et nous étions de retour.

Barney et son équipe nous attendaient dans le labo. Ils reculèrent avec un cri, un sanglot, une action de grâces lorsque nous apparûmes sous la cloche de verre. Dans cet univers, nous n'avions été absents que deux heures. Avions-nous passé deux heures en enfer ? Nos montres s'étaient arrêtées pendant le premier transfert. J'avais l'impression que nous y avions passé des siècles. Puis je regardai Ginny et Valeria ; les siècles devinrent des secondes.

L'enfant ouvrait d'immenses yeux étonnés. Je pensai tout à coup que les choses terribles qu'elle avait vues avaient pu la marquer à jamais. Je me penchai sur elle.

— Tout va bien, mon amour ?

— Oh papa, c'était drôle ! On joue de nouveau ?

Je la serrai contre moi. Elle m'échappa et se plaignit :

— J'ai faim !

J'avais lâché mon prisonnier. Après que la cloche eût été soulevée, il essaya de s'enfuir. Mais il ne pouvait sortir du pentacle et Barney avait jeté le sort que j'avais demandé pour l'empêcher de retourner au Bas-Royaume sans notre permission. Couteau Étincelant avait obtenu son mandat. Il attendait aussi, avec pas mal de ses subordonnés. Il saisit le démon par la jambe qui n'était pas cassée. Le corps grotesque se contorsionna. – Donnez-moi une chance, patron ! Je dirai tout ce que je sais !

Nous découvrîmes plus tard que la masse diabolique échangée pour nous se composait de pierres, de terre, de matériaux semblables ; la masse contenait du soufre élémental, de la poix, et des hydrocarbones légers.

Hardy et Griswold avaient passé du temps à arranger tout cela en une configuration explosive-incendiaire. Barney bricola ensuite un détonateur contrôlé par photo-cellule qui mettrait à feu toute la masse au moment précis où elle quitterait notre univers. L'endroit en enfer où la masse se matérialisa a dû en souffrir.

L'enfant échangée disparut naturellement de l'orphelinat au retour de Valeria. Pauvre être, j'espère qu'il lui fut permis de mourir.

Assurés que notre fille n'avait pas souffert, Ginny et moi nous étreignîmes. Mais en nous chantait une joie infinie, dont l'écho ne nous quittera jamais.

— *Libres ! Ô Père !*

Et quand nous regardâmes à nouveau ce monde, Svartalf n'était plus que Svartalf.

La douce présence en moi dit : « Oui, pour cet acte Jànos Bolyai a été sanctifié et admis auprès de Dieu. Combien j'en suis heureux ! Heureux aussi que votre cause ait triomphé, chers amis, que Valeria Stevenovna soit

sauve et que les ennemis du Plus Haut soient confondus ! »

Puis, timidement : « J'ai une autre raison de me réjouir, mais elle est égoïste. Ce que j'ai observé durant ce voyage m'a donné des idées fascinantes et nouvelles. Une étude théorique rigoureuse… »

Je perçus le vœu que Lobatchevski n'osait formuler.

— Vous voudriez encore rester quelque temps ?

« Franchement, oui. Quelques jours seulement. Ensuite je dois retourner… mais ce serait merveilleux d'explorer ces découvertes, non en tant qu'âme mais à nouveau en tant que mortel. C'est comme un jeu, Steven Pavlovitch. J'aimerais savoir combien loin on peut aller à l'intérieur des contraintes de l'humanité. (Précipitamment) Mais, je vous en supplie, ami très estimé, ne considérez pas ceci comme une requête. Votre noble épouse et vous-même avez enduré bien des périls et risqué de perdre plus que la vie. Vous souhaitez fêter votre triomphe. Croyez-moi, je n'aurais jamais l'indélicatesse de – »

Je regardai tendrement Ginny et répondis mentalement : – Je vois ce que vous voulez dire, cher Nikolaï, et j'ai bien l'intention de célébrer notre bonheur jusqu'à ce que nous soyons très, très vieux ! Mais vous avez oublié que la chair a des limites physiques aussi bien que mentales. Ginny a besoin de repos et moi encore plus. Et je veux m'assurer que ce que vous écrivez sera publié par les meilleurs éditeurs. Ce sera un atout pour notre cause.

Et c'est ainsi que, bien que Bolyai ait mené notre expédition, Lobatchevski publia le premier.

XXXIV

Et ils vécurent toujours heureux ? Ça, ça n'existe pas. Vous aimeriez être célèbre ? Pas nous. Nous dûmes subir les journalistes, paraître sur le cristal, etc, etc. Mais nous nous défendîmes de notre mieux. J'obtins une situation bien meilleure que je ne mérite sans doute ; Ginny eût l'agence qu'elle avait toujours désirée ; et on ne s'occupe plus de nous. Valeria est arrivée à l'âge des premiers amoureux. Aucun ne me semble digne d'elle ; mais il paraît que tous les pères pensent comme moi. Les autres enfants m'empêchent de me faire trop de souci.

La confession publique du démon abattit de façon spectaculaire l'Église Johanienne. Quelques fanatiques subsistent, mais ils sont inoffensifs. La secte réformée Johannienne – mon vieil adversaire Marmiadon y occupe une situation importante – tente de promulguer l'Évangile de l'Amour comme une simple autre croyance. Puisque le Gnosticisme et le diabolisme secret n'existent plus, je doute que cela dérange St Pierre et le doux St Jean.

Avant de retourner au Ciel Lobatchevski démontra des théorèmes que je ne comprends pas. On me dit qu'ils ont doublé l'efficacité des charmes que Barney et son équipe jetèrent durant les heures terribles de jadis. Notre copain Bob Couteau Étincelant s'arrangea pour répandre le nouveau savoir, qui est naturellement classifié *top secret*. Mais notre gouvernement n'est pas le seul à pouvoir envahir l'enfer si cela devenait nécessaire. Nous ne pourrions le conquérir ; mais le Ciel serait probablement contraint d'intervenir. Résultat, nous n'avons pas de raison de craindre d'autres attaques directes du Royaume de l'Adversaire. Nous avons encore à craindre les hommes, qu'il continue de tenter, de corrompre, de séduire, de tromper. Mais si nous restons sur nos gardes nous ne souffrirons pas plus que nous ne pouvons endurer.

Parfois, je n'arrive pas à croire que cela a été accompli par une sorcière rousse, un loup-garou à la queue rabotée et un dédaigneux chat noir. Puis je me souviens que c'est l'Adversaire qui n'a pas d'humour. Je suis certain que Dieu aime rire.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge – Usine de La Flèche.
ISBN : 2 – 7024 – 0480 – 4

Quatrième de couverture

Lui : un loup-garou.

Elle : une sorcière.

Et tous les deux, la main dans la main, ils sont descendus aux enfers à la poursuite des ravisseurs de leur fille…

Ils les ont retrouvés. Et en même temps ils ont découvert un projet gigantesque : faire éclater l'univers en le parsemant de germes maléfiques, en bouleversant et en renversant les notions du bien et du mal.

Le Masque

Fantastique

Lui : un loup-garou.
Elle : une sorcière.
Et tous les deux, la main dans la main, ils sont descendus aux enfers à la poursuite des ravisseurs de leur fille...
Ils les ont retrouvés. Et en même temps ils ont découvert un projet gigantesque : faire éclater l'univers en le parsemant de germes maléfiques, en bouleversant et en renversant les notions du bien et du mal.

Atelier Pascal Vercken / Doc. Thomas Schlück

H. 52/0501/8 - Dépôt légal - impr. 6129 - Ed. 8139 - 1er trim. 1976